





LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME NEUVIÈME.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN.

TOME NEUVIÈME.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS,
RUE DE CHABANNAIS, N° 2.

M DCCC XXXII.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.



NAPOLÉON AU CONSEIL D'ÉTAT.



Lorsque l'étranger, perdu parmi les étroits corridors de l'hôtel Molé, aperçoit, dans l'enfoncement d'une salle obscure, quelques personnages en habit brodé, qui se serrent, à s'étouffer, les uns contre les autres, et qui viennent statuer sur la mise en jugement d'un garde-champêtre, ou sur le curage d'un simple ruisseau, il demande si c'est là ce Conseil-d'État dont le nom retentissait en Europe, et dont les codes immor-

tels régissent encore plusieurs royaumes détachés de la France.

Non, le Conseil-d'État actuel, petite jugerie, compétence disputée, repaire de sinécures, institution sans forme et sans légalité, n'est plus ce corps puissant qui, sous Napoléon, préparait les décrets, réglementait les provinces, surveillait les ministres, organisait les pays conquis, interprétait les lois, et gouvernait l'Empire.

C'était dans la grande salle des Tuileries, qui touche à la chapelle, que s'élaborèrent nos codes dont la conception est si magnifique, l'ordre si simple, et la précision si rigoureuse, qui ont survécu aux gloires fastueuses de l'Empire, et qui seront plus durables que l'airain. C'est là que fut montée cette vigoureuse administration de l'intérieur, aux rouages de laquelle, de peur de tomber, se cramponnent encore aujourd'hui nos petits hommes d'état.

Le Conseil-d'État était le siége du gouvernement et l'âme de l'empereur. Ses auditeurs, sous le nom d'intendants, assouplissaient au frein les pays subjugués. Ses ministres d'état, sous le nom de présidents de section, contrôlaient les actes des ministres à portefeuille. Ses conseillers, en service ordinaire, sous le nom d'orateurs du gouvernement, soutenaient les discussions des lois au Tribunat, au Sénat, au Corps-Législatif.

Ses conseillers en service extraordinaire, sous le nom de directeurs généraux, administraient les régies des douanes, des domaines, des droits-réunis, des ponts-et-chaussées, de l'amortissement, des forêts et du trésor; levaient des impôts sur les provinces de l'Illyrie, de la Hollande et de l'Espagne; dictaient nos codes à Turin, à Rome, à Naples, à Hambourg, et allaient monter, à la française, des principautés, des duchés et des royaumes.

A toutes les grandes époques, le génie, qui organise et qui commande, devine, attire et féconde le génie qui sert et qui obéit. Il semble que, par une sorte d'instinct sympathique, ils se rapprochent pour se confondre.

Ces turbulents tribuns, ces hommes dont les tourmentes de la Révolution avaient usé les organes, cédaient en grondant à l'attraction de l'empereur. Napoléon les avait éblouis de ses victoires, et comme absorbés dans sa force. Les esprits, las des impuissances de la liberté, n'aspiraient plus qu'à se détendre dans un repos plein d'éclat et de grandeur. Le Conseil-d'État reproduisait à leurs yeux les luttes animées de la tribune, dans ces graves séances où les débats n'étaient pas sans mouvement, et la parole sans empire. C'était là qu'à la voix de Napoléon, toutes les illustrations civiles et militaires de la

Révolution semblaient s'être donné rendez-vous.

Là, brillaient Cambacérès, le plus didactique des législateurs, et le plus habile des présidents; Tronchet, le plus grand magistrat de notre âge; Merlin, le plus savant jurisconsulte de l'Europe; Treilhard, le plus nerveux dialecticien du Conseil; Portalis, célèbre par son éloquence; Ségur, par les grâces de son esprit; Zangiacomi, par la concision tranchante de sa parole; Allent, par la profondeur de ses connaissances; Dudon, par son érudition administrative; Chauvelin, étincelant de saillies; Cuvier, tête forte et universelle; Pasquier, si fluide; Boulay, si judicieux; Bérenger, si serré, si incisif, si spirituel; Berlier, si profond et si abondant; Degérando, si versé dans la science du droit administratif, Andréossi, dans l'art du génie, et Saint-Cyr, dans la stratégie militaire; Regnault de Saint-Jean-d'Angély, orateur brillant, publiciste consommé, travailleur infatigable; Bernadotte, aujourd'hui roi de Suède, et Jourdan, le vainqueur de Fleurus.

A peine, au retour de ses grandes batailles, Napoléon avait-il déchaussé ses éperons, qu'on entendait à la porte du Conseil un frémissement d'armes; trois fois le tambour roulait ; les portes s'ouvraient, et l'empereur entrait brusquement, saluait, et allait s'asseoir.

J'étais bien jeune alors, et j'avoue que je ne

pouvais regarder, sans émotion, ce front chauve sur lequel semblait, du haut du plafond, se refléter la gloire d'Austerlitz, dont le pinceau de Gérard avait suspendu les images au dôme de la salle.

J'étais à la fameuse séance qui suivit son retour de la bataille de Hanau.

Encore brisé des fatigues du voyage, pâle et soucieux, l'empereur nous fit passer dans son cabinet. Là, debout, et sans préparation, il interpella vivement M. Jaubert, gouverneur de la Banque de France, et qui avait eu, disait-il, l'imprudence de faire avec trop de précipitation l'escompte des billets. Napoléon déroula les statuts de la Banque; il en expliqua le mécanisme avec la netteté d'un censeur ou d'un régent. C'était un spectacle fort étrange pour moi d'entendre un soldat discourir sur l'organisation des banques et sur les théories de l'escompte. M. Jaubert, homme doux et timide, balbutiait quelques excuses que nous n'entendîmes pas. On rouvrit les portes de la grande salle; chacun s'assit, et le conseil se tint.

L'empereur fit d'abord une longue pause. On voyait qu'il était absorbé par ses pensées; sa tête retombait, malgré lui, sur sa poitrine. Il déchirait machinalement avec son canif, plumes, tapis et papier. A la fin, sortant comme d'un rêve:

« Les Bavarois! les Bavarois! j'ai passé sur leur « corps; j'ai tué Wrède[1]; l'invasion court, le « temps presse; eh bien, messieurs, que ferez-« vous? qu'avez-vous à me dire? »

— Sire, répliqua Regnault de Saint-Jean-d'Angély, comptez sur la valeur des Hollandais.

— Les Hollandais! vous croyez que j'y compte? ce n'est pas du sang, c'est de l'eau rougie qui coule dans leurs veines.

— Mais déja de toutes parts, les adresses arrivent, sire, et tous les corps de l'empire protestent de leur fidélité et de leur dévouement.

— Que dites-vous donc, monsieur Regnault? est-ce que je ne sais pas comment se fabriquent ces adresses-là? que signifient-elles? est-ce que j'y crois? c'est de l'argent, des hommes qu'il faut et point de phrases; et vous, messieurs, vous êtes des citoyens éminents, des pères de famille, les pères de l'État. C'est à vous à ranimer l'esprit public par l'éloquence de vos exhortations. Prévenez la honte et les misères de l'invasion qui menace l'empire.

Paroles tardives! l'empire penchait d'heure en heure vers sa ruine, et quand les temps sont marqués, il faut que, malgré leur génie ou leur puissance, les gouvernements et les peuples

[1] Il le croyait.

soient entraînés dans la tombe par la fatalité du destin, qui n'est que l'enchaînement logique de leurs fautes.

Si Napoléon a péri si complétement, c'est qu'il était à lui seul sa renommée, sa dynastie et son empire. Qui ne se serait pas courbé devant une supériorité si naturelle? qui n'a senti, en l'approchant, le charme de sa séduction toute-puissante? il n'y avait pas de servilité dans cette obéissance, parce qu'elle était volontaire; il y avait de l'entraînement pour l'homme, quelquefois même de la passion. On ne pouvait se lasser de contempler ce front large et penseur qui renfermait les destinées de l'avenir. On ne pouvait lutter du regard contre ce regard irrésistible qui allait déplier vos pensées jusque dans le fond de votre âme. Tous les autres hommes, empereurs, rois, généraux, ministres, paraissaient devant lui comme des êtres d'une espèce inférieure et commune. Il avait du commandement dans la voix, et quelquefois une douceur, une tendresse d'organe, une sorte d'insinuation italienne qui remuait la fibre. C'est par ce mélange inconcevable de grâce et de force, de simplicité et d'éclat, de bonhomie et de supériorité, de finesse et de brusquerie, qu'il domptait les esprits les plus rebelles, et qu'il ramenait les plus prévenus. On peut dire qu'il a été conqué-

rant par le langage, aussi bien que par les armes.

Il avait, dans son génie, de la pompe orientale et de la précision mathématique.

Son éloquence, qui n'était pas pour lui une fleur d'étude, mais un moyen de commandement, se pliait à tous les temps et à toutes les circonstances. Il parlait aux soldats qui sont les hommes du peuple, le langage du peuple, qui aime les grandes figures, les souvenirs et les émotions; il dissertait avec les savants; il corrigeait, avec les commis des bureaux, des tableaux chargés de statistique et de chiffres. Au Conseil, il rédigeait les lois avec Treilhard, Merlin, Bérenger et Portalis.

Il se plaisait à mettre les conseillers-d'état aux prises les uns avec les autres; il les agaçait en quelque sorte, pour qu'ils se disputassent, soit que cette polémique lui rendît l'image de la guerre, soit qu'il voulût faire jaillir la vérité du choc de la discussion. Lui-même, il s'escrimait quelquefois contre Treilhard, logicien opiniâtre, athlète intrépide, qui ne lâchait pas son adversaire impérial, et il disait familièrement qu'une victoire remportée sur Treilhard lui coûtait plus de peine que le gain d'une bataille.

Son argumentation était vive, précipitée, attachante, sans liaison, sans méthode; mais pleine

de naturel, de verve et de saillies. Il jetait par tourbillons de la flamme et de la fumée. Il n'avait pas étudié les lois, mais il les devinait; et les jurisconsultes étaient émerveillés de la profondeur de ses raisonnements et de la sagacité ingénieuse de ses interprétations.

Doué d'une incroyable puissance d'attention, il passait, sans le moindre effort, de la haute discussion des lois civiles et politiques, aux détails minutieux d'une ordonnance d'habillement de la marine, ou d'un réglement sur la boulangerie. Temps, matières, rien ne pouvait suffire à rassasier l'activité dévorante de son génie. Au sortir d'un conseil d'administration, il entrait au Conseil-d'État pour retourner ensuite au Comité des travaux publics. Tandis que les conseillers-d'état, fatigués, appesantis, se laissaient vaincre par le sommeil, il prenait un malin plaisir à prolonger la séance jusque dans la nuit. Il n'éprouvait ni faim, ni besoins, ni lassitude; on aurait dit que son indomptable volonté dominait sa constitution comme tout le reste.

Plus grand qu'Alexandre, que Charlemagne, que Pierre Ier, et que Frédéric, il a, comme eux, donné son nom à son siècle; comme eux, il fut législateur; comme eux, il fonda un empire. Sa mémoire universelle vit sous les tentes de l'Arabe, et traverse, avec les canots du sauvage,

les fleuves de l'Océanie. Le peuple de France, qui oublie si vite, n'a, d'une révolution qui bouleversa le monde, retenu que ce nom-là. Les soldats, dans les entretiens du bivouac, ne parlent pas d'un autre capitaine, et lorsqu'ils passent dans les villes, n'attachent pas leurs yeux sur une autre image.

Quand le peuple a fait la révolution de juillet, le drapeau, tout souillé de poussière, que relevaient les soldats-ouvriers, chefs improvisés de l'insurrection, c'était le drapeau surmonté de l'aigle français, c'était le drapeau d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, plutôt que celui de Jemmapes et de Fleurus; c'était le drapeau qui fut arboré sur les tours de Lisbonne, de Vienne, de Berlin, de Rome, de Moskou, plutôt que celui qui flotta à la fédération du Champ-de-Mars; c'était le drapeau criblé de balles à Waterloo; c'était le drapeau que l'empereur tenait embrassé à Fontainebleau, lorsqu'il dit adieu à sa vieille garde; c'était le drapeau qui ombragea à Sainte-Hélène le front du héros expirant; c'était, en un mot, pour tout dire, le drapeau de Napoléon.

Lui, cet homme a fait tomber l'illusion populaire qui attachait au sang des rois la souveraineté, la majesté et la puissance. Il a relevé le peuple dans sa propre estime, en lui montrant les rois, issus des rois, aux pieds d'un roi issu

du peuple ; il les a tellement accablés de sa comparaison, tellement oppressés de sa grandeur, qu'en prenant un à un tous ces rois et tous ces empereurs, et en les approchant de ce colosse, à peine les aperçoit-on, tant ils sont obscurs et petits !

Arrêtons-nous : car aussi bien j'entends gronder déja une voix plus sévère, et je crains que l'histoire ne dresse à son tour son acte d'accusation contre celui pour qui la postérité commence, et ne dise : Il détrôna la souveraineté du peuple ; il était empereur de la république française, et il se fit despote ; il jeta le poids de son épée dans les balances de la loi. Il incarcéra la liberté individuelle dans ses prisons d'état ; il étouffa la liberté de la presse sous les bâillons de la censure ; il viola la liberté du jury ; il tint sous ses pieds, dans l'abaissement de la servitude, les tribunaux, le corps législatif et le sénat. Il mit les générations en coupe réglée, et il dépeupla les ateliers et les campagnes. Il greffa sur le militarisme une noblesse nouvelle qui serait devenue bientôt plus odieuse que l'ancienne, parce qu'elle n'aurait eu ni la même antiquité, ni les mêmes prestiges. Il leva des impôts arbitraires ; il voulut qu'il n'y eût dans tout l'empire qu'une seule vòix, la sienne ; qu'une seule volonté, celle du prince ; qu'une seule loi, ses dé-

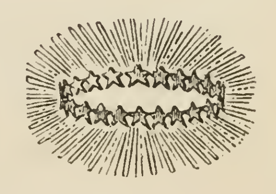
crets. Notre capitale, nos villes, nos armées, nos flottes, nos palais, nos musées, nos magistrats et nos citoyens, devinrent sa capitale, ses villes, ses armées, ses flottes, ses palais, ses musées, ses magistrats et ses sujets. Il traîna la nation sur des champs de bataille, où nous n'avons laissé d'autre souvenir que l'insolence de nos victoires, nos cadavres et notre or. Enfin, après avoir assiégé les forts de Cadix, après avoir eu dans ses mains les clefs de Lisbonne et de Madrid, de Vienne et de Berlin, de Naples et de Rome, après avoir fait trembler les pavés de Moscou sous le roulement de ses canons, il a rendu la France moins grande qu'il ne l'avait prise, toute saignante de ses blessures, démantelée, ouverte, appauvrie et humiliée.

Ah! si j'ai trop admiré peut-être cet homme extraordinaire, qui fit à mon pays tant de bien et tant de mal, dont la mémoire sera éternellement glorifiée dans les ateliers et dans la chaumière, et dont le nom populaire se confondait, dans mon imagination, avec toutes les prospérités et toutes les espérances de la patrie; si l'orgueil de ses conquêtes a trop chatouillé mon cœur; si les rayons de sa gloire ont trop fasciné mes regards de jeune homme, du moment, ô liberté, où je t'ai connue, du moment où ton pur éclat s'est fait jour dans mon ame, c'est toi

que j'ai suivie, toi liberté, seule passion des cœurs généreux, seul trésor digne d'envie! toi, qui préfères aux hommes qui passent, les principes qui ne changent jamais, et aux brutalités de la force, les victoires de l'intelligence; toi, qui es la mère de l'ordre, et que tes calomniateurs voudraient coiffer du bonnet rouge de l'anarchie; toi, qui tiens tous les citoyens pour égaux, et tous les hommes pour frères; toi qui ne reconnais de supériorité légale qu'à des magistrats responsables, et de supériorité morale qu'à la vertu; toi, qui vois passer sous tes yeux la fuite orageuse des empires héréditaires, comme ces nuages qui obscurcissent un instant la pureté d'un ciel serein; toi qui luis à travers les barreaux du prisonnier politique, que médite le sage, que l'esclave appelle, et que soupirent les tombeaux; toi qui, comme un ouvrier voyageur, feras ton tour d'Europe, pour remuer les villes et les royaumes par la force et la grace de ta parole; toi qui, devant ta marche triomphale, verras tomber les barrières des douanes, les tribunaux secrets, les prisons d'état, les supplices de l'échafaud, les aristocraties, les chartes baclées, les armées permanentes, la censure et les monopoles; toi qui, dans une sainte alliance, confédéreras les nations diverses de langue et de mœurs, au nom du même intérêt, au nom

de leur indépendance, de leur dignité, de leur civilisation, de leur repos, et de leur bonheur; toi qui méprises les vaines conquêtes et les fausses grandeurs, et qui n'es pas descendue du ciel sur la terre pour l'opprimer, mais pour la délivrer, et pour l'embellir; toi qui fécondes le commerce et qui inspires les beaux-arts; toi qu'on ne peut servir qu'avec désintéressement, et qu'on ne peut aimer qu'avec transport; toi qui causes la première palpitation du jeune homme, et qui es la sublime invocation des vieillards; toi, liberté, qui, après avoir brisé leurs fers, conduiras les derniers esclaves, avec des chants de gloire, et les palmes à la main, aux dernières funérailles du despotisme!

CORMENIN.





LA SORBONNE.



Au mois d'octobre 1832, il a été écrit au-dessus d'une porte, sur la place de Sorbonne : Église constitutionnelle de France. Le jour où pareille inscription est venue paisiblement se graver en face de la Sorbonne, celle-ci a cessé de vivre. Son histoire désormais commencera par une oraison funèbre.

Mais dans l'enceinte obscure de ce temple de

la théologie a pris naissance une Sorbonne littéraire et philosophique, qui a continué, au nom de la pensée et de la raison, l'empire que son aînée exerça tant de fois sur les hommes, au détriment de la raison et de la pensée. Aussi, quand nous avons entrepris de remonter jusqu'au règne de saint Louis, pour demander ensuite à l'histoire la part que, dans chaque époque, elle a faite à la science théologique, une espérance lointaine nous soutenait dans nos recherches. A chaque fois que nous sentions notre courage défaillir, venait à nous la pensée de cet heureux progrès des temps qui a changé la Sorbonne en une école de libre savoir et de populaire éloquence, et sa chaire délaissée en une puissante tribune pour les idées nouvelles.

Si vous allez par hasard visiter les Thermes de Julien, quand vous serez sorti par l'hôtel de Cluny dans la rue des Mathurins, suivez l'étroite et longue rue qui se présente. Le pâle édifice qui s'allonge tristement sur la gauche jusqu'à l'église qui le termine, se nomme la Sorbonne.

Robert, né le 9 octobre 1201 au village de Sorbon, dans le diocèse d'Amiens, prit le nom de son village, et le donna à l'école qu'il fonda. Cependant au mois de juillet 1748, une voix s'éleva pour revendiquer en faveur de Robert de Douai la gloire de cette institution, et l'on crut

un moment que la faculté de théologie allait avoir son Améric Vespuce. Le *Mercure de France* fut le champ de bataille où se rencontrèrent Piganiol de la Force et l'abbé Ladvocat. La victoire demeura à Robert Sorbon, et au médecin de Marguerite de Provence l'honneur de s'être associé à l'exécution de l'entreprise. Robert s'était acquis par sa science et son talent une haute réputation. « Or, advint par une fois, dit le sire de « Joinville, que pour la grant renommée qu'il « oyt (saint Louis) de maistre Robert de Sor- « bon, d'être preudoms, il le fit venir à lui, et « boire et manger à sa table. » Ce fut donc à la cour de saint Louis que maistre Robert conçut le dessein de son institution. Se voyant si haut placé, lui venu de si bas, il se souvint de ses humbles amis d'enfance, que la fortune n'avait pas faits assez riches pour aspirer à la science, et il eut la généreuse pensée d'ouvrir aux pauvres une école où ils n'eussent à apporter d'autre richesse que le talent.

« Le saint roy, dit encore Joinville, fut ung « jour de Pentecouste à Corbeil, accompaigné « de bien trois cents chevaliers, où nous estions « maistre Robert de Sorbon et moy. Et le roi « après disner se descendit au praël dessus la « chapelle, et ala parler au comte de Bretaigne, « père du duc qui à présent est, de qui Dieu ait

« l'ame. Et devant tous les autres me print ledit « maistre Robert à mon mantel, et me demanda, « en la présence du roy et de toute la noble « compaignie : — Savoir mon, si le roi se seoit « en ce praël, et vous allissiez seoir en son banc « plus hault de lui, si vous en seriez point à « blasmer? auquel je répondis que oui vraiement. « — Or doncques, fist-il, faites vous bien à blas- « mer quant vous estes plus richement vestu que « le roy? et je lui dis : — Maistre Robert, je ne « vois mie à blasmer, sauf l'honneur du roy et « de vous; car l'habit que je porte, tel que le « voyez, m'ont laissé mes père et mère, et ne l'ay « point fait faire de mon auctorité. Mais au con- « traire est de vous, dont vous estes bien fort à « blasmer et à reprendre; car vous qui estes fils « de villain et de villaine, avez laissé l'habit de « voz père et mère, et vous estes vestu de plus « fin camelin que le roy n'est. Et lors je prins « le pan de son surcot et de celuy du roy, que je « jongny l'un près de l'autre, et lui dis : Or re- « gardez, si j'ay dit voiz. » Le roy vint au secours de son chapelain; mais quand celui-ci se fut éloigné, il appela les princes ses fils et le sire de Joinville qui ajoute : « Et lors il me va dire « qu'il nous avoit appelés pour se confesser à « moy de ce que à tort il avoit défendu et sous- « tenu maistre Robert contre moy. » Ainsi il resta

prouvé que le fondateur de la Sorbonne était vêtu de plus beau drap que ne l'était saint Louis. Mais il fit un trop noble usage de ses richesses pour que la postérité ait à lui en demander compte.

Nommé chanoine de Cambray en 1251, Robert créa, peu d'années après, la congrégation de la Sorbonne, dont il ne fixa les statuts qu'après dix-huit ans d'expériences et d'essais. Il acheta ou reçut à titre de don, des mains de saint Louis, quelques maisons situées dans la rue Coupe-Gueule, qui prit le nom de rue des Deux-Portes, quand le roi eut permis au théologien d'en fermer les deux avenues. Cet emplacement avait jadis été occupé par les écuries de la cour : plus tard nous verrons les arts s'en emparer pour ne le céder qu'à la nouvelle université. Quand le philosophe se sera lassé de chercher l'histoire de la civilisation dans la transformation des idées et des passions de l'homme, l'artiste, à son tour, la retrouvera dans la métamorphose successive des monuments qu'elles ont élevés. Marmontel eut un jour la pensée d'écrire l'histoire de son temps d'après les affiches étalées sur les murs.

La Sorbonne ne fut dans l'origine qu'un collége où d'habiles professeurs donnaient gratuitement à des écoliers choisis l'enseignement de la théologie et des arts. Ici, comme dans la so-

ciété d'alors, les arts n'eurent que la seconde place. Il fallut plusieurs siècles pour intervertir cet ordre.

Les disciples de Robert trouvèrent dans sa maison trente-six chambres ouvertes à la science et au talent. Le nombre en est exact, si l'on en croit un vieux registre dans lequel il est parlé de trente-six couverts d'argent pour le service journalier des repas. Par quel noviciat arrivait-on à l'une de ces chambres? Ceux qui s'y présentaient à titre d'*hôtes* (*hospites*), après le titre obtenu de bachelier, soutenaient une thèse appelée Robertine, que suivait l'arrêt décisif d'un triple scrutin. Nourris et logés dans la maison, ils pouvaient étudier dans la bibliothèque, mais sans en avoir la clef: c'était le privilége des *associés* (*socii*). A toutes les épreuves des premiers, ceux-ci devaient avoir ajouté le bienfait d'un cours gratuit de philosophie qui, plus tard, fut remplacé par une seconde Robertine. Ceux d'entre les *associés* dont le revenu annuel ne s'élevait pas à 40 livres parisis, recevaient chaque semaine une bourse de cinq sols et demi (6 francs de notre monnaie), qui cessait de leur être payée le jour où ils obtenaient ces quarante livres. Robert ne ferma pas aux riches les portes de la Sorbonne, mais il exigea d'eux la somme qu'il donnait aux pauvres maîtres; heureuse idée

qui fit de la science une richesse pour l'indigent, et pour le riche un privilége assez précieux pour être acheté!

La Sorbonne grandit vite au milieu de la société chrétienne, qui commençait déja à sentir le besoin de se rendre compte de ses croyances. Elle ne songe nullement encore à secouer le joug, mais la parole isolée du prêtre devient insuffisante, et à la majesté du sacerdoce les esprits veulent trouver unie l'autorité de la science. On vit des princes prendre Robert pour arbitre ou pour conseil, et les oracles que les têtes couronnées demandaient à Robert, les peuples venaient humblement les recueillir de la bouche des théologiens de son école. Aussi le fondateur avait-il impérieusement exigé qu'il y eût à toutes les époques, dans la société, un certain nombre de docteurs voués à l'interprétation de la loi évangélique, dans ses applications aux choses vulgaires de la vie. Telle fut l'origine des casuistes.

Les richesses arrivèrent à la Sorbonne en même temps que la renommée: Robert, par son testament, daté du jour de la Saint-Michel 1270, légua à la maison une partie de ses biens: elle reçut le reste des mains de Geoffroi de Barro. Ce fut le signal des donations qui, de toutes parts, vinrent grossir le trésor de la faculté. Il sera permis désormais de sourire lorsqu'on lira

sur quelques manuscrits : *Ce livre appartient aux pauvres maîtres de Sorbonne.*

La Sorbonne eut dès l'origine une bibliothèque. Trente-sept ans après la fondation, elle s'élevait déja à mille volumes : deux ans plus tard, il fallut recommencer le catalogue, et de 1292 à 1338, il fut acheté de livres pour 3812 livres 10 sols 8 deniers, somme considérable pour le temps; c'était alors la plus belle bibliothèque qu'il y eût en France. Ses livres les plus rares demeuraient enchaînés dans leurs tablettes, et, suivant le précepte des sages de l'Orient, se communiquaient à tous, mais ne se livraient à personne. Dans le catalogue, chaque livre avait son prix, sa chronique, et presque sa légende.

L'enseignement de la théologie une fois organisé, Robert se souvint des arts, et ayant acheté de Guillaume de Cambrai une maison voisine de la sienne, y fonda, sous le nom de Calvi, un collége pour les humanités. Ce collége de Calvi, succursale à demi profane de sa sœur la théologienne, eut aussi ses docteurs et ses maîtres jusqu'en 1636, époque à laquelle il fit place à l'église qui existe encore aujourd'hui.

Quand il eut ainsi achevé son œuvre, Robert la mit sous le patronage de Rome et la protection de saint Louis, et mourut saintement à

Paris, le 15 août 1274. Une seule pensée avait rempli sa vie : ses yeux ne se fermèrent qu'après l'avoir vue magnifiquement réalisée.

Arrêtons-nous ici un moment pour revenir sur nos pas, et laissant les écoliers de cette formidable université de Paris se presser tumultueusement dans la double école des pauvres maîtres, essayons d'embrasser dans son ensemble l'imposante création de Robert. Hâtons-nous d'y signaler deux bienfaits qu'on n'a pas assez remarqués, et qui, l'un et l'autre, profitèrent dans le même sens à la civilisation et à la science.

La Sorbonne fut le premier collége où des séculiers vécurent et enseignèrent en commun. Toutes les branches de cet enseignement ecclésiastique aboutissaient, il est vrai, à l'unité du dogme catholique. Mais là du moins le christianisme se présentait dans sa pureté primitive, et échappait au faux alliage, toujours inséparable des traditions d'un corps qui a sa loi et son Évangile à côté de la loi et de l'Évangile de la foule. Que plus tard la phisosophie s'épouvante à la pensée de cet enseignement demeuré le même quand tout a changé dans la société, je le conçois; mais au temps dont nous parlons, c'était une innovation et un progrès. C'est ainsi que toute institution nouvelle, fondée sur un instinct social,

puissante d'abord parce qu'elle regarde l'avenir, est condamnée par la loi de l'histoire et du temps à voir cet avenir devenu passé lui-même, et se fait ruine à son tour.

En second lieu, un principe fécond dans l'institution de la Sorbonne, c'est l'égalité parfaite établie entre ses membres, égalité qui, en la défendant à l'origine des emportements de l'esprit de corps, permit aux doctrines les plus diverses de prendre naissance dans son sein, pour se répandre au dehors. Le chef que donna Robert à sa maison n'eut, avec le titre de *proviseur*, que l'administration matérielle de la communauté, et l'honneur de présider aux solennités des exercices théologiques. Chaque soir, les clefs de la maison lui étaient remises. Le *senior*, le *conscriptor*, autres dignitaires de la société, avec des attributions du même genre, n'avaient pas un pouvoir plus étendu. « Nous ne sommes pas « entre nous, écrivait un vieux sorboniste, comme « des docteurs et des bacheliers, ni comme des « maîtres et des disciples; mais nous sommes « comme des associés et des égaux. » De là donc l'origine de ces doctrines qui, nées dans les écoles de la Sorbonne, remuèrent tant de fois le monde philosophique, et firent jour à la pensée humaine, qui n'eut long-temps que cette forme pour se produire. Laissez-la grandir, la noble

captive, sous ce manteau de la scholastique, laissez-lui apprendre lentement la langue du peuple, et vous la verrez un beau jour, l'héroïque aventurière, sortir des murs enfumés de la rue des Deux-Portes, et demander asile tour à tour à la Poésie, à l'Éloquence, à la Métaphysique; car ici-bas la vérité ne fait presque autre chose que changer de masque. Lorsqu'elle se présente nue aux peuples, sa parole bientôt les enivre, son regard les frappe de vertige, et le lendemain du jour où ils ont pris d'assaut les Bastilles, du pied ils renversent les temples.

Mais n'allons pas plus vite que le temps : cette Sorbonne, que vous verrez plus tard se soulever contre l'inoffensif Bélisaire, était alors la seule institution où pût se réfugier la liberté de l'esprit humain. Avant de frapper Clément Marot, l'insouciant poète, on la verra plus d'une fois se retourner contre les papes. N'oublions pas qu'entre Guillaume de Saint-Amour, le héros de l'une de ces croisades gallicanes, et les docteurs qui ne respectèrent pas le dernier malheur de Bélisaire, le monde a quatre siècles à vivre.

Maintenant il serait beau d'entrer hardiment dans l'école, d'interroger dans leurs chaires ces graves maîtres du treizième et du quatorzième siècle, qui élevèrent si haut d'abord l'autorité de leurs décisions, que l'on vit le moment où

les regards du monde chrétien allaient se détacher de Rome pour se tourner vers la Sorbonne. Il faudrait la voir, cette Sorbonne, élevant la voix au milieu de toutes les grandes querelles du moyen âge, et, selon le caprice de ses décrets, jeter le Vatican dans Avignon, ou le saluer dans Rome, toujours sûre d'entraîner la France dans la cause qu'elle nommait la sienne; tantôt arbitre redoutable, dont la parole est exigeante et hautaine; tantôt rivale impétueuse qui, dans l'emportement de sa doctrine, va presque jusqu'à l'hérésie; tour à tour se livrant à Rome avec le redoutable arsenal de sa science, ou laissant entrevoir quelque chose de cet instinct de liberté qui doit plus tard aboutir au gallicanisme. Si la France se dérobe un moment à la souveraineté des papes, c'est que ses théologiens l'ont familiarisée avec la pensée du schisme; si plus tard il se rencontre dans le camp des Bourguignons dix-huit assassins pour frapper au cœur le duc d'Orléans, Jean de Bourgogne sait bien où il trouvera un Jean Petit pour le défendre; et à l'heure où comparaîtra, devant un tribunal inique, Jeanne d'Arc accusée d'avoir sauvé la France, regardez bien au front de ses juges; la Sorbonne en compte seize parmi eux. Cette Sorbonne, j'aurais voulu vous la montrer jetant la première, du haut de ses chaires, le cri d'alarme

du christianisme à l'apparition des jésuites, puis subjuguée par leurs doctrines, absolvant, comme eux, le poignard tombé tout sanglant du flanc de Henri III. La réforme une fois vaincue par les armes et se dépouillant du manteau huguenot, vous auriez vu la Sorbonne se prêter avec une merveilleuse souplesse à toutes les métamorphoses de son ennemi, et attaquée avec la plume à défaut d'épée, se défendre avec les censures à défaut de bûchers : mais pour enregistrer ses arrêts, la philosophie n'a que le ridicule, tandis que la Sorbonne a souvent pour arrière-garde le parlement et les gens du roi.

Voilà quelle tâche je m'étais d'abord imposée, ignorant non l'insuffisance de mes forces, mais la grandeur de mon sujet. J'entrai donc témérairement dans le moyen âge; mais à mesure que j'avançais, cherchant à retrouver une à une tant de naïves ou de tragiques physionomies, pour les replacer vivantes dans le tableau de leur époque, je voyais insensiblement se grouper autour de ces simples docteurs toutes les questions apportées au monde ou rajeunies par l'âge où ils ont vécu. En présence d'un si grand spectacle, j'ai dû me taire. D'ailleurs notre savant maître, notre éloquent ami, M. Michelet, saura bien les faire revivre dans son *Histoire de France*, ces temps féconds où la théologie apparaissait sur

les champs de bataille, comme plus tard la philosophie : à lui donc cette part de l'œuvre, la plus haute, la plus noble ! à lui les jours épiques de la Sorbonne ; je n'en réclame que la vie anecdotique et littéraire.

Parlons donc à-la-fois Sorbonne et littérature.

Vers l'année 1450, l'imprimerie apparaît en Europe comme un magnifique contre-poids à la barbarie qui, trois ans plus tard, allait se montrer à l'Orient et s'établir dans Constantinople. Cette découverte de Guttemberg donna l'essor aux nations nouvelles ; la prise de Constantinople ferme le moyen âge ; l'imprimerie ouvre l'ère moderne. La civilisation a trouvé sa langue, et Mayence lui a forgé son épée. La prise de Mayence, arrivée le 17 octobre 1462, dispersa parmi les peuples l'art et les artistes. Venu à Paris en 1466, Fust y apporta la première *Bible* imprimée qu'on eût encore vue en France ; la *Bible* à 48 lignes, la première qui porte une date, 1462. La bibliothèque de la Sorbonne attira ce trésor à elle, et en lui commença cette merveilleuse collection de *Bibles*, qui s'éleva jusqu'à huit cents. Le Vatican n'en posséda jamais un aussi grand nombre. Chose étrange ! Fust, traqué dans Paris par six mille libraires, relieurs, parcheminiers, copistes, enlumineurs, dont l'art allait périr sans retour, accusé de magie par

l'université, emprisonné par le parlement, n'échappa au feu, lui et ses livres, qu'en se livrant avec eux à la protection de Louis XI. Louis XI, par une expiation involontaire de son despotisme, créa les postes et vint en aide à l'imprimerie : permis à lui maintenant de s'enfermer dans Plessis-les-Tours, et de construire pour ses victimes des cages de fer dans la Bastille!

Cependant les typographes, persécutés à Paris, allèrent porter à d'autres peuples les merveilles de leur industrie. Mais, en 1470, deux docteurs, Guillaume Fichet et Jean de Lapierre, appelèrent à eux Gering, Martin Crantz, et Friburger, trois ouvriers de Mayence; et, au sein même de la Sorbonne, on vit s'élever la première imprimerie établie en France : ce sont deux beaux noms dans l'histoire de l'esprit humain que Jean de Lapierre et Guillaume Fichet.

Fille adoptive de Louis XI et de la Sorbonne, l'imprimerie fut une fille ingrate. De sa naissance à la réforme les idées allèrent vite, et Martin Luther naquit que Jean de Lapierre n'était pas mort.

Luther en effet commençait à remuer les âmes; la Sorbonne fondée d'abord au profit de la science sous l'inspiration de la foi, par la loi même de son institution, avait rarement eu un corps de doctrines bien arrêté. L'apparition de

la réforme le lui donna. Tel est le cours naturel de la civilisation. L'esprit d'une institution se formule rarement au temps de sa splendeur : c'est assez pour lui de régner paisiblement. Le premier jour de la lutte est aussi le premier de la décadence. C'est à l'heure du combat, c'est en face de l'esprit nouveau qui grandit et menace, que les institutions vieillies se résument en une merveilleuse unité, qu'elles se suscitent à elles-mêmes quelques intelligences d'élite habiles à recueillir en faisceaux les doctrines éparses du passé. C'est ainsi que la Sorbonne, à la venue de Luther, rallia autour d'un centre commun ses croyances de toutes les époques, sans se douter qu'avant un siècle elle allait elle-même dépasser la réforme en théories démagogiques. Condamné par une bulle de Léon X, Luther en appela de Rome à la Sorbonne; éclatant témoignage rendu à la majesté de l'institution. Si la Sorbonne, acceptant la haute position qui lui était offerte, eût consenti à tenir la balance entre le pape et le novateur, le gallicanisme, venu un siècle plus tôt, nous sauvait de la Ligue, et hâtait la rénovation sociale; mais l'esprit jeune et nouveau qui se cache volontiers sous les vieux mots, se sert rarement des vieilles institutions. La Sorbonne eut peur de la gloire qui lui venait.

La traduction allemande de la *Bible* avait été pour la réforme un puissant auxiliaire. En 1515, Pierre Gringoire, le poète dramatique, si plaisamment retrouvé dans *Notre-Dame de Paris*, publia un livre d'heures en langue vulgaire. La Sorbonne, à ce sujet consultée par le parlement, répondit « que de pareilles traductions tant de « la *Bible* que d'autres livres de religion, étaient « pernicieuses et dangereuses, parce que ces « livres avaient été approuvés en latin, et de- « vaient demeurer ainsi. » C'était porter coup à la réforme, mais aussi aux lettres qui, dans l'enfance des langues, gagnent toujours quelque chose à la popularité de ce genre d'ouvrages.

Cette censure n'épouvanta pas Marguerite de Navarre : elle ouvrit dans sa cour un asile aux savants persécutés pour leur foi religieuse, essayant de les ramener par la douceur au catholicisme, et quelquefois se laissant prendre à la séduction de leur éloquence. La Sorbonne n'osant d'abord attaquer la sœur de François Ier, chercha parmi ses favoris quelque hérétique qu'on pût impunément censurer. Clément Marot n'était qu'un grand poète en langue vulgaire : Clément Marot fut censuré et envoyé au Châtelet. Tout ce que Marguerite put obtenir en sa faveur, c'est qu'il fût transféré dans les prisons de Chartres : mais, lorsque Charles-Quint relâcha son prison-

nier, il fallut bien que la Sorbonne élargît le sien, quitte à remonter du poète à la reine. L'occasion ne se fit pas attendre : Marguerite publia, en 1532, un poëme avec ce titre : *Le miroir de l'âme pécheresse, ou le miroir de très-chrestienne princesse, Marguerite de France, royne de Navarre, duchesse d'Alençon et de Berry, auquel elle voit son néant.* On cherchait vainement dans ce livre quelque allusion aux points débattus; ce silence parut à la Sorbonne un commencement d'hérésie: vite un docteur pour censurer la reine de Navarre: le désaveu du recteur ne fut qu'une déception: l'année suivante, Marguerite fut indignement mise en scène sur le théâtre du collége de Navarre; et quand François Ier envoya saisir les acteurs, le principal du collége, à la tête de ses écoliers, reçut à coups de pierres les officiers du roi: la bonne reine demanda et obtint la grâce des coupables. J'aime cette femme ingénieuse d'avoir compris la dignité du talent, et d'avoir, reine et poète, osé prendre pour devise : *Non inferiora secutus.*

Clément ne sortit de prison que pour aller en exil : pauvre Clément! n'as-tu jamais été tenté de demander à Rabelais comment il s'y était pris pour échapper à la Sorbonne?

La lutte que commencèrent Rabelais et Marot,

l'un avec ses épigrammes, l'autre avec sa grotesque Iliade de Gargantua, et sa bouffonne Odyssée de Panurge, Ramus la continua dans la haute philosophie. Sorti maître ès-arts du collége de Navarre où il était entré comme domestique, Pierre la Ramée jeta vaillamment le gant à Aristote. Or, à cette époque, l'Université avait un recteur, et la Sorbonne un proviseur; mais le véritable proviseur de Sorbonne, le véritable recteur de l'Université, c'était Aristote. Accusé d'impiété et de sédition, Pierre la Ramée fut, par arrêt du roi, condamné au silence. Mais lorsque toutes les écoles se fermèrent devant la peste, quand tous les maîtres se turent, on voulut bien rendre au philosophe la liberté de la parole. Il y eut de l'héroïsme, cette année-là, à parler grammaire et logique. Tant de dévouement à la science ne désarma pas la Sorbonne. La peste s'en alla, et la voix revint aux théologiens. La Ramée qui déja avait donné le *v* à l'alphabet sans exciter de guerre civile, et qui n'avait lu nulle part dans Aristote, que le *q* dût être en latin prononcé comme le *k*, trouva ridicule cette prononciation, et proposa de dire *quamquam* au lieu de *kamkam*. Aussitôt grande rumeur en Sorbonne. Le procès va jusqu'au Parlement, qui donne gain de cause à la Ramée. Je n'ai lu dans aucun con-

temporain que la faculté de théologie ait demandé un lit de justice.

Ramus fut tué dans la nuit de la Saint-Barthélemi, sans avoir vu la fin du règne d'Aristote : vingt-quatre ans plus tard, le 31 mars 1596, naquit à la Haye, en Touraine, un gentilhomme nommé René Descartes.

Vous dire maintenant le rôle que jouèrent les docteurs de Sorbonne dans le drame sanglant de la Ligue, compter une à une toutes les misères de nos pères, porter la main à toutes leurs blessures, je n'ai ni le temps ni le courage de le faire. Voici d'ailleurs qui parlera plus haut. Il y avait en Sorbonne une chapelle dédiée à la Vierge, qui, rebâtie en 1326, le fut de nouveau en 1347, et mise sous la double invocation de Marie et de sainte Ursule, dont on célébrait la fête le jour de la dédicace. Il y avait dans cette chapelle une cloche dont le timbre argentin s'entendait, dit-on, dans tout Paris, de neuf heures à neuf heures et demie. Eh bien! on prétend que de cette cloche partit le signal de la Saint-Barthélemi. Ce n'est là sans doute qu'une calomnie; mais, pour que la pensée en soit venue aux contemporains, quelle n'a pas dû être, à votre avis, la violence des prédicateurs de Sorbonne? Saisi de pitié à la vue de ces rois qu'on assassine, et

dont on canonise les meurtriers, de ces magistrats qu'on embastille, de ce pauvre peuple qu'on livre à la faim et à la peste, j'ai demandé à la littérature de l'époque ce qu'elle dit, ce qu'elle fit pour ces rois, pour ces magistrats, pour ce peuple. La presse, en ces jours déplorables, eut aussi ses journées de Coutras et d'Ivry; la satire Ménippée fut l'avant-garde de Henri IV.

La Sorbonne, qui n'eut pas l'air de s'apercevoir de Gargantua et qui envoya Clément Marot au Châtelet, n'eut garde de lire les Essais de Montaigne, ni cet admirable traité de la servitude, *à l'honneur de la liberté contre les tyrans;* mais elle censura le livre de la Sagesse. Montaigne, qui avait vu ce livre naître et se développer chaque jour sous son inspiration, permit à Charron, par testament, de porter ses armoiries : naïve adoption du génie, touchante illusion de l'amitié par laquelle Montaigne cherchait peut-être à se persuader qu'il avait retrouvé La Boétie. « Le dimanche 16 de ce mois, » dit L'Estoile, « sur les onze heures du matin, tomba « mort, en la rue Saint-Jean-de-Beauvais, à Pa- « ris, M. Charron, homme d'église et docte, « comme ses écrits en font foi. A l'instant qu'il « se sentit mal, il se jeta dans la rue à genoux « pour prier Dieu : mais il ne fut sitôt agenouillé,

« que, se retournant de l'autre côté, il rendit « l'âme à son Créateur. » C'était en 1603.

Avec le dix-septième siècle va commencer pour la Sorbonne une vie nouvelle : les théologiens se croiront obligés à motiver leurs censures : un commencement de discussion trouvera place à côté de l'invective : l'école a déja quelque chose des façons plus douces de l'académie qui vient de naître. Richelieu, qui avait fondé l'Académie, voulut restaurer la Sorbonne. Le collége de Calvi fut acheté, démoli, et on vit s'élever à sa place une église dont le cardinal posa lui-même la première pierre, en mai 1633. L'architecte qui présida à cette construction fut le même qui, dès l'an 1629, avait commencé le Palais-Royal, Jacques Lemercier.

Richelieu fonda sa chapelle en proviseur de Sorbonne, premier ministre du roi de France. Tout l'intérieur a été renouvelé, mais le monument est le même. La façade qui regarde la place de Sorbonne a de la grâce et de l'élégance. Moins dégagée que celle du Val-de-Grâce des misérables maisons qui l'environnent, elle lui ressemblerait plus encore, si la révolution n'avait brisé dans leurs niches les statues qui les décoraient. Les chapiteaux du premier étage appartiennent à l'ordre corinthien ; ceux du second à un ordre

composite : cette irrégularité a trouvé des critiques ; c'est pousser loin le scrupule, quand on s'est déja familiarisé avec le mélange du dôme oriental et de la colonnade grecque.

La façade de la cour n'a pas ce prétendu défaut de la première ; élevée sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome, son plus grand mérite est de rappeler humblement l'original à ceux qui l'ont vu.

> Parvam Trojam simulataque magnis
> Pergama.

Les détails que nous allons donner sur l'intérieur n'appartiennent pas tous à l'époque de Richelieu : plusieurs sont d'une date beaucoup plus récente.

Toutes les dalles étaient d'un marbre choisi. Le grand autel, construit d'après les plans de Bullet, était surmonté d'un tableau où F. Verdier avait, sur un dessin de Lebeau, représenté le Père Éternel. Plus tard, ce tableau fit place à un beau Christ de Michel Auguier. Sur les côtés on voyait une prédication de saint Antoine, par Coypel, et un saint Hilaire du même artiste. Quatre Pères de l'église, peints par Philippe de Champagne, se partageaient le dôme. Dans la chapelle de la Vierge était une statue de la mère du Christ, due au ciseau de Desjardins ; et entre

les pilastres de la nef on voyait celles des apôtres, ouvrages de Guillain et de Berthelot.

Dans la bibliothèque, qui s'était élevée jusqu'à soixante mille volumes, on allait admirer le portrait en pied et le buste en bronze du cardinal, un grand nombre de précieux manuscrits, et une sphère en bronze d'un travail précieux.

Lorsque Richelieu eut restauré tout l'édifice, et gravé au front de sa chapelle : *Deo optimo, maximo, F. Arm. cardinalis dux de Richelieu,* il déchira le rideau des noires maisons qui lui cachaient sa façade, et ouvrit la rue Neuve-de-Richelieu : enfin le jour où le czar Pierre vint rendre visite au tombeau du cardinal, remarquable ouvrage de Girardon, que la Restauration a replacé dans l'église, le voyageur put lire dans l'épitaphe à côté du titre de premier ministre, dont la mort ne dessaisit pas Richelieu, le titre de proviseur de Sorbonne.

La Sorbonne a perdu, dans les guerres civiles, avec l'âpreté de sa parole quelque chose de l'autorité de son nom : d'un autre côté, à mesure que le théologien se rapetisse, le philosophe grandit au dehors, et lorsque Descartes proclamera dans le monde le doute philosophique, Descartes dépassera déja de la tête le syndic de Sorbonne et le recteur de l'Université. Descartes, ai-je dit? voyez naître à la suite Arnaud et Pascal, Buffon et Montesquieu.

J'ai lu quelque part que Descartes eut, en 1641, l'intention de faire agréer à la Sorbonne l'hommage de ses méditations. C'étaient comme deux puissances qui s'observent mutuellement, et qui font assaut de courtoisie avant la bataille. Mais la Sorbonne eut peur de cette pensée hardie tombée par une belle nuit, sous les murs de Prague, dans la tête d'un officier de vingt ans, et évita la dédicace. Elle eut du moins le bon esprit de se taire, et aux savants de la Hollande appartient la honte d'avoir persécuté le grand homme, comme à la Suède l'honneur de lui avoir marqué une place parmi les tombes des rois.

Vers ce même temps Arnaud consumait stérilement dans la querelle du jansénisme un génie prompt et facile, une dialectique puissante, qui, appliqués à la philosophie proprement dite, auraient merveilleusement secondé le mouvement intellectuel de l'époque. C'est à la théologie qu'il faut demander compte de tant d'éloquence perdue, de tant de savoir inutilement dépensé. On vit un jour jusqu'à soixante et dix docteurs se lever pour Arnaud. *Nous ferons venir tant de moines*, dit un des opposants, *que nous l'emporterons.* Que serait-il resté de ces grandes querelles, si de ce choc violent des doctrines n'eussent jailli *les Provinciales; la Ménippée* de Port-Royal.

Les démêlés de la Sorbonne avec le théâtre appartiennent à la littérature et par conséquent à mon sujet. La troupe de Molière s'était établie rue Guénégaud. Lorsqu'en 1674 le collége Mazarin fut livré à l'Université, les docteurs exigèrent l'éloignement des comédiens. Les voilà donc, les tristes comédiens, errant de rue en rue, à la recherche d'une maison qui accueillît *Phèdre* et *Tartufe*, le pauvre homme! on lit dans un écrit du temps l'histoire de leurs tribulations : « Le curé de Saint-Germain-L'Auxer- « rois obtint qu'ils ne seraient point à l'hôtel de « Sourdis, parce que de leur théâtre on aurait « entendu les orgues de l'église, et de l'église on « aurait parfaitement bien entendu les violons. « Le curé de Saint-André-des-Arcs ayant su « qu'ils songeaient à s'établir rue de Savoie, vint « trouver le roi, et lui représenta qu'il n'y avait « bientôt dans sa paroisse que des aubergistes « et des coquetiers, et que si les comédiens ve- « naient, son église serait désertée. Les grands « Augustins présentèrent aussi leur requête : « mais on prétend que les comédiens dirent à sa « majesté que ces mêmes Augustins, qui ne vou- « laient point de leur voisinage, étaient fort as- « sidus spectateurs de la comédie, qu'ils avaient « même offert de vendre à la troupe des mai- « sons qui leur appartenaient dans la rue d'An-

« jou, pour y bâtir un théâtre, et que le marché « se serait conclu si le lieu avait été commode. » Néanmoins défense fut faite aux comédiens de s'établir rue de Savoie. On voit bien que depuis un an Molière était mort sans laisser d'héritier.

Louis XIV avait si bien discipliné la pensée et la parole, que pour retrouver la Sorbonne il faut aller jusqu'à Montesquieu. Les théologiens tournèrent long-temps autour de *l'Esprit des Lois*, pour y découvrir quelque proposition mal sonnante. Enfin, au bout de deux ans, on parvint à en démêler dix-huit de ce genre; mais la réponse de Montesquieu devança la censure. « Ce qui me plaît dans ma défense, » disait-il, « ce n'est pas de voir les vénérables théologiens « mis à terre, c'est de les y voir couler tout dou- « cement. »

La Sorbonne, réduite au silence par l'apologie de *l'Esprit des Lois*, se tourna vers Buffon. Elle lui envoya donc respectueusement un extrait de la Théorie de la terre, accusée de contredire sur quelques points le récit de Moïse : Buffon répondit par une rétractation équivoque, et la solitude de Montbard reprit son majestueux silence.

Mal à l'aise avec Buffon et Montesquieu, la théologie chercha à ses côtés sur qui elle appesantirait le poids de sa mauvaise humeur : elle

alla droit à Marmontel, et s'essaya sur *Bélisaire* à attaquer l'*Encyclopédie*. L'*Encyclopédie* était pour elle une place forte qu'elle ne savait comment aborder; mais tout ce qui s'aventurait au dehors était par elle arrêté au passage et censuré. Le 26 juin 1767, quinze propositions sur la Tolérance furent condamnées dans le roman de *Bélisaire :* mais le Parlement s'étant abstenu de prononcer, la censure n'arracha pas même du livre le privilége de Louis XV. Savez-vous comment furent défendues les propositions de Marmontel? Turgot écrivit en regard la prétendue vérité opposée à chaque phrase censurée. Turgot lui-même, à l'âge de vingt-deux ans, avait prononcé dans la faculté de théologie un remarquable discours sur les progrès de l'esprit humain.

La Sorbonne continua depuis à s'effacer lentement devant la Révolution, jusqu'au jour où elle acheva de disparaître dans la chute de tous les ordres religieux frappés de mort par le décret du 5 avril 1792.

Lorsque, le 30 novembre 1794, une loi de la Convention créa, sous le titre d'écoles normales, cette vivante encyclopédie de la science, on commença dans la Sorbonne un amphithéâtre qui ne fut pas achevé. Mais l'édifice de Richelieu n'échappa pas complètement au coup qui

le menaçait. On établit dans son enceinte une fabrique de salpêtre, cet autre missionnaire de la propagande. Plus tard, Napoléon ayant voulu continuer le Louvre, en fit sortir les artistes que la vieille monarchie y avait pris pour ses hôtes, et leur donna un asile à la Sorbonne. Ils le conservèrent jusqu'en 1819, époque à laquelle ils se retirèrent pour faire place à une section de l'École de Droit. Le droit se réservant le chœur de l'église, en abandonna les chapelles aux quatre sculpteurs qui les occupaient; mais en 1822 l'art et le droit s'en allèrent enfin, laissant à Dieu son temple.

Ce fut alors que le gouvernement mit la Sorbonne à la disposition de l'Université. Inaugurés d'abord au Plessis par un discours ingénieux de M. Lemaire, les cours de la faculté firent, en 1822, leur entrée en Sorbonne. La théologie n'était qu'une exilée qui venait frapper humblement à la porte de la maison paternelle où littérateurs, historiens et philosophes entraient en conquérants par la brèche qu'avaient faite à la muraille Descartes et Mirabeau.

Nommer ici tous les savants illustres que revendique la faculté des sciences, ce serait faire l'histoire de la plupart des grands travaux qui honorent notre âge. Un jour que notre ami Liadières ne fera pas de tragédies, nous l'inviterons

à vous dire tout ce qu'il y a dans les recherches de M. Cauchy d'analyse souple et déliée, et dans celles de MM. Thénard, Dulong et Gay-Lussac de merveilleuse sagacité. M. Desfontaines ne quitte ses fleurs et ses arbres du Jardin du Roi que pour venir à la faculté causer arbres et fleurs, avec quelle bonhomie, vous le savez! Allez entendre M. Poisson, vous qui croyez Laplace descendu tout entier au tombeau; allez entendre M. Geoffroy-Saint-Hilaire, vous qui croyez la zoologie morte avec George Cuvier. Mais si quelque affaire importante vous appelle ailleurs, prenez bien garde à M. Pouillet, et méfiez-vous des séductions de sa parole.

Je voudrais bien parler de la faculté de théologie. Là aussi, sans doute, il y a science et talent: mais pourquoi autour de ses maîtres ce silence et cette solitude? Où donc est ce jeune clergé sur qui doit reposer l'avenir du christianisme? Pourquoi n'est-il pas là, haletant, ému, comme nous, profanes du siècle, autour de nos profanes orateurs. Quand la poésie a soufflé sur le monde, le christianisme a eu ses poètes; pourquoi n'aurait-il pas ses philosophes, quand le tour de la philosophie est venu? Ah! laissez nos vieux prêtres aux malheureux qu'ils consolent de vivre, aux pauvres qu'ils aident à mourir: mais tous ces jeunes gens qui attendent dans les

séminaires l'onction sainte du sacerdoce, qu'en faites-vous? Que ne viennent-ils apporter quelque jeunesse et quelque vie à cette faculté qui se meurt? Il s'élèvera peut-être du milieu d'eux quelque novateur assez ferme d'intelligence pour faire la science théologique plus rationnelle par la pensée, plus populaire par le langage. Le christianisme est la vie morale des nations modernes : pourquoi n'en serait-il pas aussi la vie intellectuelle?

La faculté des lettres attira bien vite la jeunesse des écoles à l'attrait de son enseignement. Ses leçons dépassèrent bientôt l'enceinte du Plessis, entraînant au grand jour à leur suite quelques noms nouveaux alors, aujourd'hui justement célèbres. C'était le vénérable Laromiguière, qui réconcilia dans son système les faits de la sensation avec les théories du spiritualisme, et dans son admirable style la simplicité originale de Descartes avec l'élégante précision de Condillac. C'était M. Royer-Collard, heureux apôtre parmi nous de cette sage école écossaise dont Th. Jouffroy a relevé le drapeau. Après Socrate, Platon, et le spiritualisme; après M. Royer-Collard, M. Cousin et l'éclectisme. C'était encore M. Guizot, bien jeune alors, mais qui, dès 1812, élevant déja l'histoire à la hauteur du sacerdoce, ne put trouver dans son discours d'ouverture une flat-

terie pour Napoléon. La place de M. Villemain était marquée parmi ces maîtres de la parole; et il ne devait, comme eux, descendre de sa tribune que pour marcher avec eux aux leçons vivantes et à la pratique. J'avais hâte de saluer ces grands noms; car, dans les jours de révolutions, il faut pour rendre justice à ceux qui règnent, tout le courage que, dans les temps ordinaires, suppose la résistance au pouvoir.

Cet enseignement se continua au Plessis avec le même succès jusqu'en 1821, que l'école normale, frappée de mort violente, entraîna M. Cousin dans sa chute : l'année suivante la Sorbonne ouvrit son sein aux facultés.

M. Guizot venait de s'éloigner, laissant à son auditoire une preuve éclatante de sa reconnaissante sollicitude, dans le choix de son successeur, M. Aug. Trognon. Ce fut M. Trognon qui le premier fit entendre aux murs de la Sorbonne, bien étonnés sans doute d'un pareil langage, la voix sévère de l'histoire. Certes, il était beau ce jour-là, de venir publiquement annoncer à la France qu'on allait aborder de face le berceau de sa monarchie, sans pitié pour la flatterie des systèmes, comme sans ménagement pour ceux à qui les systèmes profitent. Savez-vous beaucoup de pages qui racontent avec cette énergie pittoresque l'invasion des Barbares?

« Amenés par le pillage, ils semblaient n'avoir « un instant reposé leur course que pour atten- « dre ceux auxquels ils avaient montré le che- « min. Tous, par la fierté mâle de leurs traits, « par l'audace grossière de leur langage, à côté « de la muette stupeur des sujets romains, pré- « sentaient déja le contraste des races anciennes « et des races nouvelles, des peuples qui finissent « et des peuples qui commencent. Enfin, la bar- « rière du Rhin, dès long-temps impuissante, est « franchie sans retour. C'est un spectacle déso- « lant, mais toutefois digne d'intérêt, que celui « de l'arrivée tumultueuse des Barbares, qui se « pressent et se poussent en quelque sorte les « uns les autres à travers la vaste étendue des « dix-sept provinces gauloises. » A cette parole, si vive, si intelligente du passé, tout l'auditoire applaudit. Il venait de reconnaître le précurseur de cette jeune et puissante école historique, qui, deux ans plus tard, allait nous donner le récit de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Nons savons tous, hélas! pourquoi Thierry garde le silence. Mais M. Trognon a-t-il acheté au prix de la même infortune le triste droit de taire à la France ce qu'il sait de la France et de ses naissantes destinées?

L'orateur terminait ainsi : « Sachons, jeunes « gens, mettre partout notre conscience, partout

« respecter la vérité, la rechercher à sa source « la plus haute, la plus pure, la plus sacrée, ne « reculer jamais devant ses conséquences, et les « réaliser dans les plus importantes comme dans « les moindres actions de notre vie. Rejetons « loin de nous les frivolités, retirons-nous dans « de graves études et de sévères méditations; as- « pirons de bonne heure à tout ce qui fait la « gloire de la virilité, et, dignes alors des temps « où nous vivons, peut-être le présent se repo- « sera tranquillement sur nous du soin de l'ave- « nir. » L'année suivante le cours fut suspendu.

Alors pour la nouvelle Sorbonne comme pour la France commencèrent les années du deuil et du découragement : elle aussi se couvrit du voile des veuves, veuve de ses philosophes, de ses orateurs, de ses historiens. Quelques maîtres épargnés çà et là achevèrent à demi-voix le texte inoffensif de leurs leçons. Mais comment ne se trouva-t-il personne pour dénoncer au pouvoir l'indépendance de M. Leclerc : nul, en ces mauvais jours, ne salua de plus de vœux l'espérance d'un meilleur avenir.

Cependant M. Villemain, long-temps éloigné de la faculté par une maladie cruelle, venait d'y reparaître et la foule avec lui : ce retour était comme la promesse de celui de MM. Guizot et Cousin; dans la pensée de l'auditoire ces deux

noms venaient s'associer au triomphe de M. Villemain : ce fut un beau jour que le 8 janvier 1827. Il fallait voir se presser sur les bancs cette foule de jeunes gens venus de toutes les provinces, et à qui leurs aînés avaient appris à compter le cours d'éloquence parmi les enchantements de Paris. Émm lui-même de l'émotion de ses auditeurs, l'orateur fut véhément, spirituel, coloré : sa parole eut de l'entraînement pour les âmes jeunes, des pensées fortes pour les esprits sévères. Il esquissait à grands traits la physionomie du dix-huitième siècle, empruntant tour à tour pour les peindre le langage de ses grands hommes, Voltaire avec Voltaire, Jean-Jacques avec Jean-Jacques. Je retrouve dans ma mémoire avec des lambeaux de ce discours jusqu'aux intonations de la voix qui le prononçait. « Nous choisirons, « disait l'orateur, parmi les écrivains formés à « l'école de Voltaire quelques-uns de ces philo- « sophes qu'on appelle encore aujourd'hui les « encyclopédistes, et qui seraient morts ignorés « s'ils ne s'étaient réunis pour être puissants. « Nous parlerons de Dalembert, d'Helvétius, de « Diderot, qui cacha la hardiesse de son esprit « dans ses théories littéraires que les Allemands « ont recueillies avec amour; nous laisserons « tomber les autres.

« Nous imiterons cet empereur romain à qui

« on voulait ouvrir les sépultures des rois d'É-
« gypte, et qui répondit : Je veux voir des rois et
« non des sépulcres. Et nous aussi nous cher-
« cherons les rois de la pensée, et nous laisse-
« rons dans leur obscurité ces écrivains ensevelis
« dans le recueil volumineux de leurs œuvres :
« nous voulons voir des rois et non des sépul-
« cres. »

Chaque séance amena tour à tour Massillon, d'Aguesseau, Rollin, Vertot, Lesage, Fontenelle. Puis, à l'occasion de Lesage, M. Villemain remontait à l'origine du roman : « Le peuple arabe est
« né conteur, disait-il; il n'est pas rare de voir
« une caravane s'arrêter le soir, au pied d'un
« palmier, dans le désert, pour écouter une his-
« toire de quelque génie de la solitude. Les Ara-
« bes se rangent en cercle, tenant encore sous
« leurs bras la bride de leurs chevaux : les cha-
« meaux eux-mêmes, sans être soulagés de leur
« charge, se penchent sur leurs genoux de de-
« vant, et les Européens silencieux et impatients
« se tiennent à l'écart derrière les Arabes : alors
« un conteur élève la voix; c'est souvent le plus
« simple et le plus pauvre de tous : il raconte et
« les visages s'animent. Tantôt il se fait un si-
« lence aussi grand que celui du désert; tantôt
« on entend des sanglots, tantôt de bruyants
« éclats de rire, et les chevaux eux-mêmes allon-

« gent leur tête en avant, comme pour demander « der le sujet de cette grande joie : le conteur « reprend son récit, il raconte une demi-nuit, « il conterait jusqu'à l'aurore, il conterait encore « après le lever du soleil, s'il ne fallait arriver au « but de la caravane. » Voici deux exemples bien divers de l'improvisation de M. Villemain : elle est vive, naturelle, éloquente. L'écrivain compose son style, nuance ses couleurs, tempère les tons trop vifs, échauffe ceux qui n'éclatent pas assez à son gré. Le charme de la parole improvisée est précisément dans l'heureuse confusion de tous les tons, de tous les langages. La théorie des styles n'existe pas pour l'improvisation : continuelle métamorphose de la pensée et de la forme, elle s'emporte à travers toutes les passions, arrive inattendue au sublime, se joue capricieusement dans les ingénieuses lenteurs du récit, trouve, sans y prétendre, la grâce et l'à-propos. L'inspiration lui arrive de tous les côtés. Ainsi va l'improvisation, ainsi M. Villemain. Ce que nous en avons cité n'est imprimé nulle part. Le reste de ses leçons est dans toutes les mains, et l'esprit de son enseignement a passé dans son successeur.

M. de Vatimesnil, en arrivant aux affaires, ramena à la faculté les proscrits de M. de Corbière. Il y eut dans l'empressement qui accueillit leur

retour je ne sais quoi de touchant et presque de filial. La génération nouvelle ne connaissait MM. Guizot et Cousin que par le souvenir sympathique du coup qui les avait frappés. Elle ne les avait jamais vus; ce n'étaient pour elle que deux beaux noms couronnés de la double auréole du talent et de la persécution. Aussi lorsqu'ils parurent, on eût dit que sur ces deux visages tous les regards cherchaient avec émotion les traces de tant de combats livrés pour la liberté. Les belles leçons qui suivirent, chacun a pu les lire ou les entendre; nous essaierons seulement d'y saisir le caractère de l'improvisation.

M. Cousin parle debout; il y a déja de l'orateur dans cette attitude. D'abord il promène quelque temps son regard sur son auditoire. Sa parole est lente, inégale, sa voix sourde, son œil calme, ses bras immobiles. Peu à peu cette voix vibre, ces bras se détachent, cet œil s'anime, cette parole se précipite; le poète est venu. Avant d'aborder directement la question qui doit l'occuper, M. Cousin la façonne entre ses mains, l'idéalise en quelque sorte. Puis ainsi faite, il la promène, et vous avec elle, de système en système avant de s'arrêter à celui qui doit l'expliquer et la résoudre. Puis il l'affuble ou la dépouille à son gré du manteau de toutes les écoles; il vous la fait tour à tour grecque,

romaine, allemande, écossaise, française enfin, jusqu'à ce qu'il arrive à la solution définitive, celle qui concilie toutes les autres, la solution éclectique. Pour moi, je l'avouerai, en écoutant cet homme qui, dans un siècle où le théâtre même laisse les âmes froides, passionne le syllogisme jusqu'à la haute éloquence et la métaphysique jusqu'à la poésie, j'ai pour la première fois compris la renommée d'Abeilard et l'enthousiasme de ses contemporains.

Autre chose est de M. Guizot : si M. Villemain se laisse gagner souvent aux habitudes de l'orateur et M. Cousin aux vives allures du poète, M. Guizot a plutôt quelques traits du philosophe antique. Il ne prophétise pas, il enseigne en causant; il sait d'où il vient, il dit où il va. Il n'a pas l'enthousiasme qui subjugue, mais la conviction qui attire. Il vous apporte plus de doutes que de solutions; mais de ce doute qui, en vous rendant incertain, ne vous laisse jamais indifférent à la vérité : nul ne sait avec une plus ingénieuse sagacité dégager la réalité historique des passions qui jadis l'ont altérée dans sa source et des préoccupations qui aujourd'hui la défigurent dans ses conséquences : je ne sais si s'est rencontrée quelque part au même degré cette naturelle éloquence qui naît du rapide enchaînement des idées et de la limpide précision du

langage. L'expression de M. Guizot est facile, ouverte, loyale, si l'on peut ainsi parler. Il n'y a dans le détail qu'abandon et simplicité, et cependant se fait sentir dans la liaison de l'ensemble une saisissante unité qui vous envahit et vous pénètre.

Les trois maîtres, par une heureuse harmonie de leur pensée, prenant la France pour point de départ et pour but, arrivèrent le même jour à la charte qui devait bientôt les appeler à sa défense sur un autre champ de bataille. La politique les rendra-t-elle quelque jour à l'art : il est permis d'en douter; mais qu'importe? ce que les maîtres ont commencé les disciples l'achèveront; le manteau d'Élie est demeuré aux mains d'Élysée.

Me voici arrivé au terme de ma tâche : j'ai raconté les longs jours d'une institution autrefois célèbre, maintenant déchue de sa gloire. Fondée par le christianisme, la Sorbonne en a altéré le souffle en le mêlant aux passions des hommes : elle a péri; le christianisme lui a-t-il survécu? question étrange qu'on ose se faire de notre temps, lorsque le christianisme est encore au fond de nos mœurs, au fond de nos arts, au fond de nos âmes! Appelez-le religion hier, aujourd'hui morale, et pour demain trouvez-lui quelque autre nom si bon vous semble : c'est

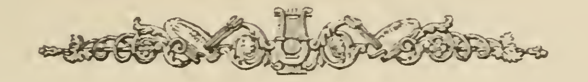
toujours le christianisme! c'est à lui maintenant que ramène le doute scientifique, à lui que vient aboutir toute histoire consciencieuse, toute politique libérale, toute philosophie complète. Avant juillet 1830, le christianisme allait devenir un pouvoir humain; il restera une religion divine. La restauration l'avait courbé vers la terre pour l'associer aux choses de ce monde; isolé à jamais des affaires, voici qu'il se redresse vers le ciel!

Antoine DE LATOUR.





UNE
REPRÉSENTATION A BÉNÉFICE.



Une représentation à bénéfice! Que c'est une douce chose, et combien la pensée en est gracieuse et riante pour ces êtres rares, pour ces artistes favoris qui, toute leur vie, ont possédé, ont enchaîné le public de leur théâtre; gens à qui leur théâtre doit de n'être pas mort, de vivre riche et glorieux! Heureux, cent fois heureux ceux-là qui mènent, et remuent, et gou-

vernent tout; qui sont plus directeurs que le directeur; ceux-là pour qui jamais la caisse n'a fermé sa porte, ni baissé son guichet; pour qui les feux et les suppléments de feux[1], les congés et les rachats de congés, les primes, les augmentations, les gratifications ont toujours été des choses familières, des résultats naturels! Pendant cette carrière si belle, ils ont compté leurs succès par leurs rôles. Tous leurs rôles, ils les ont fait faire. On les a faits exprès pour eux; et quoique faits exprès, ils les ont refusés quand ils l'ont voulu! On a coupé, taillé, châtré, allongé, raccourci, élargi, rétréci les pièces à leur fantaisie! Ils vous ont dit, à vous, auteur: «Je ne veux pas paraître dans le premier acte;» et vous avez refait votre premier acte! Ils ont dit à leur directeur: «Je ne veux pas de ce dénouement-là, parce que je n'y produirais pas d'effet;» le directeur a répondu: «C'est juste.» Puis il est venu à vous, auteur; il vous a dit: «Mon cher, votre dénouement n'est pas bon;» et vous qui com-

[1] Ce qu'on appelle *feux* et *suppléments de feux* est la médecine préservative des théâtres. C'est une somme quelconque donnée à l'artiste par chaque représentation, sans préjudice de ses appointements annuels ou mensuels. On n'imaginerait pas le merveilleux effet de ce système d'encouragement sur l'état physique des artistes. Les migraines, les vapeurs, les enrouements, n'existent plus dans les théâtres où l'on fait usage de *feux*.

Le *feu* varie de *vingt sols* à *deux cent cinquante francs*.

preniez très-bien, mais qui vouliez absolument être joué, avez répliqué tout uniment : « Je l'arrangerai comme on voudra ! » Et l'art s'est perdu. Et les auteurs sont devenus les bourreaux de leurs œuvres. Et le public les a sifflés, sifflés à outrance, les malheureux ! Tandis que le grand artiste grandissait toujours, devenait un colosse, et faisait dire de lui : « Quel talent ! Quelle intelligence ! Comme il sait tirer parti de ce rôle absurde ! En vérité, c'est lui qui fait les pièces ! »

Pour ceux-là, une représentation à bénéfice n'a rien de pénible, rien d'humiliant, rien de honteux. Tout en elle est doré, parfumé, ravissant. C'est le bouquet d'un feu d'artifice. C'est la fête bruyante et folle du soir après une longue journée sans orages, toute brillante de joies, toute parsemée de gloires. C'est le billet gagnant à la loterie. C'est un concert, un spectacle qu'ils donnent, et auquel le public se glorifie d'être appelé, s'honore de payer chèrement sa place. Heureux, cent fois heureux les grands artistes !

Cette représentation si piquante, si ingénieusement arrangée, dont le curieux programme retentit inséré dans tous les journaux, resplendit affiché dans toutes les rues, ils n'ont pas eu de peine à la bâtir, croyez-le ! Tous les grands artistes sont frères et amis, voyez-vous. Ils s'embrassent et se tiennent, et se poussent, et se

lancent, et se produisent mutuellement. Ils forment entre eux une sainte-alliance pour l'éternelle petitesse des autres. Il n'y a personne qui soit aristocrate comme eux. Les grands artistes boivent et mangent, et jouent, et font la débauche ensemble; mais seulement ensemble. Jamais les petits n'en sont. Les miettes de tels festins seraient déja trop pour ces pauvres petits! Ils se tutoient tous indistinctement, petits et grands, parce que c'est l'usage. Mais je voudrais que vous eussiez vu comme moi ce qu'il y a de méprisant dans le tutoiement d'un grand artiste à l'égard d'un petit. Il vous semblerait entendre M. Odillon-Barrot user de ce familier langage envers un avocat reçu d'hier. Car il n'y a pas loin de la vie des avocats à celle des acteurs.

Ceci, qui est la vérité, vous explique l'extrême facilité avec laquelle un acteur célèbre, aimé du public dont il a long-temps fait les plaisirs, aimé des auteurs dont il a long-temps fait les succès, peut se composer une éblouissante représentation pour le jour de ses adieux, vrais ou faux, à ce monde qui pleure en le voyant partir: (notez bien que j'entends seulement parler ici des représentations à bénéfice considérées comme représentations de retraite). Ceci vous explique en même temps, et vous voyez déja la morale de mon chapitre, les immenses dif-

ficultés, les insurmontables entraves que doit rencontrer un pauvre diable pour se faire, à son dernier jour, un ennuyeux et insignifiant spectacle. A l'appel de l'acteur célèbre, ses camarades des autres théâtres accourent en foule, avec d'autant plus d'empressement que tous, plus ou moins jaloux de lui, se réjouissent de sa retraite au fond de leur cœur. Tandis qu'à la prière du pauvre petit, dont personne n'est jaloux et que personne ne craint, c'est à peine si quelques voix daignent répondre. Pourtant son spectacle coûte aussi cher que l'autre. Car n'allez pas vous imaginer que tout soit bénéfice dans une représentation à bénéfice. Il y a fort à dépenser, fort à rabattre. Eh bien, là encore se trouve une foule de chances de plus pour le grand que pour le petit. Le premier peut assez clairement d'avance calculer son profit, tandis que l'autre est obligé de tout confier au hasard. Pauvre petit!

Je laisse de côté ces hautes solennités dramatiques qui font époque dans les annales d'un théâtre et dans l'Almanach des Spectacles. Il n'entre pas dans mon plan de rappeler ici les fêtes magnifiques données aux Fleury, aux Nourrit, à madame Gardel, à mademoiselle Mars, à mademoiselle Sontag, etc. Je ne veux m'occuper que des bénéfices ordinaires, pauvres représenta-

tions, que je distinguerais volontiers des autres par le titre de *représentations à perte.*

Voici à peu près comment les choses se passent.

Les hommes de génie sont rares, quoi qu'on dise, et dans les arts tout comme en politique, tout comme en science, tout comme ailleurs, on trouve cent esprits vulgaires contre un esprit transcendant. Je prends donc dans la foule des acteurs un homme estimable, laborieux, exact; attentif aux reproches qu'il évite tant qu'il peut; disposé le mieux du monde à bien faire; mais incapable de ces hardiesses, de ces innovations audacieuses qui lancent un nom dans les cieux quand elles réussissent. Cet homme a joué la comédie avec conscience et religion durant vingt-cinq ou trente ans : il a presque toujours compris ou cru comprendre les personnages qu'il représentait : il est allé souvent jusqu'aux intentions de ses auteurs, quelquefois plus bas, jamais plus haut. Il a suivi avec respect les traditions des maîtres de la scène : *jeune premier*, il a crié fort telle scène que le fameux *** criait fort avant lui ; *financier*, il a pris du tabac et frappé du pied là où l'inimitable *** prenait du tabac et frappait du pied jadis; *père noble*, *ganache*, il a donné le coup de canne, et dérangé sa perru-

que, et fait la moue, et grossi les yeux comme faisait dans son temps le célèbre***. Et tout doucement ainsi, acteur doctrinaire, en dépit des moqueries de ses jeunes camarades, l'oreille close aux enseignements des réformateurs de la scène, il est arrivé au bout de sa carrière, chérissant ses coulisses, honorant sa femme, et donnant à ses enfants toute l'éducation que ses faibles appointements lui permettaient. C'est un homme généralement aimé, dont la conduite n'a jamais donné prise à la médisance; un peu bavard, très arriéré, mais bon par excellence, obligeant, serviable et surtout utile à son directeur; car il possède une mémoire de fer, et son amour-propre, tout immense qu'il soit, ne va pas jusqu'à lui faire refuser les rôles qui ne sont pas de son emploi, et dont personne n'a voulu.

L'heure de la retraite a sonné pour ce digne homme. Il sait cela. Le directeur aussi. Mais ni l'un ni l'autre n'en parlent. Ils attendent toujours. — Je suis encore solide, dit l'un. — Il peut encore aller, dit l'autre. Un an, deux ans, dix ans se passent. L'acteur tombe malade. On le remplace. Il guérit. Mais il n'a plus d'emploi, et d'ailleurs, comment pourrait-il jouer encore? Voix, embonpoint, mémoire, jambes; la maladie a tout perdu, tout dévoré. Il est fini. Il ne le croyait pas; mais on le lui a dit tant de fois que

son amour-propre s'est enfin révolté. Un soir il est allé trouver son directeur, et lui a dit: — Puisque décidément je ne vous suis plus bon à rien; puisque vous m'avez préféré un jeune homme (son successeur frise la cinquantaine), je viens prendre mon congé, et fixer avec vous l'époque de ma représentation à bénéfice.

Le directeur a répondu convenablement. Il a témoigné du regret. Il a serré la main de son vieil artiste. Il a pleuré avec lui. Il a blâmé le vice des réglements de son théâtre qui n'accordent point de pension de retraite. Il a pris jour pour arranger la représentation désirée. Il s'est engagé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour qu'elle fût aussi fructueuse que brillante. Il a parlé enfin comme un directeur doit parler en pareil cas.

Cependant le vieil acteur commence ses démarches. Il va voir tout le monde, et tout le monde lui promet. Tout le monde se confond en amitiés pour lui, en marques d'intérêt pour sa famille. Il déjeune chez le premier rôle, et dîne chez la jeune mère. Les directeurs des différents théâtres qui doivent concourir à sa représentation le reçoivent affectueusement. Ils s'étonnent que le moment soit déja venu; ils lui auraient donné dix années encore de travaux et de succès. Il rentre chez lui transporté, con-

fus, attendri, et la nuit, il bâtit avec sa femme mille beaux projets sur la recette du grand jour.

Vous avez vu *le Bénéficiaire* de M. Théaulon? C'est la nature prise sur le fait.

Huit jours se passent. Il en reste autant pour arriver au quantième désigné. Le vieil acteur a reçu cinq ou six lettres. L'une apprend au pauvre homme que le directeur de l'Opéra refuse le ballet qu'il avait promis, parce que, deux jours après sa représentation, il doit y en avoir une autre au profit de M. ***, ancien artiste de l'Académie royale de musique. La seconde le contriste en lui disant que son camarade de la Comédie-Française s'est retiré à la campagne pour un mois, à la suite d'une querelle avec ses co-sociétaires. Les autres lettres lui apportent d'autres désappointements.

Alors la fièvre prend le vieil artiste. Il retourne à son directeur. Il retourne à tout le monde. Il presse, il prie, il conjure. Sa femme presse, prie, conjure avec lui. Ils s'humilient tous deux, ils s'abaissent pour solliciter une grâce qu'ils paieront, pour implorer une faveur souvent plus productive à celui qui l'accorde qu'à celui qui la reçoit. Les larmes aux yeux, les voilà qui racontent leurs peines, et leur gêne, et leur misère. Les voilà qui se font petits, tout petits, presque aux genoux de ce superbe roi de la

scène, qui les écoute à peine; oubliant, l'ingrat qu'il est, que le pauvre vieillard qui pleure l'a pris jadis tout obscur, tout ignoré, pour le poser sur les planches d'un théâtre, et lui ouvrir l'heureuse carrière qu'il parcourt si orgueilleusement. Enfin, quand il a bien joui de sa toute-puissance, quand il a bien vu le vieux drame de nos pères ainsi prosterné devant le drame nouveau, il sourit et laisse tomber avec majesté ces mots consolateurs : — Eh bien, je jouerai.

A cette pénible visite en succède une autre plus pénible encore. Parmi les lettres d'hier, il y en avait une de cette actrice bien aimée, dont le nom écrit sur l'affiche a toujours une vertu attractive à laquelle le public ne sait point et ne veut point savoir résister. Elle aussi a menacé de son absence. Le directeur lui a fait une sottise dernièrement. Il a donné à une autre femme un rôle évidemment pensé, tracé, écrit pour elle. Ce procédé l'a indignée. Elle a juré de ne pas remettre le pied au théâtre, et de plaider pour la rupture de son engagement. Comment vaincront-ils, les pauvres gens, cette répugnance d'amour-propre? Quel spécifique possèdent-ils à pouvoir guérir cette profonde blessure faite à la sensibilité délicate d'une femme, à la dignité susceptible d'une artiste? Tous deux sont découragés. Tous deux hochent la tête en montant l'es-

calier. Tous deux ont peur, et tremblent, et se désespèrent en saisissant le cordon de la sonnette qui résonne timidement à leur timide secousse. On vient ouvrir. Une porte est vite retombée derrière la femme de chambre qui les reconnaît et leur dit avec fermeté : — Madame n'y est pas. — Ah, mon Dieu! répond en frissonnant le vieux comédien, la portière nous avait cependant affirmé que*** (il dit le nom tout court, comme cela se fait entre camarades) n'était pas encore sortie. — La portière ne sait ce qu'elle dit. — C'est bien malheureux..... Savez-vous à quelle heure elle rentrera?—Non : réplique avec compassion la femme de chambre, tenant toujours le pêne de la serrure. — Est-ce que nous ne pourrions pas attendre un peu ici?—Oh non! madame est allée à la campagne, et si elle rentre aujourd'hui, il sera bien tard. — Ah, mon Dieu! répètent les deux infortunés.

Comme ils parlaient ainsi, un éternument mal étouffé retentit dans la pièce voisine. Le vieux comédien, qui sait toutes ces choses-là par cœur, s'écrie : — Elle est là! elle est là! je la reconnais. La femme de chambre rit. Sa maîtresse sonne. Ils entrent. — Dieu vous bénisse, dit le pauvre homme en baisant la blanche main qu'on lui présente, et s'asseyant avec son épouse sur un superbe divan.

La négociation commence. Que de difficultés! que de prières! que d'opiniâtres refus! quelle longanimité d'une part, et quel emportement de l'autre! Elle éclate, la grande actrice, elle tonne en foudroyants anathèmes contre la grossièreté de ce directeur stupide qui ose mettre à sa hauteur, l'indigne! une femme à peine venue de province, l'être le plus lourd, le plus gauche, le plus maniéré... jolie créature, oui! mais statue, mais pantin, mais marionnette, qui ne sait ni marcher, ni se tenir, ni parler, ni se taire, ni rire, ni pleurer. Et confier à cet automate sans larmes et sans cœur un rôle plein de poésie, un rôle tout de larmes et de cœur! un rôle, le plus beau de tous les rôles! un rôle comme on n'en a jamais joué, qui aurait été son triomphe, à elle!

— Oh! ne me parlez plus de cet homme, s'écrie l'artiste irritée. J'aimerais mieux me faire servante, voyez-vous! que de jamais jouer sur son théâtre, tant qu'il y sera.

— On a répété la pièce hier, dit le vieux comédien.

— Ah? Eh bien! comment trouvez-vous cette femme?

— Mauvaise. Elle a mal dit tout le cinquième acte.

— Je le crois bien! Ce beau cinquième acte,

cette situation si poignante! Est-ce que c'est à sa portée, cela! Ces cris de femme et de mère, où les prendrait-elle? où?

Et la voilà qui se lève, la sublime actrice! la voilà qui dit ce beau cinquième acte, qui jette aux trois spectateurs de sa chambre cette situation si poignante, ces cris de femme et de mère! Et voilà que le vieux comédien, si vieux de rôles et de planches, que sa femme, que l'autre femme pâlissent, et pleurent, et se transportent, et s'écrient. Jamais rien de si admirable ne s'était vu.

Cette scène ravissante achevée, le vieil acteur saute au cou de sa camarade. Il prend son chapeau, il court au théâtre, voit son directeur, lui parle, lui dit ce qu'il vient d'entendre. Sa chaleur, son enthousiasme se communiquent. Le directeur est subjugué. Il écrit à l'actrice pour lui offrir le rôle. Le bon homme revient haletant, suffoqué d'émotions et de bonheur. L'actrice lit, et dit : — Je n'en veux plus. Que cette femme le garde!

— Et moi, demande le vieillard atterré?

— Je jouerai dans votre représentation.

Voilà donc deux difficultés vaincues, deux barricades prises. Hélas! c'était le plus facile, cela. Le reste est bien autre chose. Le reste est impossible. Ce ne sont plus des rebuffades, des

brusqueries, des brutalités qu'il va trouver maintenant. Ce sont des portes fermées; des portiers qui ne l'ont jamais vu; des domestiques qui ne savent pas comment il s'appelle. — Allez au théâtre, lui dit-on. Au théâtre, ces messieurs et ces dames sont en répétition, en lecture, en collation, en distribution, en correction; que sais-je, moi! On sait pourquoi il vient; on se sauve, on le fuit, on lui échappe. En parlant à l'un, il manque l'autre. Il appelle celui-ci, qui passe sans répondre. Il salue celui-là, qui ne fait pas semblant de le connaître. — Mon cher, je n'ai pas le temps. — Mon cher, je ne peux pas. — Mon cher, reviens demain. — Mon cher, je suis malade. — Mon cher, vois le directeur. — Mon cher, tu es fou d'avoir choisi un tel jour. — Tu n'auras pas une âme. — Une chaleur! Vois donc le thermomètre. — Vingt degrés au-dessus de zéro! — Crois-moi; remets les choses à un mois. — Mais je ne peux pas! — Alors, tant pis.

Pauvre bénéficiaire, va!

Il sort de ce théâtre. Il entre au café des Variétés. En voici un qui vient à lui : — Bonjour. Eh bien! comment va ton affaire? — Mal. — Mal? — Oui... Enfin, si je ne peux pas avoir le Gymnase, j'aurai toujours le Vaudeville. — Le Vaudeville! ah çà, tu perds l'esprit? — Comment? — Si tu as le Vaudeville, tu ne peux pas avoir les

Variétés — Ah bah? — Tu ne sais donc pas que les directeurs sont à couteaux tirés? — Ah, mon Dieu! — Il faut remettre ta représentation, il n'y a pas à dire.

Et partout c'est de même. Partout on lui dit de renvoyer la fête à un autre jour. Ils savent pourtant bien, les méchants, que ce n'est pas possible. La date est prise, c'est fini. Le directeur du théâtre a fait ses dispositions. Déja trois fois, au bas de l'affiche journalière, le public a lu : *Tel jour, représentation extraordinaire au bénéfice et pour la retraite de M.* *** *, après trente-cinq ans de service, etc.* Huit ou dix loges sont déja louées!

C'est ainsi qu'après quinze jours d'atroces alternatives, quinze jours qui l'ont vieilli comme quinze ans, qui l'ont cassé, usé, brisé plus que tous ses travaux; quinze jours d'enfer, de torture, de damnation; quinze jours qui ont vu toutes les gradations du désespoir : c'est ainsi, dis-je, que le vieux comédien arrive au moment fatal. Oh! que ce moment lui semble horrible, vu de si près! Jadis, c'était là son rêve chéri, c'était l'étoile qui le guidait, c'était sa croix d'honneur! Jadis, l'idée de cette représentation enchantait son cœur, s'offrait à lui entourée de riantes images, toute luisante d'or, toute couronnée de fleurs. Qu'est-ce à présent que cette

idée? Regarde-la, pauvre artiste! Comme la voilà creuse, apauvrie, fanée! Comme les illusions de ta longue vie se sont vite envolées, n'est-ce pas? Comme tous tes projets d'homme et de père, comme tous tes châteaux en Espagne tombent, et s'écroulent, et s'abîment les uns sur les autres! Il tient son affiche dans ses mains tremblantes; son affiche qu'il a voulu bien grande et qui l'effraie à l'heure qu'il est, car l'imprimeur vient d'envoyer son mémoire avec. Qu'y a-t-il sur cette affiche? une vieille pièce de son théâtre; une pièce qui compte deux cents représentations; une pièce que tout le monde a vue, que tout le monde sait, qui a fait cinq cents fr. la dernière fois. Les deux grands artistes jouent dans cette pièce; c'est vrai : ils y sont admirables tous deux... Mais ce public si blasé, si grand seigneur, si avide d'émotions neuves; ce public que l'on gâte tous les jours davantage, à qui l'on sert en une soirée maintenant plus de terreurs, et de cris, et de fureurs, et de larmes, et de sang qu'il n'en fallait jadis pour vingt soirées; ce public, voudra-t-il de cette pièce? Paiera-t-il double pour la voir? Payer double! parce que c'est le vieux comédien qui s'en va! Qu'est-ce que fait au public la retraite du vieux comédien? Après lui un autre. Sa retraite est un grain de sable, un caillou de moins au fond de la rivière. Entré

sans bruit à ce théâtre, il y a vécu trente années sans bruit, le vieillard : est-il donc nécessaire qu'il fasse du bruit pour sortir? Oh! non. Le public se met à devenir ingrat, et ce n'est pas pour le pauvre homme qu'il aura des retours de reconnaissance.

Quel mauvais spectacle! quelle pitoyable représentation! Avant le vieux drame, une vieille comédie de Molière. Après, une pièce grivoise, la plus râpée de toutes. Dans les entr'actes, des solos de flûte et de hautbois, des romances au piano; et pour finir, un ballet du père Blache. Jolies choses, vraiment, pour emplir une salle avec les prix doublés!

Puis, le voilà qui calcule et qui s'épouvante de son calcul : — Loyer de la salle, quinze cents francs. C'est pour rien, le directeur l'a dit; il aurait pris dix-huit cents francs à un autre. — Frais d'artistes, d'orchestre, d'affiches, d'instruments, de voitures pour messieurs et mesdames des autres théâtres; six cents francs. — Droits d'auteur et tous les autres droits; trois cents francs. Total : deux mille quatre cents francs. *Deux mille quatre cents francs!* Ce chiffre le fait pâlir; il lui hérisse les cheveux. — Jamais nous n'irons là, s'écrie-t-il!

Vingt fois, depuis le matin, il a visité le bureau

de location. Quelques loges par-ci par-là; quelques stalles; une cinquantaine de places de balcon et de galerie; des riens enfin. Et deux mille quatre cents francs à prélever sur la recette! Il ne peut plus tenir en place : la tête lui brûle, son cœur bat à le tuer; il court, il va, il se désole, il pleure, il est fou! On commence à le plaindre pourtant! On a presque pitié de lui. On essaie de le rassurer. On s'épuise en consolations, en comparaisons, en tous ces lieux communs, stupides, qui aigrissent, qui irritent, qui mettent hors de soi. Lui, pour toute réponse, montre le bureau vide, l'affiche au mur, et le ciel! Car le ciel aussi conspire contre le pauvre artiste : le ciel! Ce matin, le temps était sombre, chargé de gros nuages; nuages d'or pour lui! Il aurait tant besoin de pluie et de boue; il lui en faudrait tant que les Tuileries, et les Champs-Élysées, et les boulevarts, et toutes les promenades fussent impraticables! Mais voilà qu'une légère pluie est tombée; elle a rafraîchi l'air, abattu la poussière, et le soleil brille radieux dans le ciel pur, bleu, magnifique à voir!

L'heure a sonné : les bureaux sont ouverts. Il est d'abord venu beaucoup de monde, et le front du bénéficiaire commençait à s'éclaircir; mais bientôt l'affluence s'est ralentie. Puis, ceux

qui venaient demandaient le prix, et quand on le leur avait dit, ils lorgnaient l'affiche, et ne trouvant dessus rien qui leur parût assez beau pour tant d'argent, ils passaient.

Il n'y aura pas deux tiers de salle! Il y aura moitié tout au plus. Que de loges resteront vides! Comme cette représentation aura mauvaise mine! Le directeur avait raison de vouloir envoyer des loges aux journaux. Les journalistes, c'est de beau monde; cela garnit bien une salle. Il n'a pas voulu, lui : il a gardé ses loges en dépit de la colère du directeur qui lui disait : « Je sais bien que vous n'avez pas besoin des journaux vous! mais moi, j'en ai besoin, et s'ils n'ont pas de loges demain, ils abîmeront mon théâtre au premier ouvrage nouveau. Mais que vous importe! vous êtes si égoïste! »

Égoïste! oh! cette épithète charge la conscience de l'artiste comme du plomb.

Il n'est pas dans la salle, le pauvre homme; il n'est pas dans la rue non plus : il voudrait bien n'être nulle part; mais sa place est marquée sur la scène, aux coulisses. Il faut qu'il reçoive ses bons amis, ses bons camarades. Il faut qu'il salue, qu'il remercie, qu'il complimente, qu'il soit aimable, gai, empressé, galant. — Un tabouret à madame. — Un verre d'eau sucrée à mademoi-

selle. — Une carafe de groseille à monsieur. — Quel indigne théâtre! — Comme c'est sale ici! — Comment! vous n'avez pas de tapis? mes souliers vont être perdus! — Oh! cette fenêtre est perfide. — Il fait si frais dehors! — Quel supplice de jouer par un si beau temps! — Cette porte donne un vent glacial. — A coup sûr, je vais m'enrhumer. — Si j'avais su, mon cher, je ne serais pas venue. — Songez donc que je relève de couches, moi! — Avez-vous du monde, hein? — Non? Pas beaucoup? Ah! le spectacle est bien usé. — Ça n'est pas joli, tout ça. — Enfin, tu n'as pas pu choisir, mon pauvre vieux; tu as pris ce qu'on t'a donné.

Comme tout cela est réjouissant pour le bénéficiaire! Les voilà, ses fiers camarades! Il les voit étaler fastueusement leurs richesses à ses yeux voilés de pleurs. Il les entend lui parler de leurs maisons de campagne, de leurs chevaux, de leurs tilburys, de leurs tournées, superbes moissons d'or et de couronnes; lui raconter fraternellement leurs succès, leurs projets, leur avenir, le mariage de leurs filles, de leurs sœurs, d'eux-mêmes. Comme ils sont complaisants à se louer, à se faire beaux et magnifiques! Comme ils rient aux éclats! Comme ils prennent du tabac dans des tabatières d'or! Il souffre bien, allez!

il lui faut toute sa vieille habitude pour faire de son visage un masque qui n'effraie point et ne laisse point lire dans son cœur déchiré.

Que vous dirai-je de plus? le spectacle commencé à sept heures finit à minuit, et voici quel fut le bordereau de la représentation :

Recette...........	2392 fr. 80 c.
Frais.............	2400 »
Redu par le bénéficiaire...	7 fr. 20 c.

Auguste LUCHET.





LE PONT-NEUF

ET

L'ILE-AUX-JUIFS.



Je voudrais bien savoir quel est l'écrivain injuste ou de mauvaise humeur qui, le premier, a osé accuser les Parisiens d'être le peuple le plus inconstant de la terre. A moins qu'il ne fût journaliste, je lui dirais qu'en mettant cette erreur en circulation, il a abusé du privilége que les historiens et les romanciers ont acquis d'inonder le monde de livres et de mensonges. Mais peut-être a-t-on sans mauvaise intention confondu le Parisien *autocthone* avec cette population mo-

bile et instable que les flots de la civilisation, en passant sur les départements, rapprochent et éloignent de cette grande ville, comme le flux et le reflux de l'Océan jette sur le rivage, et ressaisit avec une âpre avidité, les débris d'un navire naufragé. Je m'arrête à cette idée, car j'aime mieux excuser une erreur que d'avoir à combattre une injustice.

Depuis un temps immémorial le Parisien dispute, au mois de septembre, une place dans une voiture exécrable, pour aller augmenter la foule tumultueuse qui se presse dans le parc de Saint-Cloud, et pour prendre sa part d'une fête dont seul il peut apprécier l'étrange gaieté. Il ne laisserait point vieillir un printemps sans visiter les prés Saint-Gervais, dont les lilas odorants sont cultivés pour lui. Chaque dimanche il s'aperçoit qu'il manque d'air, il en a besoin, il va en demander aux plaines, aux collines, et saluer les campagnes voisines de sa noble cité. Au reste, il se montre toujours, et en toutes choses, rigoureux observateur des usages de ses pères; il en a les préjugés, les sympathies, la bonhomie, la verve railleuse, et même les vertus. Ainsi, quoique les coutumes générales du Parisien, dont l'énumération nous entraînerait trop loin, déposent solennellement contre l'accusation dont son caractère social a été l'objet, c'est surtout

en l'étudiant dans ses habitudes privées, qu'on reconnaît en lui ce sentiment profond de fidélité aux vieilles mœurs, dont il est doué à un degré éminent.

On retrouve, dans les usages des classes moyennes et dans ceux des classes pauvres de la capitale, une foule de traditions des temps féodaux, observées par elles avec une ténacité et une persistance dont on essayerait en vain de les faire se départir. Si vous vous êtes marié, si vous avez été père, si vous avez perdu quelqu'un dont l'affection vous fut chère, vous avez dû vous trouver au temple, à la mairie de votre arrondissement, et jusque chez vous, à votre porte, en présence d'une nuée d'obligations d'une tyrannie traditionnelle, auxquelles vous n'aviez pas songé. La bûche que vous êtes tenu de donner à votre portier descend en ligne directe de la prestation féodale que tout bourgeois de Paris devait au prevôt des marchands. Alors les nobles étaient exempts de cette charge; aujourd'hui c'est un pauvre diable qui en profite; et, ce qui vaut mieux encore, c'est que nul privilége ne l'emporte maintenant sur cette ancienne coutume.

Tous les jours, et à la même heure, dans toutes les saisons, le Parisien, qui a l'habitude du café, ne manque pas d'arriver dans celui qu'il

a choisi, et d'aller s'asseoir à la place qu'il affectionne. Il y a, dans un coin de cet établissement, une patère spéciale à laquelle il suspend sa canne et son chapeau. Il ne demande jamais rien, on sait ce qu'il lui faut, le garçon le connaît bien. Il ne lit jamais qu'un seul journal, et toujours le même. Comme il entre dans le café à une heure fixe, ni le charme du jeu de domino, ni celui de la conversation, ne peut lui faire dépasser l'heure également fixe à laquelle il doit se retirer. Dans les rangs de la garde nationale, vous reconnaissez facilement le Parisien de la vieille roche à la forme antique de son bonnet de grenadier, dont la fourrure éraillée rappelle d'anciens services. Le Parisien monte sa garde avec une exactitude scrupuleuse; ce qui prouve que la garde parisienne n'est pas entièrement composée de nationaux.

Un trait du caractère parisien, qui est facile à saisir, est celui que présente sa persistance à donner aux rues, aux monuments, aux institutions publiques, des noms que certaines convenances ont dû faire changer à diverses époques. Le Parisien va encore au spectacle chez Nicolet, chez Audinot, et rarement à l'Ambigu, à la Gaieté, comme tout le monde; pour lui, le préfet de police est toujours le lieutenant de police; la police correctionnelle le Châtelet; la rue de

Richelieu et la rue Dauphine n'ont jamais pu être, pour le Parisien de race pure, ni la rue de la Loi, ni la rue de Thionville. Arrêtons-nous ici, cette dernière rue nous rapproche du Pont-Neuf, où j'avais de bonnes raisons pour vous amener, et dont le nom dépose encore en faveur de la ténacité caractéristique des Parisiens.

En effet, ce pont dont on commença les fondations sous Henri III, est entré dans le troisième siècle de son existence, sans que le nom qu'il reçut au temps où sa construction fut achevée, ait été jamais modifié. Tout ce qui l'environne a subi vainement l'épreuve de l'inconstance du temps, le pont du roi Henri est demeuré le Pont-Neuf pour toutes les générations de Parisiens qui s'y sont pressées en foule durant plus de deux siècles, depuis l'aube du jour jusqu'à une heure avancée de la nuit. Cette bizarrerie, qui a donné au peuple l'idée du proverbe *Vieux comme le Pont-Neuf*, s'explique facilement. Les noms tirés de la langue vulgaire, et attachés à des monuments d'utilité publique, ne répondent qu'à des réalités passagères comme l'homme, et le temps brise l'harmonie qui exista jadis entre eux et les localités qu'ils désignent. Il est possible que les Champs-Élysées, conservant une dénomination qui nous paraît déja ambitieuse aujourd'hui, dépouillés un jour de leurs ormes

gigantesques et de leurs élégants kiosques, soient couverts d'habitations dégradées, aux murailles noires, souillées par d'ignobles habitudes, et ressemblent enfin à ce triste quartier de la vieille cité, dont la splendeur excitait la naïve admiration de nos pères.

Mais il y a toujours quelque chose de touchant et de religieux dans les traditions populaires. Ces noms primitifs, laissés à de vieux monuments, sont un hommage rendu au passé; c'est le culte des souvenirs qui rattachent les temps anciens aux âges modernes, et servent à populariser l'histoire nationale. Si le sauvage, dans ses migrations, emporte avec lui les ossements de ses pères, l'homme civilisé se complaît dans les méditations qui le rapprochent du berceau de sa race. Aussi je comprends parfaitement la mystérieuse sympathie qui unit une population à un monument. C'est, je crois, la même disposition de l'âme qui nourrit l'affection profonde du marin pour son navire, de l'artilleur pour la pièce qu'il a servie durant plusieurs campagnes, de l'Arabe pour son beau cheval, son compagnon du désert. Mais je ne sais si le sentiment qui fait aimer à l'homme le clocher de son hameau, ou le pont jeté sur la rivière dont les eaux baignent les murs de sa ville natale, n'est pas au-dessus de ces sympathies dans l'ordre moral, et ne prend pas sa

source dans l'inspiration la plus noble dont la pensée puisse s'animer. L'amour du pays s'identifie nécessairement avec un monument, une montagne, des arbres, une fontaine, quelque objet enfin qui se retrace fidèlement à nos souvenirs, et qui a joué un rôle dans les plaisirs ou dans les douleurs de notre jeunesse. Sans cela, la patrie ne serait qu'un mot pour l'imagination, tandis que c'est une tendre pensée pour le cœur.

Le Parisien aime le Pont-Neuf. Il en parle, loin de son pays, avec une sorte d'orgueil et d'affection. C'est pour lui un point de comparaison avec les monuments du même genre qu'il a occasion de voir. On a construit à Paris, depuis un certain nombre d'années, des ponts d'une ordonnance plus remarquable sous le rapport de l'art; mais le Pont-Neuf est le seul dont il se plaise à vanter les piles massives et la large voie. C'est, en vérité, un grand et noble ouvrage. Malgré la belle exécution de la corniche établie dans toute la longueur du pont, il a plus de solidité que d'élégance, plus de majesté que de grâce. On voit qu'il est l'œuvre d'une époque où l'homme, récemment initié aux mystères des arts, se séparait à regret des traditions architecturales du moyen âge, dont les ouvrages sont empreints d'un caractère prononcé de force et de

durée. La conception du Pont-Neuf a de la grandeur; elle n'a pu être inspirée seulement par l'utilité économique de sa construction. Je suis surpris qu'elle appartienne à Henri III; il n'y a rien dans la vie de ce prince qui la justifie; mais il est certain que Henri IV pouvait seul l'accomplir. La pensée du vainqueur d'Ivry, du robuste montagnard béarnais, s'y reconnaît mieux. Sa statue équestre, posée au centre du pont, sur le terre-plein, à l'extrémité de l'ancienne Ile-aux-Juifs, semble le dire au peuple. Je ne sais pourquoi on a de tout temps, ainsi que l'indique une façon de parler proverbiale, critiqué comme une inconvenance le choix de cette place pour rendre cet hommage à la mémoire de Henri IV. Nulle part, au contraire, l'image de ce prince n'eût rappelé d'une manière plus éloquente les titres qu'il peut avoir à la reconnaissance du pays.

L'histoire est souvent venue au secours des flatteurs pour tromper la postérité sur le compte des rois. Henri IV avait dans le cœur un sentiment national qui excuse du moins le silence dont elle a environné les fautes de son règne et les erreurs de sa vie. Sans doute ce roi n'a pas été jugé avec plus de sévérité par notre siècle que par ses contemporains. Son courage personnel, sa verve spirituelle, les excellentes intentions dont on ne peut douter qu'il n'ait été animé, sé-

duisirent un peuple que le sombre fanatisme de la Ligue avait armé contre lui. Ses prétendus droits au trône étaient fort contestables; sa valeur sut les rendre légitimes aux yeux des Français qui mettent la gloire militaire au premier rang des vertus royales. On oublia ses vices, le cynisme de ses amours, ses odieuses lois sur la chasse, la dureté de son gouvernement; et ce prince, qui a réellement si peu fait pour la France, est en possession d'une popularité qui vivra aussi long-temps que la nation. Cette popularité vaut mieux qu'une statue dont les honneurs ne sont pas réservés seulement aux bons rois. L'imbécile Louis XIII et le voluptueux Louis XIV ne les ont-ils pas obtenus? et la révolution de juillet n'a-t-elle pas empêché que cette profanation descendît jusqu'à Louis XV, le roi du Parc-aux-Cerfs!

Je reviens aux Parisiens qui ont montré une étrange indifférence pour ces ovations ignominieuses. Pourquoi donc, malgré les souvenirs incrustés, pour ainsi dire, dans la plupart des monuments qui décorent la capitale; le Parisien cependant, éloigné de son pays, ne lui porte-t-il pas cette tendresse filiale que manifeste l'enfant des montagnes ou du hameau pour ses champs paternels? Serait-ce que, dans cette vaste cité, l'imagination de l'homme ne saurait conserver tant d'impressions diverses, que la multiplicité

des objets susceptibles de l'enflammer a pu y faire naître? Serait-ce enfin que la vie tumultueuse et agitée d'une grande ville, théâtre de toutes les passions et des événements les plus graves, rendrait la vie de famille moins douce, moins affectueuse, moins regrettable que partout ailleurs? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il résulte des observations faites, depuis la Révolution, dans les hôpitaux militaires, qu'aucun Parisien n'y a jamais été amené par la nostalgie, cette fièvre brûlante qui reproduit sans cesse la décevante illusion du mirage, en transportant celui qui en est atteint dans les lieux qu'il regrette, sans que sa raison soit dupe de cette cruelle déception de son imagination en délire.

Et cependant, quelle que soit la beauté pittoresque de votre terre natale, enfants des montagnes, hommes des vastes et fertiles plaines, ou des côtes maritimes, arrêtez-vous à la première heure du soir sur le Pont-Neuf, regardez autour de vous, et dites-moi si le majestueux spectacle qui se déroule sous vos yeux n'égale pas au moins toutes ces pompes de la nature qui ont rempli votre cœur d'enthousiasme et d'amour pour votre pays?... La beauté de cette scène qui m'a bien souvent saisi d'admiration, est plus facile à sentir qu'à décrire. Je n'oserais pas l'essayer.

Du terre-plein dominé par la statue monumentale de Henri IV, on découvre à l'est et à l'ouest une grande partie du cours de la Seine, dont les eaux paisibles et bienfaisantes apportent la prospérité dans Paris. Elle semble saluer en passant ses rives resplendissantes des miracles des arts, et animées de toute la vie de la civilisation. A l'ouest l'horizon est borné par les collines verdoyantes de Saint-Cloud et de Meudon; dans cette direction et sur la rive droite les Tuileries et le Louvre étalent leurs masses majestueuses, dont la vue a de la peine à atteindre le prolongement. Le pont des Arts, construction gracieuse et légère, coupe admirablement le premier plan de ce tableau, tandis que le fleuve, chargé d'embarcations de toutes les formes, lui donne l'activité et la vie.

Mais c'est surtout à l'est que la scène, si j'en juge d'après mes propres impressions, a un caractère merveilleux, un ensemble d'accidents qui remplissent l'âme d'une émotion suave et tendre comme un sentiment religieux. Derrière vous c'est Paris dans sa jeunesse et sa virilité, c'est la grande ville, la reine de l'Ile-de-France, parée de tous les ornements de sa royauté; mais devant vous c'est le vieux Paris, le Paris de Hugues-Capet et de Marcel, le prevôt des marchands; là se déploient sur les monuments d'un

autre âge, noircis par le temps, tous les souvenirs de l'histoire nationale. L'île Saint-Louis, qui, sur les plans reculés de la perspective, occupe à peu près le centre du fleuve, est peuplée de hautes constructions, dont l'effet est extraordinaire, à cette heure surtout où la lueur pâle et lointaine des rèverbères jette sur elle un jour douteux. Toujours sur cette ligne, mais en inclinant davantage vers la rive gauche du fleuve, on découvre les tours gothiques de Notre-Dame, dont le sommet entouré des vapeurs gazeuses qui se lèvent de Paris semble ainsi se perdre au sein des nuages. De temps en temps une voix solennelle perce l'épaisseur de ce voile sombre et retentit au loin, c'est le son du bourdon, dont la masse énorme fait comme frissonner en s'ébranlant les antiques murailles de l'église. L'île où ce beau monument est situé, c'est la chère Lutèce de Julien; on lui a laissé le nom de Cité qui rappelle son droit d'aînesse. Il n'y a pas une de ces voies maintenant sombres et tortueuses qui ne rappelle des événements racontés dans nos vieilles chroniques. Enfin à une distance plus rapprochée, voyez ce qui reste de l'antique palais légué par les rois de France à la justice; mais il est triste que le voisinage de cette enceinte respectée soit maintenant souillé par une institution odieuse, dont le nom seul

outrage la liberté écrite dans nos lois, et fait la honte de la civilisation.

Si vous reportez autour de vous vos regards émerveillés, votre imagination, déja séduite par le magique effet de ce vaste tableau, va être livrée en même temps à toute la puissance de l'actualité et à celle des vieux souvenirs. A toutes les heures de la journée une foule considérable circule avec peine sur le Pont-Neuf, et tandis que les piétons envahissent ses trottoirs, des milliers d'équipages et de voitures industrielles en labourent la voie dans tous les sens. Ce pont, jeté pour ainsi dire au confluent des trois divisions principales de Paris, est comme la grande artère où passent tout le sang, tous les éléments de vie de la ville géante. Quelle immense variété de physionomies, de costumes et de langage! Vous croiriez être à l'entrée d'un bazar où toutes les nations du monde sont représentées. Et quelle diversité morale ne doit-il pas exister dans ces foules inquiètes qui passent devant vous comme les eaux du fleuve! Qui peut dire les joies, les misères, les vices, les vertus qui animent ces longues chaînes d'ètres humains, dont les anneaux se succèdent avec une étonnante promptitude!

Mais en conservant son nom, le pont du roi Henri a subi la loi générale des ouvrages de

l'homme, et sa physionomie locale, s'il est possible de s'exprimer ainsi, s'est modifiée successivement, et s'est empreinte des couleurs mobiles du progrès social. Les hommes d'un autre temps ne reconnaîtraient plus ce monument; ils chercheraient vainement la machine hydraulique dont la construction bizarre amusait le Parisien, ou si l'on veut, cette *badauderie* antique imputée à son caractère enthousiaste et communicatif; le carillon aux tintements harmonieux, l'horloge sur laquelle se sont réglées tant de montres, la Samaritaine, tout cela a disparu. Cet attentat à la légitimité des habitudes populaires et à l'effet pittoresque du pont, est l'ouvrage du goût moderne, qui est coupable de profanations bien moins excusables. Que sont devenus ces petits théâtres en plein vent, où s'épanchait librement la verve d'opposition et la gaîté satirique de nos pères? Quoi qu'en ait pu dire l'austère Boileau, ce n'étaient pas seulement les laquais assemblés qui formaient le public des joyeuses parades du Pont-Neuf. Le peuple, que dans ce temps le *beau monde* confondait insolemment avec ses serviteurs, y venait oublier les misères que le grand roi, si bassement loué dans les vers du célèbre critique, versait sur lui à pleines mains. Il venait écouter ces chanteurs, reflet national des anciens ménestrels, qui, dans leurs

libres couplets, lui offraient du moins la jouissance de la plainte, sous le gouvernement oppresseur de Mazarin, ou du P. Le Tellier.

Il n'est resté des anciens priviléges du Pont-Neuf que la foire du 1er janvier. Chaque année, quinze jours avant et quinze jours après cette époque de joie pour l'enfance et d'obséquieux mensonges pour l'âge mûr, une foule de petits magasins de jouets se groupent autour de la statue de Henri IV. Peut-être une idée morale conserva-t-elle autrefois cette habitude populaire. Peut-être avait-on voulu que l'enfance mêlât le souvenir d'un roi cher à la nation aux plaisirs naïfs que lui procure la possession des objets destinés à ses récréations et à ses jeux. Je n'avance cette idée qu'en tremblant; car à l'époque où nous avons le bonheur de vivre, la niaiserie a passé si souvent pour la vérité, que je crains à mon tour d'exposer la vérité à une fâcheuse réciprocité.

Presque en face de la statue d'Henri IV, on découvre une petite place, dont une fontaine solitaire embellissait seule l'enceinte silencieuse. L'ordre public est venu y implanter un corps-de-garde, qui nuit à l'effet de ce modeste monument, dédié à l'illustre Desaix : hommage digne des vertus républicaines de ce jeune et malheureux chef, et plus éloquent dans son austère simplicité que le marbre fastueux des monuments

dédiés aux indignes monarques dont j'ai parlé plus haut.

Ce corps-de-garde était autrefois adossé à l'un des angles de l'enceinte où s'élève la statue de Henri IV, et les gardes-françaises étaient seules en possession d'y fournir un poste. Une anecdote fort intéressante, et que je me reprocherais d'oublier, se rattache à cette circonstance. Le pauvre Gilbert, mourant de génie et de faim, et si lâchement assassiné par le philosophisme railleur du dix-huitième siècle, par ces encyclopédistes qui ont porté dans toutes nos croyances la hache du scepticisme, fut forcé d'y venir chercher un refuge; les soldats, touchés de la douleur et de la misère de cet infortuné jeune homme, partageaient avec lui leur nourriture. Cette gaîté franche, cette généreuse cordialité qui distinguèrent de tous temps nos braves soldats, adoucissaient l'amertume des chagrins du poète. Les saillies de ces bonnes gens déridèrent quelquefois son front soucieux, et le sourire vint effleurer ses lèvres pâles, qu'une pensée mélancolique crispait douloureusement. C'était un rayon de soleil qui tombait sur un paysage solitaire que de verdoyants ombrages couvrent habituellement d'une obscurité attristante.

Cette anecdote est peu connue, mais elle est vraie. Je n'ai jamais passé sur le Pont-Neuf, moi

qui ai souvent ressenti les douleurs de Gilbert, moi qui ai souvent accusé la société de la même cruauté, sans chercher des yeux ce corps-de-garde hospitalier, et sans essuyer quelques pleurs que m'arrachait ce touchant souvenir.

On ne s'explique pas la tristesse paisible et le calme qui règnent dans cette petite île, à quelques pas seulement de la voie bruyante du pont et au même niveau; c'est là une de ces contradictions dans les habitudes sociales, qui arrêtent la pensée de l'homme et embarrassent sa raison. Quel prestige inconnu, quel souvenir désastreux éloigne donc la foule de cette place, entièrement abandonnée à des industriels laborieux et indifférents? Oui sans doute, un grand attentat a été commis sur cette terre autrefois déserte; mais la foule l'ignore, ou n'y songe pas; et sa répugnance ne vient pas de la malédiction que le peuple imprime aux actions des tyrans et aux lieux exécrés qui en furent les témoins.

On a remarqué que chaque année, vers le milieu du mois de mars, un certain nombre d'hommes vêtus de noir, et qui paraissent tous appartenir aux classes élevées de la société, venaient visiter cette place avec un recueillement et une piété dont la cause est inconnue. Leur deuil est-il une expiation de quelque crime

qu'aucune justice sur la terre n'a eu le pouvoir de flétrir? A cette question nul ne peut répondre. Ces personnages s'arrêtent un instant à peu de distance du monument de Desaix; ils semblent alors se recueillir, murmurent quelques paroles qu'on ne peut entendre, se serrent la main comme des frères, et s'éloignent gravement.

Il y a un mystère entre ces hommes, un mystère de douleur et de résignation à la volonté de Dieu, et je vais vous le révéler.

L'île qui sous Henri IV fut réunie au Pont-Neuf, et qu'on nomme aujoud'hui *Place Dauphine*, était jadis une propriété de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés. Malgré sa médiocre étendue, le fourrage qu'elle produisait fut souvent, à cette époque, un sujet de discorde entre ce moine et les Parisiens. On l'appelait alors l'*Ile-aux-Juifs;* elle touchait presque aux jardins du Palais qui occupaient à peu près l'emplacement de la rue et de la cour du Harlay, de façon qu'elle était voisine de l'asile tant de fois violé, accordé par les rois à ce peuple proscrit, et dont les rues de Jérusalem et de Nazareth conservent encore de nos jours la tradition. Ce nom lui fut-il donné à cause de son voisinage, ou parce que les Juifs en avaient acquis momentanément la possession? C'est ce qu'on ne peut décider.

Ce fut dans l'Ile-aux-Juifs que, le 15 mars de

l'année 1314, Jacques de Molay, grand-maître de l'ordre du Temple, et Guy, dauphin d'Auvergne, prieur de Normandie, furent brûlés vifs après *salut et complies*, c'est-à-dire à cinq heures du soir [1]. Les motifs qui portèrent Philippe-le-Bel à accomplir la destruction des Templiers ont été diversement appréciés : ce n'est pas dans cette courte notice qu'il conviendrait de soulever une des questions historiques les plus compliquées. Mais si la politique des tyrans peut se prévaloir de quelques exigences, l'humanité a des droits imprescriptibles; et, sans examiner si les Templiers furent ou non coupables des crimes absurdes dont ils furent accusés, la postérité a cassé l'horrible arrêt qui les condamna; elle a

[1] Il règne dans les documents historiques de ce temps une grande incertitude et sur la date précise de ce triste événement et sur le lieu où il s'accomplit. Sous le premier rapport, la lettre de Philippe-le-Bel à l'abbé de Saint-Germain, rapportée textuellement par D. Félibien, et citée par M. Dulaure, ne permet pas de douter que c'est bien au milieu de l'Ile-aux-Juifs que le supplice fut consommé. Quant à la date, la tradition des Templiers la fixe au 29 cédar, an de l'ordre 196, c'est-à-dire au dernier jour de l'année lunaire 1314. Il résulte de la combinaison du calendrier de l'ordre avec l'Art de vérifier les dates que le nombre d'or de l'année 1314 étant 4, l'épacte 3, le 29 cédar 196 correspond au 15 mars 1314. M. Dulaure et presque tous les historiens modernes qui ont indiqué une autre date, n'avaient peut-être pas, comme nous, les moyens ou le désir d'en vérifier l'exactitude.

flétri la mémoire du prince qui se souilla de leur sang dans des vues basses et intéressées.

Les Templiers furent tous arrêtés à Paris et dans les provinces le 13 octobre 1307; ce qui prouve que leur puissant et perfide ennemi avait long-temps médité et préparé cet acte de violence et de trahison. Mais ce fut seulement le 12 mai 1310, après avoir subi durant trois années la plus dure captivité et les tortures inventées par le fanatisme religieux, que cinquante-quatre de ces braves guerriers furent brûlés vifs au faubourg Saint-Antoine. Les mêmes horreurs exercées sur les membres de cet ordre infortuné furent renouvelées plusieurs fois à Paris et dans diverses provinces de France, où des commissions inquisitoriales les livrèrent au bras séculier, c'est-à-dire au bourreau.

Ainsi, sept années après avoir vu consommer la ruine de leur ordre, après avoir vu périr, dans les horreurs d'un supplice épouvantable, les plus braves et les plus religieux d'entre leurs frères, Jacques de Molay et son noble compagnon étaient réservés à rendre à leur tour un témoignage douloureux pour la même cause. Soit qu'ils eussent été trompés par les moines astucieux qui les avaient interrogés, soit que brisés, affaiblis par la torture et les privations d'une longue captivité, qui dans ces temps bar-

bares était seule un supplice, ces deux chevaliers avaient, dit-on, fait des révélations qui compromettaient l'ordre, et à ce prix on leur avait laissé la vie. Mais lorsque, conduits aux portes de Notre-Dame, où ils devaient faire amende honorable, ils entendirent la lecture des dépositions qu'on avait placées dans leur bouche, ils soulevèrent avec indignation les fers dont ils étaient chargés, et tournant leurs regards vers le ciel, comme pour y chercher le seul appui qui soit fidèle à la vertu opprimée, ils déclarèrent à haute voix que ces dépositions étaient un tissu d'horreurs et de calomnies, dont l'ordre était innocent et qu'ils n'avaient jamais proférées. On dit que le peuple s'émut à la voix de Jacques de Molay; la généreuse douleur de cet auguste vieillard, la noblesse de ses traits, son port majestueux, donnaient à ses paroles un caractère de grandeur qui exerce toujours sur les masses une heureuse influence.

Philippe voulait bien qu'on laissât la vie à quelques Templiers, pourvu que cette vie demeurât souillée par le mensonge et déshonorée par une indigne faiblesse. A peine eut-il appris la rétractation du grand-maître et celle de son compagnon, qu'il ordonna immédiatement leur supplice. Alors on les lia avec des cordes, on les transporta dans l'Ile-aux-Juifs, et on les attacha

au bûcher. La voix de ces nobles martyrs s'éleva du sein des flammes; ils persistèrent à soutenir leur innocence et celle de leur ordre; et avant que la mort eût mis fin à leurs douleurs, ils *ajournèrent* le roi et le pape, disent toutes les chroniques du temps. Philippe et Clément, le complice de sa cruauté, moururent dans le cours de la même année....

Ces faits sont à peu près connus de tout le monde; ils ont fourni le sujet d'une belle tragédie, et nourri dans une certaine classe d'écrivains une polémique qui dure encore, du moins en Allemagne. Mais le proscripteur des Templiers ne réussit qu'à demi dans son sinistre projet; il frappa les Templiers et ne put détruire l'ordre, dont l'institution s'est maintenue jusqu'à nos jours dans toute sa pureté.

Je ne chercherai point à convaincre ici les rieurs et les incrédules, ni à leur expliquer par quelles voies admirables la Providence a conduit l'ordre du Temple depuis les jours désastreux de la persécution jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, sans que ses réunions conventuelles aient cessé, sans que la succession légitime et légale des grands-maîtres depuis Jacques de Molay ait été interrompue. Le sentiment religieux est à peu près éteint en France, et l'abjecte ignorance, qu'on décore du nom de phi-

losophie, a flétri toutes les vertus, toute la poésie dont cette faculté providentielle est la source. Des hommes qui croient en Dieu, qui s'assemblent pour lire l'Évangile, qui portent le costume traditionnel d'un ordre religieux et guerrier auquel leurs serments les rattachent, ne leur paraîtraient dignes d'aucune considération. On ne s'inquiéterait point de l'authenticité de leurs titres, reconnue vainement par les écrivains les plus graves et les plus savants de notre temps [1]; et si ce ne sont plus des bûchers qu'on puisse opposer à leurs doctrines, l'impiété du siècle a d'autres moyens d'insulter à la vérité. Mais peut-être ce combat aura-t-il bientôt lieu. De jeunes Templiers, qu'anime une foi sincère, ne tarderont point à en jeter le gage, et à demander à la civilisation française justice de la barbarie du quatorzième siècle.

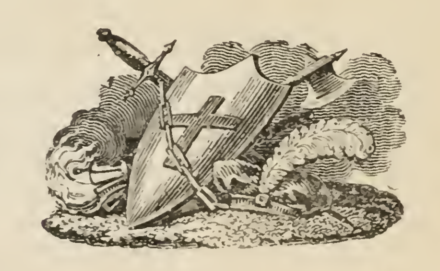
En attendant ce moment qu'il ne m'est pas permis de devancer, je dois dire seulement que le mystère dont l'ordre du Temple fut longtemps environné, s'explique suffisamment par ses doctrines religieuses, que l'intolérance des

[1] Voyez l'*Histoire des sectes religieuses*, par H. Grégoire, ancien évêque de Blois, et l'*Histoire de Paris*, par M. Dulaure. On n'accusera pas certainement ce dernier écrivain d'être favorable aux institutions qui ont à-la-fois un caractère religieux et aristocratique.

temps barbares aurait punies comme un crime. Il n'a jamais eu aucun point de contact avec les sectes maçonniques; il n'a ni symboles, ni épreuves bizarres, ni banquets. Sa religion est celle dont l'apôtre Jean reçut la révélation du Christ, et qu'il établit dans l'Orient, où les Templiers l'adoptèrent, et dont leurs successeurs conservent la tradition. L'ordre du Temple a eu ses martyrs, il aura enfin ses apôtres.

Vous savez maintenant que ces hommes qui, le 15 mars de chaque année, font un pélerinage à l'Ile-aux-Juifs, sont des chevaliers du Temple. Ils viennent dans ce lieu honorer la mémoire de Jacques de Molay et de Guy, le dauphin d'Auvergne, son frère et son compagnon de martyre.

A. BARGINET (de Grenoble.)





LES CHEVAUX DE POSTE.



Il est doux de pouvoir, aux moindres aventures,
Dire à ses gens : Allons, préparez les voitures,
Remplissez les caissons, les vaches et les veaux ;
Chargez mes pistolets, commandez les chevaux ;
De partir au galop sans que rien vous retarde,
De traverser les flots du peuple qui regarde,

De tracer dans la rue un lumineux sillon,
D'ouïr claquer le fouet de chaque postillon,
Et de voir, dans la glace où le soleil éclate,
Sauter les cent boutons de la basque écarlate.

Il est doux d'ébranler les vitres des maisons,
D'attirer tout le monde au bruit que nous faisons,
Les paisibles marchands qui, tristes sur leur porte,
Disent : Voilà de l'or qu'un riche nous emporte;
D'entendre les laquais, sur leurs siéges glissants,
D'une insolente voix crier gare aux passants.

Il est bien doux, fuyant l'étiquette servile,
De rompre les anneaux des chaînes de la ville;
Hommes du monde, oh! oui, tout cela c'est bien doux,
Je le dirai cent fois, c'est charmant; mais pour vous.

Votre cœur, ou du moins l'instinct qui le remplace,
Veut sans cesse et toujours que vous changiez de place.
Vous savez tous combien, de désir en désir,

Il vous faut de tourments pour former un plaisir;
Et vous ne savez pas ce que, pour être heureuse,
Il suffit à mon âme aimante et paresseuse.

Je les possède aussi ces biens que je vous vois,
Et mes chevaux anglais s'élancent à ma voix,
Et je puis à mon gré, sur la foule grossière,
Répandre comme vous l'éclat et la poussière;
Emporté hors des murs sur mon rapide essieu,
Envelopper Paris dans un cercle de feu;
Des purs cachots du Temple arriver d'une haleine
Au marbre expiateur de sainte Magdeleine;
A la masse immobile imprimant mon essor,
Voir voler les frontons, les toits, les flèches d'or,
Notre-Dame aux deux tours, aux ogives gothiques,
Des fantômes d'Hugo peuplant ses noirs portiques;
Le vieux Louvre pleurant ses rois deux fois exclus;
La colonne de bronze où l'empereur n'est plus;
Les croix des combattants que leur victoire opprime,
Morts pour la liberté, rêve fou, mais sublime;
L'arc géant de la gloire offert dans nos grands jours
A notre grande armée, et qui monte toujours;

Au bout de l'horizon, sous le ciel diaphane,
Le saint dôme, aujourd'hui le Panthéon profane,
Regrettant, pavoisé de ses triples couleurs,
La Vierge qui portait la houlette de fleurs,
Un long voile de lin, une blanche couronne,
Et que la France heureuse appelait sa patronne.

Si je trouve en marchant un ennui sous mes pas,
Si le drame du jour ne m'intéresse pas,
Je puis aller chercher, selon ma fantaisie,
Une armure à Grenade, une rose en Asie,
Une fourrure noire aux neiges d'Astracan,
Une maîtresse à Naple, un marbre au Vatican;

Ou, fuyant les hasards d'une orageuse scène,
Je puis près de Neuilly, sur les bords de la Seine,
Dans mes propres états, voir, sans regard jaloux,
Du seuil de mon château le palais de Saint-Cloud,
Et prolonger, le soir, aux clartés des bougies,
Les chants harmonieux et les douces orgies.

Mais je veux moins de soins, moins de luxe et de bruit,
Et plus d'indépendance, un modeste réduit,
Une femme timide, un astre solitaire,
Un espoir dans le ciel, un amour sur la terre.

Je veux que d'autres yeux, comprenant mes douleurs,
Pleurent lorsque mes yeux se remplissent de pleurs;
Lorsqu'à force d'amour ma voix est oppressée,
Je veux qu'une autre voix exprime ma pensée,
Sentir un cœur brûlant battre à l'égal du mien,
Qu'une femme confonde et mon sort et le sien,
Et forme avec mon être une alliance telle
Que je doute toujours si c'est moi, si c'est elle;
Effleurer d'un baiser son voile et ses cheveux,
Presser avec ma main son jeune front; je veux,
Comme un cygne le soir sous ses roseaux s'abrite,
Me cacher tout près d'elle au séjour qu'elle habite,
Et dans cet air chargé d'amour et de langueur,
Des plus pénibles jours oublier la longueur.

Si jamais du repos mon âme était lassée,

Et brisait les doux nœuds dont elle est enlacée,
Si pour d'autres climats et des projets nouveaux,
Je disais à mes gens : « Commandez les chevaux; »
Que tout me soit malheur; que sur la terre entière
Chaque maison pour moi soit inhospitalière;
Que je ne trouve plus partout que des refus,
Nulle part un ami; loin des lieux où je fus,
Que le sort soit toujours contraire à mon envie;
Que l'eau manque à ma soif, et l'amour à ma vie!

Le comte Jules DE RESSÉGUIER.





LE BOIS DE BOULOGNE.



Vous êtes-vous arrêté quelquefois, flâneur que vous êtes, au milieu de cette longue avenue, bordée d'arbres poudreux, qui conduit de la place Louis XVI à l'arc de triomphe de l'Étoile? Vous savez, cet éternel arc de triomphe que les rois ont posé à l'entrée de la grande ville, pour témoigner combien l'homme est petit, et combien les trônes durent peu. Si vous vous êtes arrêté là, un dimanche, par exemple, et si vous aviez l'esprit libre de soucis et d'affaires, et si

vous vous êtes pris à regarder tout ce qui s'agitait devant vous de voitures et de chevaux, de femmes et d'armoiries, de grands seigneurs et de laquais; dites-moi un peu, à voir tout cela, ce qu'il vous est venu à la pensée. Ne vous êtes-vous pas dit que c'était un rêve, un prestige, un conte de l'Orient? N'êtes-vous pas resté stupéfait et tout ébahi, vous, l'humble piéton, à tout ce bruit de chevaux et d'hommes? N'avez-vous pas ouvert de grands yeux? N'avez-vous pas marché sur le pied de votre voisin, abasourdi que vous étiez? Ne vous a-t-il pas pris un étourdissement dans la tête, et puis dans les jambes? Regardez ! tout vole, tout fuit, tout bourdonne. Ce sont les légères calèches avec leurs quatre chevaux, crinières au vent, narines ouvertes, les calèches avec leurs femmes si frêles et si parfumées, si roses et si blanches, qu'on dirait, tant elles passent vite, d'odorantes corbeilles de fleurs. Ce sont les tilburys, avec leurs agents de change juchés sur de doubles coussins: tant ils aiment à tomber de haut, les agents de change! Ce sont les juments anglaises, les juments de France et d'Arabie, toutes fières, toutes cabriolantes, toutes la tête haute, une rose à l'oreille, un fat sur le dos. C'est du bruit, c'est de la poussière; ce sont des piaffements et des rires, des admirations de femmes et d'étourdis; ce sont des regards d'amour

jetés en passant, des plumes qui s'envolent, des attelages qui se croisent; c'est de la coquetterie, c'est de la rivalité, c'est de l'or, c'est du soleil, c'est de tout...—De tout, hélas! excepté du bonheur!

Pour nous, bourgeois, qui avons toute la semaine nos occupations du jour, nos travaux d'artistes ou de commerçants, nos élucubrations de savants ou de poètes, pour nous, c'est un spectacle vraiment divertissant que cette interminable promenade des Champs-Élysées. Aussi, le dimanche venu, nous courons au rendez-vous, nous mettons nos habits les plus élégants, nous allons voir les riches qui passent, et recevoir la poussière qu'ils nous envoient en passant. Grand merci, messieurs les riches! Au fait, que voulez-vous? Ceci est un amusement comme un autre, et, pour peu que Dieu nous ait faits philosophes, il y a là ample matière à de joyeuses et bouffonnes réflexions. Ce n'est pourtant pas aux Champs-Élysées qu'il faut voir tout ce monde de musc et de parade; les Champs-Élysées ne sont qu'un avant-goût, qu'une préparation, qu'un passage. Donc, si, avec un peu de philosophie dans votre âme, Dieu a mis six sous dans votre bourse, prenez, à la barrière, une *Caroline*.... je veux dire une *Orléanaise*, — qu'importent des noms qui n'étaient pas hier, et qui ne seront

peut-être plus demain? — Prenez une *Orléanaise*, et faites-vous conduire, vous aussi en voiture, jusqu'au Bois de Boulogne.

Le Bois de Boulogne, c'est encore Paris. C'est le Paris des fêtes et des promenades, le Paris des arbres verts et des plaisirs champêtres, le Paris des duels et des amours. Le matin, on s'y bat et on y déjeune; à deux heures, on s'y promène et on s'y ennuie; le soir, on y dîne et on y trompe quelqu'un. Il y a des gens qui habitent Paris, qui vivent dans Paris, qui ont leur domicile et paient leurs contributions à Paris, et dont l'existence entière se passe au Bois de Boulogne. Ce sont des jeunes gens, des fous, qui n'ont d'autre mérite dans ce monde que d'avoir eu un père ou un oncle. Le père ou l'oncle était économe, et il est mort. La veille, pour un mot, pour un rire, pour une femme qui les méprise, ces jeunes insolents ont donné ou reçu un soufflet. Le lendemain, leur journée commence par un duel au Bois de Boulogne. On arrive, on se salue, on s'aligne, on parle beaucoup sans agir; quelqu'un se trouve qui pense que les deux adversaires ont satisfait à l'honneur; chacun des deux tire en l'air, et on va chez Gillet effacer le soufflet reçu, par un déjeuner fraternel, et quelques bouteilles de vin de Champagne. Plus tard, c'est un pari sur le ga-

lop d'un cheval; c'est de l'or qu'on se jette à la tête; ce sont de honteuses railleries sur une vertu de salon, ou sur une médisance du matin. Le soir, c'est la femme d'un autre que l'on perd en riant. On a de brillants équipages, on a de riches livrées; on flatte, on ébranle, on éblouit, et on achève la journée par un crime. Misérable existence que tout cela!

Le Bois de Boulogne est peut-être le seul endroit de Paris où il se fasse peu ou point d'affaires. On y arrange des déjeuners, des parties de spectacle, des rendez-vous joyeux; mais on y oublie la bourse, la tribune, presque la politique (chose incroyable!). On y est tout entier au plaisir, à la toilette, aux femmes. Au Bois de Boulogne on se fait galant et empressé, on caracole avec grâce, on sourit avec agrément, on offre délicatement sa main pour descendre de voiture. C'est encore la ville, et on n'y pense plus à la ville. Il semble que l'air y soit autre, le soleil autre, la vie différente. Les sots y ont presque de l'esprit, car ils sont là dans leur atmosphère; là, ils peuvent parler de chevaux, de chasse, de chiens, de femmes, quatre choses pour lesquelles il y a des phrases toutes faites. Le peuple n'est plus là; il n'y a là que la bonne société, les agioteurs, les journalistes et les marchands de chevaux, tous gens qui pourront vous

dire au plus juste prix combien valent les rentes, une conscience, ou un étalon. C'est vraiment un charmant endroit que le Bois de Boulogne !

Que si, fuyant le monde et la poussière, vous voulez éviter tout ce brouhaha de voitures et de chevaux, vous trouverez encore au Bois de Boulogne de la fraîcheur et de l'ombre. Il y a là aussi de la solitude, là aussi des réduits écartés et mystérieux, où vous pourrez à votre aise vous étendre sur l'herbe, et rêver à vos vers et à vos amours, si vous faites des vers et si vous êtes amoureux, — ce que je ne vous souhaite pas ! Vous pourrez même pousser votre promenade jusqu'aux silencieux alentours de la Muette et de Bagatelle, ce joujou doré d'un enfant né pour être roi et qui ne sera pas roi. Vous pourrez vous égarer jusqu'aux bords de la Seine, si calmes et si enchantés, avec leurs îlots d'arbres verts. Vous pourrez parcourir tous ces sites, toutes ces allées, toutes ces pelouses, et venir vous reposer ensuite à la *Mare d'Auteuil*, rendez-vous des dîners sur l'herbe des écoliers en vacances et des parties d'ânes, avec leurs rires bruyants, leurs joyeuses catastrophes et leurs folles jeunes filles qui se laissent désarçonner et roulent sur le gazon, jambes en haut, tête en bas, dans la position d'un ange qui tombe en enfer.

Et ne courez pas ainsi, messieurs les fous! et ne précipitez pas ainsi vos attelages, laquais! Laissez un peu souffler tout cela : jeunes gens et chevaux en ont besoin. Vous avez assez de poussière, assez de soleil, assez de fatigue. Faites halte dans une de ces délicieuses contre-allées qui aboutissent à votre unique promenade; et là, permettez-moi de vous dire quelques mots sur votre cher Bois de Boulogne.

Au temps des premiers rois de France (il y a des années de cela), tout l'espace compris entre Paris et Saint-Cloud était occupé par une vaste forêt, qui s'appela d'abord Roveritum, puis Rouvret, puis enfin Rouvrai. Elle conserva ce nom jusqu'à ce que quelques pélerins qui revenaient de Boulogne-sur-mer, obtinssent, en 1319, la permission d'élever, dans le village de Menus-les-Saint-Cloud, sur les bords de la Seine, une église à l'instar de celle de Boulogne-sur-mer. Cette église fut honorée sous le titre de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine; et le village lui-même changea bientôt sa première dénomination de Menus-les-Saint-Cloud en celle de Boulogne, qui lui est restée. Quant au mot Rouvrai, j'ai lu quelque part qu'il venait du mot Rouvre (en latin *robur*), espèce de chêne qui, à ce qu'il paraît, était en grande abondance au Bois de Boulogne. Con-

tentez-vous de cette étymologie-là, si vous pouvez : elle en vaut bien une autre.

La chasse a, de tout temps, été le plaisir des rois. Aussi les rois de France se sont-ils montrés grands chasseurs, jusqu'au mois de juillet 1830, inclusivement : à cette époque, c'était une belle et curieuse chose que nos forêts royales, avec leurs cerfs et leurs daims, leurs chevreuils et leurs faisans, pauvres innocentes victimes qui tombaient par milliers, quand, un matin, il plaisait à quelqu'un que l'on appelait Sire, de dire à sa cour : Messieurs, nous irons en chasse aujourd'hui. Dieu veuille garder en paix les âmes des cerfs et des rois !

Pour en revenir à notre forêt de Rouvrai, c'était là que chassaient assez habituellement les rois de France. Il paraît que, dans ce temps, le Bois de Boulogne avait d'autre gibier que des étourneaux et des têtes folles ; car les chroniques racontent les ébattements et les carnages qu'y faisaient les princes et les dames des princes. Vous savez qu'alors un roi emmenait sa mie à la chasse, et que les femmes ne se faisaient pas faute de courir et caracoler parmi haies et taillis, pour réduire un cerf ou mettre à mort un daim. Puis, quand la chasse avait été bonne, et quand on avait tué bien des chevaux bien des chiens,

quelquefois bien des hommes, pour procurer un peu d'amusement à un roi et à sa maîtresse, le roi, la maîtresse et le cortége se rendaient processionnellement à l'église de Boulogne; et là on remerciait Dieu du bon succès de la journée. On n'eût pas fait autrement pour le gain d'une grande bataille.

Peu à peu l'église de Boulogne devint célèbre. Ce fut même dans cette église que, le 25 avril 1429, sous le règne de Charles VII, on entendit prêcher le fameux cordelier, frère Richard. Il arrivait de Jérusalem, tout plein encore des ineffables mystères de la Terre-Sainte; et ses premières prédications avaient produit à Paris une sensation qu'il serait difficile de décrire. C'était le bon temps alors! Manants et grands seigneurs, princes et dames galantes, tout le monde allait à la messe, et courait au sermon avec autant d'ardeur que nous en mettons aujourd'hui pour courir à la pièce nouvelle. Tant nous sommes devenus pervers et sans religion! Donc il y eut grande affluence pour écouter le frère Richard. Le texte de son sermon était, je crois, la vanité. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* Il paraît que le cordelier parla tant et si bien, et dit de si effrayantes choses, que tous les assistants furent émus jusqu'aux pleurs, d'autres disent jusqu'à la crainte; si bien qu'à la fin de

la prédication, hommes et femmes, filles et enfants, convertis en Dieu, et se repentant de leurs péchés passés, apportèrent sur la place publique joyaux, tables, billes, billards, vêtements, parures, et firent du tout un immense feu de joie, qui ne dut pas faire rire Satan, le grand diable d'enfer. Heureux frère Richard, de n'être pas venu en 1832!

Depuis ce temps, l'église de Boulogne perdit sa célébrité, mais la forêt conserva la sienne. Plusieurs parties en furent morcelées; quelques villages s'élevèrent aux environs; enfin, les rois firent construire, dans l'enceinte même du bois, des maisons de plaisance. La plus ancienne est Madrid, surnommé le *château de Faïence,* et situé sur les bords de la Seine. François Ier fit bâtir ce château à son retour d'Espagne, où il était allé prendre de Charles-Quint une sévère leçon de politique. Après François Ier, Madrid fut habité par Henri II et par la célèbre Diane de Poitiers; après Henri II, par Charles IX et mademoiselle du Rouet, sa maîtresse, fille de Louis de La Beraudière. Mademoiselle du Rouet eut un fils de Charles IX, et le bâtard de la courtisane fut nommé archevêque à Rouen. Henri III fit du château une ménagerie, et, au lieu d'y conduire ses maîtresses, comme les autres rois, il y élevait des lions et des ours, sa plus

habituelle société au roi de France! Enfin, Louis XVI (Louis XVI!) fit démolir Madrid et en ordonna la vente. Je serais curieux de connaître celui qui osa se faire l'acquéreur des débris de ce château, un château où tant de rois de France s'étaient prostitués à tant de concubines! Il est vrai que presque toutes nos habitations royales ont partagé ce honteux honneur avec Madrid : tant la couronne de France a toujours été pure et sans taches!

Une des choses qui contribua le plus à entretenir la célébrité du Bois de Boulogne, et à y attirer, même à une époque reculée, tout ce que Paris avait de plus riche et de plus élégant, ce fut une pauvre abbaye de religieuses, établie dans un pauvre village appelé Lonchamps. Lonchamps! Voilà-t-il pas, mes seigneurs les gens à la mode, que tous vos chevaux hennissent à ce nom? Voilà-t-il pas que vous vous dressez sur vos étriers? Voilà-t-il pas que vous commandez une livrée neuve pour vos laquais, et une livrée neuve aussi pour vous, esclaves que vous vous êtes faits de la vanité? Luttez donc à qui fera le plus de folies, à qui aura le plus bel attelage, à qui tournera le plus de têtes de femmes; voici Lonchamps qui va revenir, Lonchamps, votre fête, à vous! Et moi, tandis qu'au galop de votre cheval vous soulèverez la poussière, et les admi-

rations des petites maîtresses, moi, je veux vous raconter l'histoire des sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame.

C'est ainsi que s'appelait la communauté qu'avait établie à Lonchamps, au treizième siècle à peu près, madame Isabelle de France, sœur du roi saint Louis. Madame Isabelle, contente d'avoir marqué son passage en ce monde par une œuvre aussi méritoire qu'une fondation d'abbaye, s'enferma dans le cloître pour le reste de ses jours, et y vécut le plus dévotement et le plus saintement que puisse faire une femme. Aussi, quand mourut madame Isabelle, comme il est dit que les princes doivent toujours avoir leurs flatteurs, même après leur mort, voici madame Isabelle qui a fait des prodiges et des miracles, des miracles au nombre de quarante. Pour une époque où il ne s'en faisait plus habituellement, quarante, c'est beaucoup. Cependant nous en croirons sœur Agnès qui s'érigea en historienne de la princesse, et prit la peine de nous le raconter. Si absurde que soit une chose, on trouve toujours au monde des sots pour y ajouter foi. Ainsi fut-il des miracles de madame Isabelle. Le monastère de Lonchamps devient tout-à-coup célèbre. On s'y rend en pélerinage, les malades s'y font porter, les princesses s'y cloîtrent, les rois le visitent. Ce fut

une fureur. Mais tout ce bruit, toute cette renommée, au lieu de servir à la plus grande gloire de Dieu, ne furent, je l'imagine, qu'une ruse du démon. Les recluses étaient jeunes et jolies : c'en était assez pour attirer l'attention des muguets et des verts-galants de la cour. Voici donc aussi la jeunesse en pélerinage; voici les regards à travers les grilles, les billets doux par-dessous les portes, les visites nocturnes par-dessus les murs. Bientôt la maison de Dieu n'est plus qu'un lieu de débauche et de prostitution; les cellules des religieuses s'ouvrent aux amants, et Henri IV, notre sire d'égrillarde mémoire, y va courtiser mademoiselle Catherine de Verdun, dont il nomme le frère président au parlement de Paris, et à laquelle il donne l'abbaye de Saint-Louis de Vernon. Oh! la plaisante époque où l'on payait des caresses de femme par une donation d'abbaye, et l'infamie de la sœur par une présidence au parlement pour le frère!

Cependant la mode se passa des pélerinages à l'abbaye de Lonchamps, et Paris en avait presque oublié le chemin, lorsqu'on vint à parler avec un grand éloge des *concerts spirituels* qui s'y donnaient le mercredi, le jeudi et le vendredi saint. Les voix les plus mélodieuses et les plus fraîches chantaient les saints cantiques : c'était la nuit; l'église étincelait de lumières, em-

baumait de fleurs et d'encens, et l'autel dérobait à tous les regards les jeunes filles qui célébraient les louanges de Dieu. L'illusion était complète, et, à entendre tant de douces et harmonieuses voix qui semblaient venir d'en-haut, on pouvait croire à des apparitions d'anges et à des hymnes célestes. La foule revint, et avec la foule le libertinage. Cette fois ce ne fut plus dans les cellules des religieuses, ce fut dans l'église même que le scandale eut lieu. La chose parut grave à l'évêque, et les concerts furent supprimés, mais non pas les promenades. On déserta le temple, mais on continua de fréquenter la route qui conduisait au temple. Bientôt ce ne fut plus une mode, mais une frénésie. Tout Paris en habit de cour vint se ruer à jour dit dans l'allée qui conduisait à l'ancienne abbaye des sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame. Il y eut des bruits, des rivalités, des luttes d'orgueil contre orgueil, des combats de fortune contre fortune. C'étaient les femmes éblouissantes de parure, les équipages dorés, les chevaux aux plumages de vingt couleurs; c'était Paris représenté par ce qu'il avait de plus noble et de plus riche. L'Angleterre voulut aussi se mettre de la fête. On passa le détroit : on embarqua ses attelages et ses jokeis. Ce fut un coup de feu pour les carrossiers et les marchands de chevaux. Il

n'y eut rien d'assez splendide, rien d'assez original, rien d'assez bizarre. Deux peuples se virent en présence, et rivalisèrent de fatuité et de sottise. On y vit des chevaux ferrés d'argent, des roues garnies d'argent, des laquais cousus d'argent sur toutes les coutures. C'était à ne pas y croire. La garnison de Paris, à cheval et le sabre au poing, ne suffit pas à contenir toute cette foule tumultueuse, si éblouissante et si parée. Lonchamps se continua sur la grande route; Lonchamps se serait continué à cinq lieues au-delà qu'il n'y aurait pas encore eu de place pour tout le monde.

Et au bout de quelques années, demandez à ce peuple frivole ce que sont devenues ses joies, ses courses, ses pélerinages mondains? Voici la révolution qui tonne, la révolution sanglante et échevelée! Dites-nous donc maintenant où sont les armoiries? où sont les écussons dorés? où sont tes longues promenades, Lonchamps? Mort! mort! tout cela est éteint; tout cela est brisé; tout cela est confondu et sali. Les promenades sont désertes, les religieuses proscrites, le temple renversé; et, à la place du fastueux monastère, on ne laissa que quelques ruines, maintenant disparues, sur lesquelles une main avait écrit: Le peuple libre a passé par-là!

Je vous ferai grâce de toutes les révolutions qui depuis le directoire, le consulat et l'empire, ont bouleversé le Bois de Boulogne, après avoir bouleversé notre France, hélas! Tous ces événements sont des choses dont nous nous inquiétons fort peu, et pourvu que nos routes soient bien sablées, notre ciel pur, nos ombrages frais, nous allons, laissant derrière nous la tourmente politique; car nous n'aimons pas, hommes du monde, à changer quelque chose à nos plaisirs. Le Bois de Boulogne est encore le rendez-vous de la bonne société; mais nous avons perdu nos traditions de luxe et d'élégance; nous nous sommes faits petits et mesquins. S'il y a encore de la recherche, ce n'est plus que dans nos habits, qui commencent à devenir ridicules. Les femmes seules ont conservé quelque chose de leur bon goût et de leurs grâces; on voit au Bois de Boulogne de jolies et de fraîches toilettes de femmes; ce sont d'heureuses exceptions. Du reste, les voitures, les chevaux, les livrées, tout cela est pauvre et bourgeois. Nous n'avons plus de grands seigneurs (et je ne les regrette pas!), mais aussi nous n'avons plus de ces plaisirs splendides et brillants qui en imposent aux yeux, et qui nous délassent de notre travail, nous peuple. Le Bois de Boulogne a de tout maintenant: des banquiers et des com-

merçants, des députés et des avocats, des femmes entretenues et des demoiselles.

A propos de demoiselles, je veux vous raconter une histoire qui m'a bien fait pleurer.

C'était une jeune fille, une demoiselle de Paris, que sa mère amenait souvent promener au Bois de Boulogne. Une enfant encore, si vous appelez enfant tout ce qui est doux et timide, rose et frais, jeune et folâtre; mais une femme déja, comme on nous fait les femmes dans notre monde, graves et roides, et si serrées dans leur corset, les pauvres créatures, qu'elles se trouvent gênées pour respirer et pour sourire. Je ne vous dirai pas son nom, car peut-être vous l'avez connue, vous à qui je parle; peut-être vous l'avez vue, assise près de sa mère dans un élégant coupé, traverser rapidement vos belles avenues du Bois de Boulogne, par une calme soirée d'été. Hélas! vous ne la verrez plus, elle qui était si blanche et si rieuse! Pour elle, plus de promenades, plus de joies, plus d'espérances d'avenir.... — Il faut que je vous dise comment cela s'est fait.

Un jour, au Bois de Boulogne, leur voiture se rompit aux deux nobles dames : c'était le matin, il y avait peu de monde, et il ne se trouva là pour les secourir ni brillant dandy, ni Parisien aux gants jaunes. Seulement un jeune

homme qui s'avança timidement, offrit sa main, et aida les deux dames à sortir des débris de leur équipage. Il n'y avait eu personne de blessé. Quand le jeune inconnu eut balbutié quelques excuses, reçu quelques remerciements, et offert son bras jusqu'à la porte du Bois de Boulogne, où l'on trouva une voiture, il salua en rougissant, s'éloigna, et disparut. C'était un enfant aussi lui, mais d'une mise si simple, si peu recherchée, si peu de mode, qu'il y eût eu dans sa toilette matière à trois quarts d'heure de raillerie pour un habitué du boulevart de Gand. Ce ne fut pas ainsi que la jeune fille le jugea. Elle ne vit que ses beaux cheveux blonds, qui tombaient si négligemment; elle ne vit que ses grands yeux noirs si pleins de flamme, et que la bouche qui disait des paroles si simples et si belles. Oh! je vous jure qu'alors elle ne pensa pas à regarder la coupe de son habit, ni la forme de son chapeau. Il y avait dans son parler quelque chose de si gracieux; il y avait tant de noblesse dans son regard, tant de modestie dans sa rougeur; sa main tremblait si fort en touchant la main d'une femme! Que voulez-vous que je vous dise? Ce fut un délire, un transport, une fièvre, une pensée qui la poursuivait partout, l'infortunée; un rêve qu'elle faisait au bal, au spectacle, à la promenade, chez elle, le jour, la nuit,

car elle ne dormait déja plus ses nuits... — Elle aimait!

Et lui aussi il l'aimait; lui aussi il revenait chaque jour à la place où il l'avait vue pour la première fois, consumant des nuits et des journées entières à refaire ce songe dans son âme. Et quand une voiture venait toute verte au-dehors, toute blanche au-dedans, et avec des chevaux noirs, il restait stupide et immobile au bord de la route, il regardait, et la voiture était déja bien loin, qu'il n'avait pas pensé à rendre le salut de reconnaissance que lui avait jeté la dame en passant.

Le jeune homme habitait le village de Boulogne avec son père, un vieux militaire, qui vivait de sa pension de retraite, c'est-à-dire fort sobrement. Et le pauvre invalide ne sut que penser, quand il vit son fils chéri perdre ses belles couleurs de vingt ans, et maigrir, et n'avoir plus d'appétit, plus de sommeil, et passer ses jours et ses nuits à pleurer. Il pleura aussi, le soldat!

La jeune fille habitait Paris avec sa mère, une noble comtesse, je crois, fort riche et fort dédaigneuse. Et elle gronda bien fort sa fille de se laisser ainsi dépérir et aller à mal; elle l'appela sotte parce qu'elle pleurait : et elle ne pleura pas, la comtesse!

Un soir la jeune fille eut la tête perdue. Elle revenait de l'Opéra où on l'avait conduite malgré elle. Elle rentre dans sa chambre, elle attend que sa mère soit endormie, elle ouvre sa fenêtre, attache un drap, et descend. Oh! je vous en prie, ne dites pas que tout ceci est un roman : c'est une affreuse et véritable histoire.

Elle marcha long-temps, seule, ne sachant où elle allait, forte et courageuse plus qu'on ne l'eût pu croire, avec ses jolis petits souliers de satin, et la tête nue, hélas! par une froide nuit d'automne. Quand le matin se leva, elle était harassée, ses pieds étaient en sang, mais elle marchait encore. Puis tout-à-coup elle s'arrêta, s'assit au revers d'un fossé tout humide, et elle se prit à pleurer amèrement. Elle était au Bois de Boulogne à la place où elle revoyait chaque jour son jeune libérateur, quand elle passait avec sa mère. Tant elle avait appris par cœur la route qui conduisait à cet endroit du bois!

Par bonheur il ne passa personne pour avoir pitié d'elle, et elle se complut dans sa douleur. Enfin, il arriva, triste et pensif, et cherchant cette place ordinairement si déserte : — il la vit! Vous dire tout ce qu'il y eut d'étonnement et de stupeur, de joie et de larmes, de transports et de délire; c'est impossible. Éperdu, enivré, il était à ses genoux, et il embrassait ses

pieds, et il embrassait le bas de sa robe, et il ne voulait pas croire à ce qui lui arrivait. Puis quand ils se furent parlé long-temps, et long-temps redit les mêmes choses, il alla chercher pour elle un peu de pain et un peu de lait. Ils mangèrent le pain et le lait ensemble, tous deux l'un près de l'autre, et ils étaient si naïfs et si confiants, et si pleins de jeunesse, qu'ils se mirent à oublier le monde, et à ne plus parler de misères et de souffrances, et à se croire heureux! Ce fut un bonheur qui dura tout le jour.

Quand le soir vint, ce fut autre chose. Il fallait passer la nuit quelque part : elle était si pâle, si fatiguée, si brisée par la route; le vent du soir était si froid! que faire? où aller? — Ils allèrent tous deux à la demeure du jeune homme : ils voulaient se jeter aux pieds de son père, de leur père aux deux enfants, et lui demander pardon. Le père était sorti pour chercher son fils. Le jeune homme fit entrer la jeune fille dans sa chambre, et lui recommanda, si on venait, de se cacher quelque part, où elle voudrait, n'importe, mais de se cacher. On ne vint pas. Le jeune homme ferma la porte sur elle, s'assit en dehors et veilla sur le seuil. Quand le père rentra, il vit son fils venir au-devant de lui sur l'es-

calier; il lui fit quelques reproches et finit par lui pardonner. Puis le vieux militaire se coucha et s'endormit.

A quatre heures du matin, on le réveille. Une voiture venait d'entrer dans la cour : c'était celle de la comtesse. Après tout un jour et toute une nuit de recherches, elle avait pensé à son libérateur du bois de Boulogne. Elle avait souvent remarqué ses regards enflammés, sa face immobile, sa rougeur subite, quand elle passait avec sa fille. Il suffit d'une minute pour deviner toute une histoire, comme d'un éclair pour percer tout un nuage. La comtesse vole à Boulogne, elle entre chez le vieillard sans se faire annoncer, et lui redemande sa fille. Sa parole fut acerbe et hautaine : ses menaces furent effrayantes. Hélas! hélas! la jeune fille, de la chambre où elle était blottie, elle entendait sa mère la maudire! Le vieillard jura que la jeune fille n'était pas chez lui. (Il le jura!) La comtesse se retire alors, mais non pas sans laisser derrière elle des paroles de colère et de mépris. — Oh! une mère, de la colère et du mépris pour sa fille qu'elle a perdue! qu'elle attende donc au moins qu'elle soit retrouvée, sa fille!

Tout cela ce fut une horrible scène. Le pauvre soldat n'avait pu y résister, et pour se remettre

il était sorti, l'imprudent! Le jeune homme entra rapidement dans la chambre où était la jeune fille, et elle, échevelée, haletante, lui jeta ses deux bras au cou, en criant : Il faut mourir! Sa mère lui avait brisé le cœur. Oh! qu'ils se comprirent bien tous les deux, et que ce fut un horrible langage que ce silence qui n'eut pour l'interrompre que des sanglots et des baisers! Il entra chez son père : il voulait le voir encore. Le vieillard n'était pas là! oh! le malheureux fils, qui ne pourra pas même embrasser son père avant de mourir! Il ouvrit un tiroir, y prit deux pistolets, regarda froidement s'ils étaient chargés, et vint retrouver la jeune fille. Elle se serra bien fort contre lui. Elle avait si peur qu'on ne la vît, et qu'on ne l'empêchât de mourir! A peine si le jour se levait. Tout le village de Boulogne reposait encore. Ils se glissèrent inaperçus le long des murs, marchèrent, coururent, puis les voilà au plus épais du bois... — Oh!

Imaginez-vous que c'était par une délicieuse matinée d'automne que cela se passait. Le vent était encore froid, l'herbe était encore humide de rosée; mais il y avait tant de baume et de silence sous les grands arbres, le soleil levant se jouait avec tant de prestige dans les branches, la nature était si belle et si harmonieuse, moitié

endormie qu'elle était encore, qu'il y avait là de quoi enivrer, de quoi rendre fou. Oh! mesdames, vous ne connaissez pas cela, vous qui à cette heure où le monde renaît, dormez si profondément, toutes brisées de votre bal de la veille. Le Bois de Boulogne pour vous c'est du soleil de midi, c'est de la poussière, de l'agitation, du bruit. Pour mes deux jeunes enfants qui s'en allaient mourir, le Bois de Boulogne c'était quelque chose de suave et de parfumé; c'étaient de frais gazons, c'étaient de vertes clairières bien ombragées; c'était du soleil aussi, mais du soleil pur et vivifiant, de ce soleil qui pénètre et qui ranime, quand on y épanouit son âme, et que la brise matinale vient vous sécher une larme à la joue. Ils marchèrent long-temps les infortunés, parlant de choses et d'autres, s'arrêtant au chant d'un oiseau, cueillant une fleur qu'ils effeuillaient — comme ils effeuilleront bientôt leur vie, avant qu'elle soit fanée. La jeune fille était belle ce matin-là, sa voix était calme et reposée, son œil ardent et plein d'espoir. Elle s'appuyait nonchalante et pensive sur le bras du jeune homme, et elle laissait aller ses cheveux dans ses cheveux, comme elle avait laissé aller son âme dans son âme. Leur ivresse était pure et sainte, leurs discours chastes et du ciel. Ils n'a-

vaient déja plus de souvenirs de la terre, le monde s'était effacé, et il n'y eut pas entre eux une seule parole de regret ou de souffrance. Ils s'éteignaient peu à peu, confondant leurs joies et leurs pensées, avec des regards là-haut, et de ferventes prières à Dieu. Le jeune homme pria pour son père, la jeune fille pria pour sa mère. — Entendez-vous, elle pria pour sa mère! — Puis quand ils furent las d'admiration et d'extase, ils s'arrêtèrent, et ils penchèrent la tête l'un sur l'autre; ils s'endormirent, tous deux calmes et riants, les bras entrelacés, et leur âme (ils n'en avaient plus qu'une) monta radieuse vers le ciel.

On avait entendu dans le bois de Boulogne deux coups de pistolet partis ensemble. Un oiseau eut peur, et quitta la branche où il était perché. C'est là tout. Le silence revint, et personne sur la terre ne s'émut de ce bruit. Ce jour-là le temps fut superbe, et il y eut un monde fou à la promenade. On y remarqua la calèche verte et blanche avec des chevaux noirs; mais il n'y avait plus qu'une femme dedans : — c'était la comtesse.

Le vieux militaire retrouva le corps de son fils : il n'y eut qu'une bierre et qu'un tombeau pour les deux enfants. Le convoi fut triste : le soldat

fut seul à le suivre, et il grava sur la pierre du sépulcre :

ELLE
N'AVAIT QUE SEIZE ANS,
ET IL N'EN AVAIT QUE VINGT!
LEUR VIEUX PÈRE,
QUI AVAIT SOIXANTE-SEPT ANS,
A ÉCRIT CELA LUI-MÊME
SUR LEUR TOMBE!
M DCCC XXXII.

Pardon de vous avoir parlé si long-temps du Bois de Boulogne!

AMÉDÉE GRATIOT.





LA FORCE.



Le Marais, ce quartier si tranquille qu'on pourrait le comparer à un lac paisible opposant son calme plat à la rapidité du fleuve dont les autres quartiers de Paris sont la vivante et continuelle image; le Marais recèle dans son sein un gouffre aussi funeste que celui de Charybde et Scylla, où viennent tournoyer ceux dont les barques trop légères ont échoué sur le fleuve, et

ceux dont les forces ont en vain lutté contre le torrent.

Ce gouffre c'est une prison, cette prison c'est *la Force,* dont le nom n'est pas ici par analogie à la puissance de ses grilles et de ses verroux ni à la dureté farouche de ses gardiens. Ce nom est un vieux débris de féodalité légué au bâtiment par son ancien possesseur. Là où errent aujourd'hui, comme dans un purgatoire anticipé, des prévenus de tous genres, attendant le jugement qui doit les plonger dans l'enfer d'une prison centrale ou d'un bagne, ou les rendre à un paradis de liberté; dans ces cours, sous ces arceaux, au fond de ces corridors où se corrompent des malheureux seulement égarés, où s'égarent des innocents, où le vice s'exploite, où le crime se perfectionne, où l'homme assez fort de principes, assez pur de conscience pour rester inaccessible à ce contact, est réduit à déplorer l'impuissance ou l'insouciance qui laisse tant d'individus dans les horreurs de l'anxiété; dans ces lieux enfin, où la vie n'a d'autres règles que le tintement d'une cloche, d'autre harmonie que le bruit des verrous et des clefs, d'autre incident que l'alternative d'une visite au cachot ou d'un voyage à la Souricière; là jadis le duc de la Force donnait des fêtes brillantes qu'embellissait tout le luxe des arts : des femmes parfumées comme des

fleurs, légères comme des sylphides, caressaient le parquet de ce grand salon, maintenant coupé en deux parties, où se vautrent des misérables rongés de vermine et de maladies plus honteuses encore. Si parfois la gaîté s'introduit dans ce triste séjour, ce n'est que dépouillée de sa franchise, accompagnée de bruyants éclats, inspirée par des propos plus que libres, par des jeux brutaux dont les scènes deviennent souvent sanglantes et que le veto despotique du brigadier Paul a seul pouvoir de faire cesser en conduisant au cachot, avec un sang-froid imperturbable, les joueurs trop échauffés.

Où trouver, dans ce lieu, un souvenir de son antique et royale origine? qui reconnaîtrait dans ces masses de fer et de pierres les traces de cette maison de plaisance qui, sous les règnes de Charles V et de Charles VI, servait de demeure à des princesses? Sur ces ruines s'est élevé un autre palais, celui de la *Prévention*.... La Prévention, déesse bien digne d'un tel temple, aurait eu comme les Euménides un autel chez les anciens; chez nous elle est l'objet d'un culte consacré par les lois, et de nombreuses victimes lui sont sacrifiées. La Prévention a ses ministres, ses suppôts, comme au temps de Boileau la Chicane avait ses procureurs et ses huissiers: celle-ci n'attaquait que la fortune, tandis que celle-

là se joue de la vie et de l'honneur; devant elle, les sentiments les plus généreux se taisent, l'humanité n'a plus de voix; comme les harpies, elle infecte tout ce qu'elle touche; la Prévention tue l'espérance, détruit le passé, et ne laisse souvent à l'avenir qu'une carrière, celle du crime. Voyez-la naître sous le sombre sourcil d'un mouchard; voyez-la se former dans le procès-verbal du commissaire de police et arriver à son apogée dans le cabinet du juge d'instruction; là, son importance s'augmentant du crédit respectable qu'elle emprunte à la justice, elle déploie toutes les ressources de son génie, elle s'étend, se replie, et comme le boa *constrictor*, elle enlace, elle étouffe de ses nombreux anneaux toute l'existence d'un homme; son venin subtil empoisonne les actions les plus innocentes; malheur à celui qui doit la combattre!

La Prévention a des tortures aussi sensibles, mais plus injustes, que celles du quinzième siècle; car on n'en tient aucun compte au malheureux qui les endure. Chaque jour d'instruction est pour le prévenu un supplice qu'on peut diviser en deux phases, le voyage et la Souricière.

Avez-vous rencontré quelquefois dans la rue Saint-Antoine, à la place de Grève, sur les quais, ou au milieu du pont qui avoisine le Palais de Justice, une espèce de tombereau que la sollici-

tude coquette du nouvel entrepreneur a décoré à l'extérieur comme la voiture d'un marchand de cirage, mais dont l'intérieur sombre et bardé de fer n'offre qu'une ouverture étroite laissant à peine entrer assez d'air pour prévenir une asphyxie : les habitués de cette machine roulante, qui ne ressemble pas mal à un cercueil ou aux cages en fer du bon Louis XI, l'ont surnommée *panier à salade.* C'est dans cet équipage traîné en poste, que la Prévention charrie, entassés comme des harengs dans un baril, les prévenus que son caprice appelle de la Force au Palais de Justice, après les avoir oubliés quelquefois pendant plusieurs mois. Les voyageurs meurtris, à moitié étouffés, sont vomis dans la cour de la conciergerie et accolés à autant de gendarmes qui les conduisent, par un passage nouvellement réparé et d'un effet monumental, *à la Souricière !....*

Pour peindre fidèlement la Souricière, il faudrait la plume de Lesage ou le pinceau de Calot : ce n'est pas un cachot, c'est plus horrible. Un cachot a pour lui sa paille et son silence ; mais à la Souricière, point de banc pour reposer le corps placé sur lui-même pendant douze heures ; point de silence pour réfléchir ; point d'air pour rafraîchir les poumons infectés de soixante individus qui se remuent à grand'peine dans un

espace large de quelques pieds. Ce lieu est pis encore dans ses proportions que l'instrument dont il a emprunté le nom : l'animal que sa gourmandise attire dans le piége que la ruse lui a tendu peut au moins respirer, grâce à l'ouverture grillée qui le retient; mais la souricière de la Prévention n'offre pas même aux prévenus ce triste avantage; une étroite lucarne, obstruée par un châssis et des barreaux serrés, donnant sur une cour large comme une cheminée, est le seul accès que puissent trouver les rayons d'un faux jour et le seul passage laissé à l'évaporation des gaz méphitiques qui se forment dans cette sentine.

Voilà le lieu où les prévenus de tous les genres sont entassés, où l'innocent est heurté, froissé par le coupable s'il n'est corrompu par lui; où la vieillesse est en butte aux risées et aux outrages d'une jeunesse dégradée; où l'enfance joue un rôle encore plus dégoûtant. Ce lieu que renieraient des siècles de barbarie et d'ignorance, est placé immédiatement au-dessous des siéges qu'occupent des magistrats éclairés par de profondes études, par trois révolutions, et par les leçons continuelles du présent. Comment expliquer le contraste qu'offre la Souricière au milieu de ce palais qui la renferme dans son sein comme une plaie déshonorante? Les salles

de justice sont belles; chaque jour les arts viennent y ajouter quelque ornement, et l'on ne trouve pas une obole pour disposer un lieu convenable où puissent être déposés les prévenus allant à l'instruction. Il y a négligence cruelle à ajourner ainsi indéfiniment une amélioration que réclament la justice et l'humanité vis-à-vis d'hommes non encore classés parmi les coupables, innocents peut-être, et qui doivent dans tous les cas être traités comme tels jusqu'après leur jugement.

La Souricière comprend deux autres chambres : l'une consacrée aux prévenus de délits politiques, l'autre aux femmes; une lucarne semblable à celle que nous avons décrite et donnant sur la même cour fournit aux prévenues recluses un jour douteux; c'est un spectacle ignoble que de voir les hommes grimper comme des orangs, s'élever contre les grilles pour plonger leurs regards et échanger leurs propos d'un sentimentalisme ridicule et cynique avec les femmes qui, de leur côté, font le même manége; il y a quelque chose de bizarre et d'effrayant dans ces voix rauques d'eau-de-vie et de tabac qui se brisent contre les barreaux, se reconnaissent, se complimentent ou se maudissent, se transmettent leurs projets, leurs serments, comme si les personnages se rencontraient dans les caveaux

d'Idalie ou sous les tonnelles de Desnoyer. Ainsi ce lieu, par son imperfection même, favorise le désordre et le vice : si toute communication était impossible entre les hommes et les femmes, il y aurait un aliment de corruption de moins; si le prévenu était placé dans un lieu qui éloignât de son esprit l'idée d'une abjection à laquelle il se croit voué par le mépris cruel que la société affecte envers lui, il éprouverait le désir de devenir meilleur, parce qu'il le croirait possible; si le lieu dans lequel soixante individus sont enfouis n'étouffait pas les cris presque féroces qui ébranlent souvent les murs, les observations qu'on serait obligé de faire pour arrêter ces excès rendraient peu à peu ces hommes à leur dignité naturelle, ils ne rugiraient plus, ils parleraient; si un air pur rafraîchissait leur sang, ils seraient moins exaltés, moins malheureux et bientôt moins coupables.

Faisons des vœux pour que les magistrats jettent les yeux sur cette anomalie choquante, et la fassent disparaître incessamment; retournons à la Force qu'une journée de station à la Souricière nous a presque fait regretter comme un lieu de délices.

Cette prison, consacrée spécialement à la prévention, offre à l'observateur un caractère tout particulier qu'on chercherait en vain dans les

autres maisons de détention ; les nombreux prévenus qui s'y succèdent lui donnent l'aspect d'un panorama de délits et de crimes ; tous les genres de coupables y sont représentés, depuis le meurtrier jusqu'au fraudeur d'huile ou de tabac, depuis le voleur de grand chemin jusqu'à l'adroit filou tireur de bourses ou de montres.

C'est à la Force qu'est renfermé tout individu mis en état de suspicion ; c'est là qu'il attend l'instruction de son affaire ; de sorte que le temps qui s'écoule pendant cette opération que prolongent les maladies, les mutations, les vacances, constitue une espèce de non-valeur toujours au préjudice du prévenu ; car, s'il est renvoyé sans jugement, qui l'indemnisera de ce temps perdu ? et s'il est jugé et condamné, cette peine anticipée lui sera-t-elle comptée ?...

La Force peut contenir douze cents prisonniers ; elle en renferme ordinairement huit à neuf cents. La conduite de cette maison est confiée à un directeur qui a sous ses ordres un brigadier en chef et vingt-deux surveillants. Le directeur actuel, M. Walet, est un homme recommandable par son impartialité et l'attention rigoureuse qu'il apporte à ce que les détenus obtiennent justice chaque fois qu'ils la réclament : il y a plus de mérite qu'on ne pense à bien diriger un établissement semblable, dont le personnel,

par son flux et reflux continuel, nécessite une vigilance et une sollicitude toujours nouvelles. Les sentiments généreux et l'humanité de M. Walet sont d'autant plus remarquables, qu'ils se font jour au milieu des devoirs sévères que sa place lui impose.

Les écritures sont tenues par un greffier: M. Constant Barbe est celui qui, depuis le mois de juin, occupe cette place; des antécédents honorables justifient le choix de l'autorité, et garantissent à monsieur le directeur un collaborateur éclairé.

La Force est divisée en cinq cours; la plus grande est la cour Saint-Vincent-de-Paule; les autres sont la cour Saint-Louis qui, jusqu'au 5 juin dernier, avait été affectée à la promenade privilégiée des doubles pistoliers; elle leur a été interdite depuis cette époque, sans doute à cause de la communication plus immédiate qu'elle offre avec l'extérieur. Les cours Sainte-Marie-Madeleine, Sainte-Marie-égyptienne, et du bâtiment neuf, sont beaucoup trop petites pour le nombre de prévenus qu'on y entasse; celle du bâtiment neuf surtout peut être comparée à un fossé profond; une chambre sombre qu'on nomme chauffoir, et que les détenus ont assez justement qualifiée du titre *de fosse aux lions*, est le seul abri qu'ils trouvent en hiver lorsqu'il

pleut, et leur refuge contre les rayons brûlants et concentrés d'un soleil d'été; encore la fosse aux lions est-elle à peine assez grande pour concentrer la moitié des habitants de cette triste enceinte, qui n'ont accès dans leurs dortoirs que la nuit.

Qu'on se figure un malheureux prévenu jeté pour la première fois dans cette cour, au milieu des mauvais sujets qui la composent en grande partie, ne sera-ce pas un miracle si sa constitution physique le protége contre l'insalubrité du lieu et les attaques des forts-à-bras? un miracle si ses principes moraux échappent aux leçons que la plupart de ses compagnons y prêchent sans contrainte? C'est un point sur lequel l'autorité ne paraît avoir nullement réfléchi, car, à la Force, comme dans le monde, le classement des individus se fait en raison de leur mine, en raison de la fortune qui permet de prendre une pistole, en raison des antécédents qui signalent souvent à la faveur des gardiens ceux qui viennent le plus fréquemment renouveler connaissance avec la maison dont leurs récidives les constituent véritables abonnés. Ne serait-ce pas une mesure prudente et éminemment morale que celle qui prescrirait l'isolement des prisonniers prévenus pour la première fois, de ceux qui auraient déja subi une condamnation. Comment la sévérité de

la loi, qui poursuit encore par une surveillance plus tyrannique qu'utile, le condamné rendu à la société, cesse-t-elle tout-à-coup à l'instant où elle devient plus nécessaire? Dans le premier cas, elle favorise un préjugé dont l'empire ferme souvent à un libéré le chemin de l'honneur et de la probité qu'il pourrait suivre encore; dans le second cas, au contraire, elle lui facilite l'accès du vice. A voir une telle insouciance, ne semblerait-il pas qu'il soit nécessaire d'ouvrir un champ à l'immoralité et au crime, comme une carrière qu'il est dans la destinée de l'homme de parcourir!... J'ai vu des jeunes gens arriver à la Force, le front couvert du rouge de la honte, étouffant avec peine leurs sanglots; tout annonçait chez eux le sincère repentir d'une première faute, et la secrète horreur de leur position;... huit jours après, ils étaient gais, ils avaient beaucoup appris, et, sur le fruit de ces leçons fatales, ils bâtissaient leur avenir! Ces malheureux deviendront peut-être professeurs à leur tour, après avoir pris leurs grades à Toulon ou à Brest! Il faut faire la même réflexion à l'égard des prévenus auxquels on ne reproche que les écarts d'une passion subite, comme une rixe, une rébellion. La confusion de ces hommes dans une cour peuplée d'anciens condamnés, dispose leur esprit, déja enclin au désordre, à

accueillir les idées de vol, d'escroquerie, qui flattent leurs penchants naturels, la paresse et le libertinage.

Le classement des individus par catégorie de délits et de crimes, contribuerait puissamment à diminuer le nombre des condamnations. Il est prouvé que le chiffre des prévenus déja condamnés excède au moins des trois quarts celui des prévenus arrêtés pour la première fois; la corruption qu'exerce alors le plus grand nombre sur le plus petit, est d'autant plus puissante, qu'elle est favorisée par la longueur de la prévention qui concourt sensiblement à détruire par l'habitude la crainte salutaire que fait naître un premier séjour dans une prison. On peut dire même que la prévention fait en général plus de criminels qu'elle n'en reçoit; il n'est pas rare de voir des inculpés attendre cinq ou six mois le résultat d'une misérable affaire susceptible d'être éclaircie en huit jours; puis au bout de ce temps, on les renvoie sans jugement, parce qu'on n'a pu trouver matière à une accusation sérieuse; ou bien, souvent, ils ne sont condamnés qu'à une peine au-dessous de l'emprisonnement provisoire qu'on leur a fait subir : il en résulte qu'ils ont souffert, sans motif justifiable, une détention plus ou moins longue, dans l'oisiveté la plus complète, au milieu d'individus en état

d'hostilité permanente contre les lois, et dont les mœurs et les maximes offrent le plus dangereux exemple. Ces deux cas, qui sont très-fréquents, font ressortir avec plus de force encore les abus qu'entraîne le mode d'instruction des affaires; mais, en général, dans quelque position qu'il soit, le prévenu a droit à ce qu'on le laisse le moins de temps possible dans un état d'incertitude qui ne profite en aucune manière aux intérêts de la société, et qui froisse toujours les siens; ceux de la justice même sont souvent compromis par la lenteur de l'instruction, car elle facilite aux coupables les moyens de l'égarer; les magistrats se trompent s'ils pensent que les ressources de leurs lumières et de leur sagacité suffisent pour les diriger dans les replis tortueux des systèmes créés par les coupables qu'une adroite expérience met en garde contre toutes les questions; combien de subornations de témoins, de dispositions d'alibi, et d'autres fraudes du même genre n'ont-elles pas souvent dérobé un criminel véritable, qu'une plus grande activité dans l'instruction aurait certainement fait connaître! Ainsi, à l'égard du coupable, le temps de la prévention est employé à déjouer toutes les mesures de la justice; et, chez l'homme que la fatalité ou une première faute conduit en prison, la longueur de la prévention produit une

irritation qui détruit la confiance et le respect dus à ses juges; il ne comprend plus une loi qui le punit avant de le juger; l'injustice dont il se croit l'objet, dispose son esprit à accueillir les doctrines de ceux avec qui il est forcé de vivre; l'habitude achève ce que la nécessité a commencé, et trois mois de prévention ont fait, d'un homme faible, un être corrompu, et d'un homme égaré, un criminel endurci.

Qu'on ne se figure pas que ces observations soient faites au hasard, ou dictées par un esprit d'acrimonie contre l'autorité; celui qui les écrit pourrait sans doute s'offrir pour exemple de cette déplorable lenteur qu'il dénonce, mais son caractère, en le mettant à l'abri des conséquences funestes qu'il a signalées, fait aussi taire chez lui tout sentiment personnel. Si les magistrats veulent voir, ils verront, c'est un appel fait à la fois dans l'intérêt de la justice, de la morale et de l'humanité. Une activité plus grande dans l'instruction des affaires, et le classement par catégorie de délits et de personnes, changeraient en peu de temps la physionomie de la Force, et la dépeupleraient sensiblement; ces moyens sont d'une exécution facile et qui, loin de nécessiter des dépenses, amènerait, au contraire, une économie en raison de la diminution du nombre des préventions; on trouverait encore dans cette

économie le traitement de quelques juges d'instruction supplémentaires, si l'abondance des affaires rendait leur secours nécessaire. Une amélioration si importante se réduit donc à une question de chiffres; je la livre aux réflexions de nos calculateurs moralistes qui n'enfantent trop souvent que des théories brillantes remplies, sans doute, de philosophie et d'humanité, mais sans résultat, comme ces beaux projets sur le défrichement des terres et le desséchement des marais, qui restent toujours des cloaques infects et des plaines arides... Attendons.

La cour Saint-Vincent-de-Paule, qu'on nomme aussi cour de la Dette, est assez grande et bien aérée; un parterre ombragé de jeunes acacias forme une espèce d'oasis au milieu de ce lieu d'incertitude et d'angoisse; il y a quelque chose de si puissant dans l'effet de cette végétation, quoique emprisonnée, que la douleur perd un peu de son intensité; on oublie ses maux à l'aspect de cette fenêtre élevée derrière laquelle Béranger a médité pendant un an avec sa muse qu'on étouffait, mais qu'on n'emprisonnait pas; cette chambre sert en ce moment de logement provisoire au greffier de la Force et à sa jeune famille; en apercevant les frais visages d'enfants et les jolies têtes de femmes qui apparaissent quelquefois à travers ces barreaux comme une

fantasmagorie aérienne, on dirait de quelques-unes des gracieuses inspirations du poète national, qui viennent visiter son ancienne prison. La fenêtre du chansonnier est le monument de la cour de la Dette qu'on fait remarquer à chaque nouvel hôte.

Si l'on compare cette cour aux autres, elle semble un paradis; aussi est-elle habitée par les privilégiés; en première ligne il faut placer les pistoliers qui, moyennant un loyer de vingt-cinq sous par décade, ont l'agrément de coucher seuls dans leurs lits, et d'avoir la libre jouissance de leurs chambres pendant le jour; avantage refusé aux prévenus sans pistole, qu'on appelle *pailleux;* ceux-ci couchent à deux dans des lits qui ont à peine une largeur de deux pieds et demi. Ici se présente naturellement une réflexion contre cette communauté de coucher qui compromet la santé et corrompt les mœurs, en favorisant un vice honteux qui est le plus cruel outrage fait à la nature et à la pudeur. On ne comprendra pas que la distinction des lits adoptée dans les maisons centrales, ne le soit point dans une maison de prévention qui réclame des soins plus attentifs pour écarter autant que possible les éléments de corruption : il devrait suffire de faire connaître cet abus pour qu'il cessât d'exister.

Le régime alimentaire de la prison serait satisfaisant, s'il était toujours fidèlement suivi par le fournisseur; mais il arrive que très souvent, malgré les plaintes des détenus et les observations du directeur, la qualité des vivres, et surtout du pain, diffère d'un jour à l'autre : c'est un impôt levé sur la misère et le malheur par la rapine impudente et basse.

Chaque détenu reçoit par jour une livre et demie de pain de munition, un bouillon le matin à neuf heures, et une portion de légumes à trois heures; le jeudi et le dimanche les légumes sont remplacés par une portion de bœuf bouilli; les pistoliers seuls ne reçoivent jamais que le bouillon et le pain : il y a injustice et lésinerie dans cette exception au préjudice des pistoliers; la plupart en souffrent réellement, car beaucoup de prévenus sacrifient toutes leurs ressources pour payer une pistole et se soustraire ainsi à la contagion des dortoirs communs; c'est un sentiment de pudeur qu'on devrait encourager, au lieu de lui opposer la faim contre laquelle aucune résolution ne peut lutter longtemps.

La Force a une infirmerie de cinquante lits; elle est dirigée par un médecin de talent, et constamment animé d'un sentiment de philanthropie positive, qui le porte à donner à chaque détenu

des soins aussi assidus qu'à ses malades de la ville. La surveillance de l'infirmerie et l'exécution pharmaceutique sont confiées à un infirmier-major; M. Bourgoin, par son activité et sa longue expérience des malades, est certainement le type accompli du parfait infirmier de prison. Nul ne saurait mieux que lui faire passer les ordonnances, quelquefois bien amères, du docteur, à l'aide d'encouragements entremêlés d'anecdotes débitées en argot, langage qui lui est aussi familier qu'au plus adroit de ses habitués.

Les vieillards impotents occupent une salle au-dessus de l'infirmerie; les vieillards valides sont placés dans le bâtiment appelé la Petite-Force. Ce bâtiment, le seul de la Force qui ait le caractère d'une prison, n'a cessé que depuis quelques années d'être affecté aux femmes. On se rappelle avec émotion que ses cachots ont reçu, après madame de la Mothe Valois, si fière du sang royal dont elle se croyait issue, si humiliée et si malheureuse du vol royal qu'on lui imputait, deux princesses plus infortunées encore, et surtout plus étonnées de s'y voir, madame Élisabeth et la princesse de Lamballe.

Les enfants ont aussi leur place à la Force; il y en a ordinairement trente à quarante. Ils sont avec raison séparés des autres détenus, et dérobés aux funestes conséquences d'une vie oisive,

surtout à cet âge où le vice s'identifie plus facilement avec l'être. Des ouvrages proportionnés à leurs forces, en les obligeant au travail, leur assurent un petit pécule qui leur est remis en sortant. Il serait à désirer que leur existence morale fût l'objet d'une attention particulière, et qu'on cherchât, par quelques instructions bienveillantes, à les disposer à une meilleure conduite.

On doit regretter que la position incertaine des prévenus, en général, ne permette pas de leur appliquer le système de travail dont on fait profiter les enfants; il faudrait au moins, par forme de compensation, et pour prévenir les maux qui naissent de l'inaction, que l'autorité judiciaire s'efforçât d'abréger la durée de la prévention.

Un mot maintenant sur la vie de la prison et sur les mœurs de ses habitants. La vie des prisonniers, surtout à la Force, est l'image de celle qu'ils mènent dehors : pour ceux à qui leurs délits même ont créé des ressources, la vie est toute de désordre, le vin et le jeu la remplissent; c'est au milieu des plus honteux excès, qui échappent trop souvent à la juste sévérité du directeur, que les adroits voleurs, toujours moins punis que le coupable honteux, passent le temps de leur emprisonnement; c'est dans

ces moments qu'ils sont curieux à voir, effrayants à comprendre : c'est bien là la vie matérielle qui ne diffère de celle de la brute que par ce sentiment d'amour du bien d'autrui qui alimente leurs orgies ; écoutez-les, et jamais le proverbe *in vino veritas* n'aura été mieux justifié. Il y a aussi de l'amour-propre chez ces hommes dont l'état est de vivre aux dépens de la société ; il y a de l'orgueil dans leur manière d'envisager leur profession ; ils se font gloire du nombre de leurs vols, de l'importance de chacun d'eux, comme un guerrier le ferait de ses victoires, un artiste de ses succès : des disputes naissent quelquefois dans ces discussions où tous les genres de mérite sont comparés, et c'est souvent par des coups qu'elles se terminent ; car les coups sont l'argument ordinaire qui résout toutes les questions entre prisonniers.

Il y aurait beaucoup à dire sur les détenus de la Force, considérés sous les différents aspects qu'offrent les divers caractères de chacune de leurs industries ; mais ce tableau dépasserait les bornes assignées à ce chapitre, et serait d'ailleurs étranger à mon but.

On reconnaît facilement dans les cours de la Force ceux des prisonniers qui en sont à leur première prévention, et qui n'appartiennent encore à aucune classe parmi les habitués ; ceux-là

font peu de dépense, parce qu'ils ont peu de ressources, souvent même aucune, car le prévenu est d'ordinaire abandonné de sa famille et de ses amis. Ils sont aux autres détenus ce que le peuple est à l'aristocratie, un sujet de dédain. Ce dédain excite leur envie, stimule un amour-propre mal placé, et les pousse ainsi peu à peu à briser le dernier lien qui les retenait encore à la société.

Quelques-uns supportent avec résignation leur infortune et cherchent à se soustraire à l'oisiveté en se livrant à de petits ouvrages de patience, que leur industrie naturelle, privée souvent des instruments les plus nécessaires, leur fait exécuter avec une perfection étonnante. Ceux-là sont presque toujours des malheureux entraînés par la misère à une première faute.

D'autres se font remarquer par une apathie complète, qui les fixe sur un banc ou les couche à terre, jusqu'au moment où le tintement de la cloche annonce la soupe ou le pain. Ces malheureux ressemblent à des automates offerts aux coups de la justice pour en entretenir l'action.

Dans cette existence de prison qui semblerait si monotone, les douceurs de la vie occupent une certaine place; au premier rang figure la lecture, goût presque général chez les prisonniers; puis la cantine avec son vin frelaté et

son tabac pire encore que celui de la régie; puis enfin viennent les chants, et les jeux d'exercice et d'adresse tels que le rat, le diable boiteux, les barres, etc., etc. Et au milieu de tout cela de l'esprit, mais de cet esprit habillé d'argot, étincelant à travers des mots d'un cynisme à part, escorté d'images et de figures saillantes comme les têtes fantastiques de la sculpture du moyen âge; de cet esprit que sentent et comprennent ceux qui l'ont étudié en prison, mais dont rien ne peut donner l'idée aux hommes du monde libre.

Cette vie ordinaire des habitants de la Force est coupée de temps à autre par des incidents qui en rompent l'uniformité pendant quelques heures; c'est lorsqu'il s'opère une translation à la Conciergerie de prévenus que réclament les assises, ou de condamnés qui vont prendre domicile dans les cabanons de Bicêtre. On observe alors un mouvement de sensibilité et d'émotion entre ces amis de prison qui se quittent, les uns pour aller chercher leur sort à la cour d'assises, les autres pour accomplir celui qui leur est assigné. Mais le vide que leur départ cause à la Force est bientôt rempli, de même que les regrets qu'ils ont laissés sont bientôt effacés.

L'arrivée des nombreux prévenus politiques, que les troubles des 5 et 6 juin ont conduits à la Force, a modifié un peu sa physionomie habi-

tuelle car la sévérité des réglements s'est en leur faveur légèrement adoucie; c'est un bienfait momentané que leur présence a apporté parmi les autres détenus.

Il y a peu de choses à dire sur le contraste que ce mélange a fait ressortir; car ce contraste existe toujours dans la prison de la Force, où la prévention confond tous les délits et tous les individus innocents ou coupables. L'esprit de parti a accrédité quelques exagérations tout à fait mensongères sur la position des détenus politiques, sur les dangers qu'ils ont courus, sur les combats qu'ils ont été forcés de soutenir pour assurer leur liberté même en prison; rien de tout cela n'est fondé, et sauf quelques exceptions qu'expliquait très-bien la moralité de certains prévenus politiques, la tranquillité la plus complète a été constamment observée de part et d'autre.

Les visites des magistrats et des hauts fonctionnaires publics apportent encore une grande diversion dans la vie des détenus; il leur semble, ces jours-là, que la présence de ces personnages doive leur garantir la justice qu'ils réclament, l'adoucissement ou l'amélioration qu'ils attendent... Cette illusion les berce pendant une semaine, puis elle finit par s'évanouir, et ils retombent dans l'affreuse réalité.

Quelques curieux qui se disent philanthropes

viennent aussi parfois promener leurs loisirs au milieu des prisonniers; ces messieurs trouvent tout très-bien, ils goûtent le pain qui leur paraît excellent; ils prononcent d'après la fumée des chaudières que le bouillon et les légumes sont parfaits; ils vont ensuite dîner chez Véry, où ils proclament entre le Bordeaux et le Champagne l'admirable système des prisons.

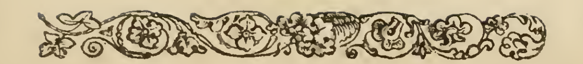
Heureusement pour les prisonniers, ces frelons de philanthropie et d'humanité font place à quelques hommes vraiment humains, pour qui le sort des détenus est l'objet de la plus vive sollicitude; en première ligne il faut mettre M. Appert, déja signalé depuis long-temps à l'estime publique, et maintenant le digne intermédiaire choisi pour diriger les effets d'une auguste bienfaisance. M. Appert est la providence des détenus, et l'intérêt dont il les environne est d'autant plus louable, que souvent il ne recueille que de l'ingratitude.

Je termine ici un travail conçu et exécuté dans des loisirs trop douloureux pour que je puisse en retirer d'autre mérite que celui d'une scrupuleuse véracité. J'ai voulu présenter le tableau de la Force sous les différents rapports qui peuvent intéresser la justice, la morale et l'humanité; j'ai voulu mettre à profit les instants que j'ai eu moi-même à passer dans cette mai-

son; soumis comme tous les détenus au régime et aux règles de l'administration, atteint par les mêmes formes judiciaires, j'ai pu, après huit mois de prévention, instruit par une bien triste expérience, jeter ces observations dans le domaine de l'opinion publique. Puissent-elles servir à quelque philanthrope éclairé et puissant, pour déterminer les améliorations qu'elles signalent! Les souvenirs pénibles qu'elles me retracent en seront adoucis, et je n'aurai pas tout perdu.

UN PRÉVENU.





LE

BOULEVART DU TEMPLE.



La seul' promn'ade qu'ait du prix,
La seule dont je suis épris,
La seule, où j'men donne où c'que j'ris,
C'est l'boul'vart du Temple à Paris.

DÉSAUGIERS.

Charles Nodier a dit, en parlant de la route du Simplon, que Napoléon fit creuser d'une manière si miraculeuse : *Le malheureux !... il m'a gâté mes Alpes !...* Ce mot n'a rien d'exagéré. Or, il en est des plus petites choses comme des plus

grandes. Moi aussi, j'ai eu mes phrases d'indignation; et, lorsque je me promène aujourd'hui de l'emplacement où était Paphos au café Turc, et que je reviens de la rue d'Angoulême à l'ancien hôtel Foulon, je m'écrie à mon tour: *Les malheureux! ils m'ont gâté mon boulevart du Temple!*

Nos pères l'avaient vu commencer, grandir, prospérer, ce fameux boulevart, dont le nom est européen!... C'était une kermesse parisienne, une foire perpétuelle, un landi de toute l'année. On y trouvait à rire, à jouer, à se délasser de jour et de nuit. C'était le rendez-vous de la meilleure société; une foule de voitures brillantes y stationnaient; on bravait le froid et le chaud pour y entendre un paillasse, qui, n'en déplaise à Debureau, avait aussi son mérite. Ce paillasse, qui se nommait Rousseau, s'était fait une réputation en chantant en plein air:

C'est dans la ville de Bordeaux
Qu'est z'arrivé trois gros vaisseaux,
Les matelots qui sont dedans
Ce sont, ma foi! des bons enfants.

J'en ai vu les débris, moi, de ce bon gros paillasse.... Et je me suis courbé respectueusement devant lui.

Je puis affirmer que jamais paillasse ne fut

plus drôle, ni plus complet : ce n'était pas le visage pâle et blème de Debureau, ce n'était pas son jeu savant et grave, ni ses poses immobiles, ni ses clignements d'yeux si expressifs !... C'était une figure pleine, rouge, bourgeonnée ; c'était la gaîté du peuple dans tout son débraillé !... Impossible de ne pas rire comme un fou du roi, en voyant ses grimaces, en entendant sa voix rauque et brisée ; il jouait ses chansons, comme Debureau joue ses pantomimes, car mon paillasse était aussi un grand acteur !... Ne croyez pas qu'il répétait comme un élève du Conservatoire ; non, il mettait, dans son débit, de l'esprit, du mordant ; sa physionomie était d'une mobilité surprenante. Je gage que, s'il vivait encore, il serait à la hauteur de l'époque, et que la littérature capricieuse qui nous fait un grand homme, chaque matin, en déjeunant chez Tortoni ou au café de Paris, aurait découvert autant de drame dans mon paillasse qu'elle en a trouvé dans Debureau.

Combien j'étais heureux.... quand, les poches pleines de marrons et de châtaignes, le vieux père Motet, notre bon précepteur, nous conduisait, les quintidis et les décadis, au jardin de l'Arsenal, et nous permettait de faire une halte devant le théâtre des Pantagoniens. Nous restions des heures entières à contempler le père

Rousseau, ce paillasse classique!.... A peine osions-nous respirer, tant nous avions peur de perdre un de ses gestes, une de ses contorsions. Hommes d'aujourd'hui, respectez les souvenirs des hommes d'autrefois; libre à vous d'adorer César! mais permettez-moi d'admirer Pompée!

Avant la révolution (celle de 1789, bien entendu), il n'y avait que quatre théâtres sur le boulevart du Temple : le spectacle d'*Audinot;* les *Associés,* dont un sieur Salé était directeur; les *Grands Danseurs du Roi,* fondés par Nicolet; le théâtre des *Délassements comiques*, situé à côté de l'hôtel Foulon, et dont les acteurs n'avaient le droit que de paraître derrière une gaze; plus tard, cette gaze fut déchirée par les mains de la Liberté; enfin, le *Salon des Figures* du sieur Curtius, qui était à la place qu'occupent aujourd'hui les *Funambules.*

L'origine du théâtre de l'*Ambigu* mérite d'être rapportée avec quelques détails. Audinot, acteur de la Comédie Italienne, et auteur du *Tonnelier* (avec Quétant), ayant essuyé un passe-droit, quitta brusquement ses camarades. Pour se venger, il imagina d'ouvrir un spectacle de bamboches, ou figures parlantes. Chaque figure imitait ou quelque acteur, ou quelque actrice du Théâtre Italien. Polichinelle était gentilhomme de la chambre du roi en exercice, et imitait les

manières d'un grand seigneur, distribuait les graces, faisait des injustices, sans que personne osât y trouver à redire.

On a remarqué que messieurs les gentils-hommes de la chambre, qui étaient intraitables pour les acteurs vivants, se montraient fort indulgents pour les comédiens de bois; ce qu'ils n'auraient pas souffert d'un homme, ils le supportaient d'une marionnette; ils riaient volontiers d'une impertinence de Polichinelle, et, pour une innocente plaisanterie, ils envoyaient Volanges au For-l'Évêque.

Audinot gagna beaucoup d'argent avec ses marionnettes, et n'eut qu'à se louer de leur zèle et de leur activité. C'est qu'avec des acteurs de bois, on n'a jamais à craindre les rivalités, ni les caprices. Barré, Radet et Desfontaines l'ont dit fort spirituellement dans un couplet de leur charmante comédie des *Écriteaux*, ou *René Lesage à la Foire Saint-Germain*.

Les acteurs y sont de niveau,
Aucun d'eux ne s'en fait accroire,
Les mâles au porte-manteau
Et les femelles dans l'armoire.
Isabelle sous le verrou
Laisse Colombine tranquille,
Et Polichinelle à son clou
Ne cabale pas contre Gille.

Quelque temps après, Audinot substitua des

enfants à ces figures de bois, et cette nouveauté ramena encore la foule chez lui. Il avait mis sur sa toile en lettres d'or : *Sicut infantes audi nos*, qu'un plaisant avait traduit de cette manière : *Ci-gît les enfants d'Audinot*. C'est là que débutèrent Varenne, Damas, Michot, et d'autres, qui brillèrent plus tard à la Comédie Française : c'est aussi chez Audinot que l'on vit paraître un arlequin, qui n'avait que trois pieds de haut. Il se nommait Moreau. Il fut, malgré sa petite taille, l'un des meilleurs arlequins de son temps.

C'est encore là qu'un nommé Bordier avait débuté; il jouait les fats et les abbés avec talent; on l'avait surnommé le Molé des boulevarts. Ce pauvre diable fut pendu, je crois, à Rouen en 1789, à la suite d'une révolte occasionnée par les grains. Quelque temps auparavant, il jouait, dans une pièce de Dumaniant, un rôle de valet intrigant, et disait : « Ça va mal pour moi, je finirai par être pendu. » On a prétendu, dans le temps, que ce Bordier avait été l'agent d'un grand personnage, mais rien n'a été prouvé à cet égard.

Les grands Danseurs du Roi ne pouvaient représenter que de petites comédies, et des pantomimes-arlequinades; car, à cette époque, les petits théâtres vivaient encore sous le bon plaisir des Comédiens français, et l'on connaît l'aris-

tocratie, je pourrais dire l'autocratie de ces messieurs !

C'est chez Nicolet que jouait le fameux Taconnet, auteur et acteur à la fois. Ce Taconnet faisait courir la bonne compagnie au boulevart dans les rôles de paysans et de savetiers; il excellait tellement dans ces derniers, que Préville disait de lui : « Cet homme est si bien dans « les savetiers qu'il serait déplacé dans les cor- « donniers. » Cet acteur original, né en 1730, mourut en 1774, à l'hôpital de la Charité, des suites de son intempérance. Nicolet, qui lui était fort attaché, accourut au chevet du malade, et s'écria en s'adressant aux personnes qui l'entouraient : « Sauvez mon Taconnet ! je « vous donnerai cent louis! deux cents louis!!...» Taconnet, presque à l'agonie, souleva sa tête, et dit, d'un air pénétré: «Ah! M. Nicolet, puisque « vous êtes si bon !... donnez-moi une pistole « à-compte pour aller au cabaret. » Il mourut une heure après.

Les théâtres du boulevart du Temple donnaient chacun deux représentations par soirée. On les appelait *jeux*. Il y en avait un de six heures à onze heures, et l'autre, de minuit à deux heures du matin. C'est à ce dernier que se rendaient incognito les grands seigneurs et les petits abbés, les talons rouges et les robes noires,

les duchesses et les mousquetaires, les marquises et les clercs de la basoche, les danseuses de l'Opéra et les fermiers-généraux. C'était la représentation des gens comme il faut, la première était celle de la canaille. Ces théâtres avaient des crieurs à leur porte; aujourd'hui le charlatanisme des affiches a remplacé celui des aboyeurs.

Quand on donnait le grand *Festin de Pierre* ou *l'Athée foudroyé*, le sieur Salé ne rougissait pas de faire l'annonce lui-même, et de crier en dehors : « Entrez, messieurs, mesdames, grande « représentation extraordinaire!... *Le grand Fes-* « *tin de Pierre*, ou *l'Athée foudroyé!* joué par « M. Constantin, premier sujet de la troupe!... « *Prrrr-nez vos billets!* M. Constantin jouera « ce soir avec toute sa garde-robe... Faites voir « l'habit du premier acte (et l'on montrait l'ha- « bit du premier acte)... Entrez! Entrez! M. Cons- « tantin changera douze fois de costume... il « enlèvera la fille du commandeur avec une veste « à brandebourgs! et sera foudroyé avec un habit « à paillettes!! »

Le boulevart du Temple a eu ses célébrités dramatiques.

Une actrice nommée Louise Masson, après avoir débuté à la Comédie Italienne, vint jouer chez Audinot *la Belle au bois dormant*. Deux cents représentations ne suffirent pas pour rassa-

sier le public. La cour et la ville (comme on disait alors) voulurent voir cette actrice extraordinaire. Les journaux du temps assurent que cette demoiselle Masson était d'une beauté remarquable. Elle reçut les hommages de tout ce qu'il y avait d'aimable et de riche à Paris; elle dissipa en folles dépenses des sommes considérables; et, après avoir passé par tous les degrés de l'infortune, je l'ai vue... moi... je l'ai vue, en 1803, pauvre et misérable, affublée d'une robe de gaze en hiver, chanter avec un ancien comédien de province, sur ce même boulevart témoin de ses triomphes, les duos du *Tableau parlant*, et de *Blaise et Babet*. Tous deux faisaient des gestes, des agaceries comme s'ils eussent encore été sur un théâtre. Quand la scène était jouée, le vieillard faisait humblement la quête, en disant : « Messieurs, ayez pitié de mademoiselle Louise « Masson, qui a fait courir tout Paris chez « Audinot, dans *la Belle au bois dormant!* » Ce spectacle faisait peine à voir!... Et j'ai senti souvent mes yeux humides, en déposant ma modeste offrande dans la petite tasse de porcelaine.

Ainsi que je l'ai dit, le boulevart du Temple, à cette époque, était une foire perpétuelle; son aspect était pittoresque. Outre les quatre théâ-

tres dont j'ai parlé, on y voyait le *Salon des Figures,* puis des baraques de bois occupées par des bateleurs qui montraient des animaux vivants; deux ou trois estaminets ou cafés borgnes et des maisons isolées et mal bâties. Deux modestes restaurants, Bancelin et Henneveu, étaient les seuls établissements où les gens du monde fissent des parties fines. Bancelin et le Cadran bleu n'étaient pas, à cette époque, au-dessus de nos plus modestes cabarets d'aujourd'hui. Si les Vadé, les Favart, les Saint-Foix revenaient à présent, ils pourraient chercher long-temps la petite porte par où ils entraient pour faire leurs orgies, après la chute ou le succès de leurs ouvrages.

Une jolie fille, nommée Fanchon, était la bayadère de ces deux cabarets; elle venait au dessert chanter les couplets de Collé, de Piron, de l'abbé de Lattaignant, et recevait, entre le champagne et le café, des marques de la satisfaction des convives.

MM. Bouilly et Joseph Pain ont, dans une charmante pièce jouée au Vaudeville il y a trente-deux ans, remis à la mode cette *Fanchon la Vielleuse,* si célèbre au boulevart du Temple. Ils ont voulu venger sa mémoire, et prouver que l'héroïne de leur drame n'avait dû son immense

succès qu'à la vente seule de ses chansons. Je ne suis pas médisant, mais je dirai qu'il faut vendre bien des petits cahiers à deux sous pour amasser quarante mille livres de rentes.

En 1791, un décret de l'Assemblée nationale proclama la liberté des théâtres. Le boulevart du Temple ne resta pas en arrière; aussi, dans l'espace de deux ans, vit-on s'ouvrir sur ce boulevart une foule de nouveaux spectacles : *les Élèves de Thalie*, *les Petits Comédiens français*, et le théâtre *Minerve*. Un Italien, nommé Lazzari, y établit une salle qui fut incendiée en 1799. La façade et les colonnes sont encore debout, et l'on y lit : *Variétés amusantes*. On vit aussi s'y établir le café Yon, le café Godet, le café de la Victoire, où l'on jouait la comédie; sans compter des marionnettes, des cabinets de physique, de curiosités, etc., etc.

J'étais enfant... bien enfant, mais je me rappelle encore combien ce boulevart était animé. A midi, les parades commençaient; à peine un paillasse avait-il fini, qu'un autre lui succédait deux pas plus loin. On entendait le son de l'aigre clarinette, le bruit sourd de la grosse caisse, les cimbales qui vous brisaient le tympan : et puis, les cris des marchands et des marchandes : « Ma « belle orange! ma fine orange! Ça brûle... ça « brûle!... A la fraîche, qui veut boire?... » C'était étourdissant, c'était assourdissant... mais

c'était fou... original... varié... C'était palpitant, c'était vivace !

Les spectacles du Boulevart jouèrent comme les autres des pièces révolutionnaires ; seulement, lorsque celui du Vaudeville ou des Italiens obtenait un grand succès dans ce genre, il autorisait les petits théâtres à les jouer, afin de répandre plus vite parmi le peuple les sentiments patriotiques. C'est ainsi que j'ai vu représenter à l'Ambigu, aux Délassements, *l'Heureuse décade, la Nourrice républicaine, Encore un Curé, au Retour, la Fête de l'égalité,* et d'autres pièces du répertoire du Vaudeville.

Lorsque l'horizon politique commença à s'éclaircir, les petits théâtres imitèrent les grands, ils donnèrent aussi des ouvrages de réaction. Il existe une affiche du Théâtre des Délassements, assez curieuse, elle est conçue ainsi : « Théâtre des *Délassements comiques*; Aujourd'hui 1er messidor an VI, première représentation de *la Souveraineté du peuple*, comédie, suivie des *Horreurs de la misère!* drame, terminé par la *Débâcle*, parade mêlée de couplets. »

Certes, c'est-là de l'esprit, ou je ne m'y connais pas.

De 1800 à 1825, les théâtres du boulevart du Temple subirent de grands changements dans les genres et dans les acteurs.

Que de renommées j'aurais à enregistrer depuis cinquante ans, que de gloires y sont venues naître, briller et s'éteindre!!... Les Révalard, les Vicherat, les Bithmer, les Joigny, les Lafite, les Corse, les Gougibus, les Raffile! que de femmes à talent, les Flore, les Levêque, les Planté, les Julie Pariset, les Lagrenois, les Bourgeois, les Picard, les Leroi!...

Les Picardeaux, les Blondin, les Beaulieu, les Béville, les Mayeur, se retirèrent devant les Marty, les Dumesnil, les Vigneaux, les Lafargue, les Frenoy, les Basnage, les Grevin. La belle Julie Diancourt céda le trône à la belle Demouchel; la belle Demouchel abdiqua en faveur de la sensible Hugens; la sensible Hugens céda sa place en pleurant à la sentimentale Adèle Dupuis. Mesdames Verneuil, Eugénie Sauvage, et Lemesnil, suivent les traces de leurs devancières. Elles plairont comme elles, brilleront comme elles, et passeront comme elles... *Sic transit gloria mundi!*

Une génération nouvelle d'auteurs vint remplacer celle dont l'étoile pâlissait alors; les Arnould, les Pariseau, les Gabiot, les Dorvigny, les Pompigny, les Guillemain, les Beaunoir, les Maillot, les Coffin-Rosny, les Camaille Saint-Aubin, les Aude, abandonnèrent le champ de bataille aux Guilbert Pixérécourt, aux Dubois,

aux Apdé, aux Cuvelier, aux Caignez, aux Villiers, aux Bernos, aux Léopold, aux Frédéric, aux Boirie, etc.

La Forêt d'Hermanstad chassa *la Forêt Noire; le Maréchal de Luxembourg* tua le *Maréchal des logis; Pierre de Provence* n'osa plus se montrer devant *la Femme à deux maris; la Tête de bronze* écrasa *Dorothée;* le *Masque de fer* tomba devant *l'Homme à trois visages*, et *l'Héroïne américaine* battit en retraite devant *le Siége du clocher.*

Ce que je regrette le plus aujourd'hui, dans le mélodrame, c'est l'absence totale du *niais* obligé. Les niais du mélodrame étaient, quoi qu'on en dise, une délicieuse création. Je ne sais pourquoi on les a chassés du boulevart; quand on voudra, on pourra les retrouver : les niais ne meurent jamais en France! Les niais sont morts, vivent les niais! Jamais la race des niais ne se perdra!!... Ils changent de tréteaux, voilà tout.

Le boulevart du Temple a eu, dans nos derniers temps, deux niais célèbres, Bobèche, et Galimafrée. Bobèche a tenu avec dignité le sceptre de la parade; sa réputation a été grande, ses succès pyramidaux. Bobèche était malin, caustique, et sous sa veste rouge, son chapeau gris à cornes, avec un papillon dessus, il a souvent

dit de grosses vérités en plein air; aussi la police a-t-elle été plus d'une fois obligée de le rappeler à l'ordre. Bobèche a joui de tous les priviléges accordés aux supériorités, il a été jouer chez des grands seigneurs, chez des ministres, chez des banquiers; on avait Bobèche, comme on aurait eu un grand acteur. Bobèche a fait aussi des tournées dans les départements, il a donné des représentations extraordinaires. Lassé de travailler pour les autres, il prit la direction d'un petit spectacle à Rouen. Depuis long-temps on n'entend plus parler de lui. S'il existe encore, je désire que ces lignes lui parviennent; s'il est mort, je serai fier d'avoir fourni quelques matériaux qui serviront un jour à compléter sa biographie.

Galimafrée n'a pas eu autant de renommée que Bobèche; cependant, il a tenu un rang honorable parmi les paillasses; c'était ce qu'on appelle un niais balourd. Bobèche était populaire, Galimafrée populacier. Il y a tant de nuances dans le talent!! Galimafrée a quitté le théâtre, sans pour cela quitter les planches. Il s'était fait garçon machiniste à l'Opéra-Comique. Tel le traitait avec dédain, qui ne savait pas que cet homme, remuant un châssis ou relevant un coulisseau, avait tenu la foule en extase devant lui... Ainsi le Béotien de Paris, qui se promène aux

Tuileries le dimanche, ignore, en regardant un bloc de marbre, qu'il vient de passer devant un Spartacus ou un Annibal.

Comme directeurs, deux hommes seulement ont beaucoup marqué au boulevart du Temple dans sa seconde période. Corse, qui allait fermer boutique, lorsqu'il donna, en 1801, la fameuse *Madame Angot au sérail de Constantinople,* pièce du fameux Aude, le père des fameux *Cadet Roussel.* Cette parade fit courir tout Paris pendant un an; il est vrai de dire que Corse y jouait le principal rôle, et qu'il était d'une bouffonnerie achevée.

Ensuite Ribié.... Ce Ribié! dont la vie fut si aventureuse, et qui disait : « Si demain il n'y « avait plus dans Paris que cinq sous d'argent « monnoyé, je ferais une affiche, et je répon- « drais de mettre six blancs dans ma poche. » Ce comédien est mort aux îles, dans un état voisin de la misère, après avoir fait sa fortune cinq ou six fois dans sa vie. Corse ne fit la sienne qu'une fois, à l'Ambigu, mais il eut l'adresse de la garder.

Un décret impérial de 1807 réduisit le nombre des théâtres de Paris à huit. Le boulevart dut nécessairement fournir son contingent. Deux théâtres seuls y furent conservés, l'Ambigu et la Gaîté. La salle des Délassements et celle des an-

ciens Associés, qu'un nommé Prévost avait ouverte sous le nom de Théâtre *sans Prétention*, et qui ne justifiait que trop son titre, furent comprises dans la grande fournée impériale. Ce Prévost mérite ici une mention honorable. Ce brave homme était directeur, auteur, acteur, répétiteur, régisseur, souffleur, décorateur, buraliste, lampiste, machiniste, etc., etc.; il remplissait tous ces emplois, sans en toucher les appointements. Nos grugeurs de budget ne comprendraient pas ce genre de cumul. Ce malheureux est mort pauvre, tout-à-fait pauvre. On laissa pourtant subsister, par grâce spéciale, deux ou trois petits spectacles de bamboches, en les obligeant à se renfermer dans des danses de cordes, des pantomimes, des tours de force, etc., etc. Mais, de même que la goutte d'eau creuse le rocher, que l'araignée refait sa toile, peu à peu les petits théâtres empiétèrent sur leurs voisins. L'empire fermait les yeux, la restauration fut douce à leur égard : déja depuis long-temps madame Saqui et les Funambules excitaient les réclamations de la part des autres administrations.

Quand la révolution de juillet arriva avec ses pavés et ses barricades, la liberté fut proclamée, la licence n'était pas loin. Aujourd'hui le boulevart du Temple est dans un état complet d'anar-

chie, on joue le répertoire de l'Opéra-Comique chez madame Saqui, celui de la Comédie Française aux Funambules, les vaudevilles du Gymnase au petit Lazzari. Il est vrai que ces bonnes gens pourraient répéter ce que Salé disait, en pareil cas, aux Comédiens Français lui défendant de représenter *Zaïre* et *Brutus* : « Venez les voir, « et si vous les reconnaissez, je m'avoue coupable « du crime de lèse-tragédie. » Larive et Lekain y allèrent, et, le lendemain, Salé reçut une lettre de ces messieurs, qui lui annonçaient que la Comédie Française lui permettait à l'avenir de jouer tout son répertoire.

Trois salles nouvelles ont été bâties depuis quelques années : le Panorama Dramatique, qui n'a fait que paraître et disparaître ; les Folies Dramatiques sur l'emplacement de l'ancien Ambigu Comique, situé maintenant boulevart Saint-Martin ; enfin, le nouveau Cirque Olympique des frères Franconi.

Me voilà arrivé à l'époque qui a démoli de fond en comble le boulevart du Temple. Le romantique qui, semblable au ver de la tombe, a rongé sourdement la littérature ancienne, a tenu ce qu'il avait promis. Il a dit : Renversons d'abord les vieilles statues, et nous verrons ce que nous mettrons sur les piédestaux. Ainsi, petit à petit, le vieux mélodrame s'est vu déchi-

queté par lambeaux; et en quelques années, il a fallu que *les tyrans*, *les chevaliers*, *les enfants de cinq ans courageux*, *les brigands*, *les vieillards vénérables*, *les niais*, *etc.*, *etc.*, cédassent le pas aux adultères, aux homicides, aux parricides, aux fratricides, aux infanticides, et à toutes les horreurs en *ides*. Le moyen âge a débordé partout comme un torrent, et, au lieu de mes bonnes tirades de mélodrames, bien ronflantes, bien sonnantes... au lieu de: *Monstre, tu recevras le juste châtiment dû à tes horribles forfaits!... Scélérat! apprends que tôt ou tard le crime est puni, et la vertu récompensée!... Gardes! qu'il soit chargé de fers, et plongé dans un cachot avec tous les honneurs qui sont dus à son rang... Allez, vous m'en répondez sur votre tête!* vous n'entendez plus que ces mots: *Mignons, compagnons, ma dague, truants, maugruauts, souffreteux, malédiction!... Pitié!... Arrière, à la hart! à la rescousse!...* C'est tout-à-fait une nouvelle langue; je doute fort que les cuisinières qui mangent des pommes au parterre, que le gamin qui croque des noisettes à l'amphithéâtre des troisièmes loges, puissent jamais se fourrer ce vocabulaire dans la tête.

Un seul théâtre sur le boulevart me paraît digne des anciens jours; c'est celui du Cirque Olympique. Quand on y parle, au moins les

spectateurs comprennent, et puis, la poudre et les coups de fusil empêchent d'entendre. C'est un établissement bien entendu et bien dirigé.

Offrir au peuple le tableau de nos fastes militaires, lui montrer, en action, nos gloires, nos triomphes, nos revers et nos malheurs, c'est lui faire faire un cours d'histoire à sa portée, c'est l'instruire en l'amusant : *Utile dulci!*

Le salon des figures du sieur Curtius est le seul établissement qui n'ait pas subi de changements. Depuis soixante ans il est toujours le même ; il n'a ni gagné ni perdu. Il est humble et modeste, avec sa petite entrée, son aboyeur à la porte, et ses deux lampions.

Quant à son factionnaire en cire, c'est un farceur ; voilà pour ma part trente-six ans que je le connais.

Je l'ai vu soldat aux Gardes-Françaises, hussard Chamboran, grenadier de la Convention, trompette du Directoire, guide consulaire, lancier polonais, chasseur de la garde impériale, tambour de la garde royale, sergent de la garde nationale ; dimanche dernier, il était garde municipal, j'ai manqué de dire *gendarme ;* j'oubliais qu'ils avaient tous été tués pendant les trois jours de juillet.

Quand vous entrez dans le salon, vous le trouvez tel qu'il était dans l'origine, noir et en-

fumé. Les figures nouvelles relèguent par derrière les figures anciennes, comme le roi qui arrive à Saint-Denis fait descendre son prédécesseur dans la tombe, pour prendre sa place sur la dernière marche du caveau. Cependant, vous y retrouvez, comme à la porte, des visages de votre connaissance; que de célébrités bonnes ou mauvaises, que de héros, de savants, de gens vertueux, de scélérats le sieur Curtius a passés en revue depuis l'ouverture de son muséum! Je crois pourtant qu'on a plus souvent changé les habits que les visages. Je ne serais pas surpris que Geneviève de Brabant fût devenue la bergère d'Ivry; que Charlotte Corday eût prêté son bonnet à la belle Écaillère; que Barnave représentât aujourd'hui le général Foy, et que la moustache de Jean Bart eût servi à faire celle du maréchal Lannes. Ce qui, surtout, n'a pas bougé de place, c'est le grand couvert où sont réunis tous les rois. On y a vu Louis XV et son auguste famille; Louis XVI et son auguste famille; le Comité de salut public, et son auguste famille; le Directoire et son auguste famille; les trois consuls et leur auguste famille; l'empereur Napoléon et son auguste famille; Alexandre, Guillaume, François, et leurs augustes familles; Louis XVIII et son auguste famille; Charles X et son auguste famille; et nous y

voyons aujourd'hui Louis-Philippe et son auguste famille !

Je ne parlerai pas des fruits qui composent le dessert; je puis affirmer que les pommes, les poires, les pêches, les raisins, étalés sur cette auguste table, sont les mêmes que j'y ai vus il y a trente ans... Je ne crois même pas qu'ils aient été époussetés depuis : je trouve du reste qu'il est un peu cavalier d'offrir à des têtes couronnées des fruits que le plus petit marchand de la rue Saint-Denis ne voudrait pas donner à ses commis.

Aujourd'hui, le boulevart du Temple n'est plus une spécialité, c'est un boulevart comme un autre, et bientôt ce ne sera plus qu'une rue de Paris. Quoiqu'on y compte six spectacles, il est triste et désert; ce n'est que vers sept heures du soir que l'on commence à entendre un peu de bruit, à voir un peu de mouvement; mais on n'y trouve plus comme autrefois des parades en dehors; que n'y voyait-on pas dans son bon temps!... On y voyait des oiseaux qui faisaient l'exercice, des lièvres qui battaient de la caisse, des puces qui traînaient des carrosses à six chevaux; on y voyait mademoiselle Rose, la tête en bas et les pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier; on y voyait mademoiselle Malaga, à la crapaudine sur un plat d'argent; on y voyait

des escamoteurs, des joueurs de gobelets; on y voyait des curiosités de toutes façons; on y voyait la passion de Cléopâtre à côté de celle de Jésus-Christ; on y voyait des nains, on y voyait des géants, on y voyait des hommes-squelettes, des femmes qui pesaient huit cents livres; on y voyait des gens qui avalaient des serpents, des cailloux, des fourchettes; on y voyait des enfants qui buvaient de l'huile bouillante, d'autres qui marchaient sur des barres de fer rouges...; on y voyait des phénomènes; j'y ai vu une femme sauvage!!... Enfin, Munito, le fameux Munito, ce chien qui calculait aussi bien qu'aucun ministre des finances, n'a pas rougi d'y donner des représentations.

Pauvre boulevart du Temple! tu périras comme le reste!... A chaque mutilation que je te vois subir, je m'écrie avec l'accent de la douleur :

Encore une pierre qui tombe
Du boulevart de la Gaîté!

On aura beau me dire : « Voyez ces belles « maisons à six étages! regardez ces boutiques « superbes! » J'y chercherai long-temps de l'œil mes cafés noirs et borgnes, mes baraques de bois devant lesquelles je m'arrêtais béant! Et mademoiselle Rose! et mademoiselle Malaga! et

Bobèche! et Galimafrée! et mon vieux paillasse, à moi, qui est-ce qui me les rendra?...

En sera-t-il plus gai, ce pauvre boulevart, quand vous y aurez enfoui des carrières de moellons? quand vous en aurez fait une rue de Rivoli? Que ne l'éclairez-vous au gaz!! Welches!! alors, je n'aurais plus qu'à dire comme les augures de Rome, aux jours des grandes calamités: *Les dieux s'en vont!!!*

Oui, je le répète: « Vous m'avez abîmé mon « boulevart du Temple!... »

N. BRAZIER.





UNE
VISITE A SAINT-GERMAIN-
EN-LAYE.



Chaque jour les derniers adorateurs du feu sacré prêt à s'éteindre voient le peu de monuments qui nous restent s'en aller un à un comme les dernières feuilles d'automne, mais sans laisser après eux comme elles les espérances du *renouveau*; chaque jour la main de ce siècle improductif et destructeur fait une place vide de plus! Les fragments d'Anet servent d'auge aux

maçons dans les corridors délabrés des Petits-Augustins; Saint-Wandrille s'en va croulant; ici, des spéculateurs sans pitié font disparaître la charmante nef de Saint-Benoît et le cloître vénérable de la Sorbonne, pour élever à la place des bâtisses de plâtre vides de locataires, ou ajouter une détresse théâtrale de plus aux vingt directions maladives de la capitale; là, un peuple égaré par de ridicules provocations ravage Saint-Germain-l'Auxerrois comme solidaire du carlisme de ses hôtes, Saint-Germain, que l'on se garde depuis de réparer, promis qu'il est aussi au marteau des démolisseurs! Plus loin, ce sont les barbares de la Liste Civile qui mutilent les Tuileries, sans spéculation, sans passion, probablement par un amour désintéressé du laid et de l'absurde. Hier, on annonçait aux enchères, à la mise à prix de mille écus, les tours qui ont abrité le berceau des vieux Bourbons; aujourd'hui, l'on menace la chapelle de Vincennes, cette ravissante miniature du grand art du moyen âge, dont les vitraux, peints par Jean Cousin, d'après les dessins de *Raphaël d'Urbino*, sont réputés les plus beaux de l'Europe!

Hâtons-nous donc de voir, et de bien voir, de graver dans notre souvenir et dans nos albums ces saints débris. Il faut se presser d'en jouir, au temps où nous sommes! Debout au-

jourd'hui, le seront-ils demain? La hache de la bande noire va vite et chemine toujours.

Entre les édifices royaux de ce seizième siècle qui s'épanouit dans l'histoire architectonique, comme le bouquet éblouissant et fantasque du feu d'artifice, après lequel tout rentre dans les ténèbres, les deux œuvres capitales, les deux merveilles, sans être séparées de Paris par une distance très-considérable, ne sauraient cependant servir de but au promeneur parisien dans ses excursions dominicales.

Tous ne peuvent aller à Corinthe! Il n'est pas donné à tous de contempler Fontainebleau, le triomphe du Primatice, ni surtout ce noble Chambord déja proscrit naguères par ce bon Paul-Louis, faillible parfois, tout comme un autre, dans ses sentences, l'honnête homme qu'il était!

Que ceux qui se voient interdire le pèlerinage de Chambord ou de Fontainebleau se consolent pourtant : aux amateurs enchaînés six jours de la semaine par les ennuis du comptoir ou du bureau, Saint-Germain-en-Laye s'offre du moins comme l'échantillon de ce style oriental et féerique, comme le modèle réduit de cette architecture dont Paris ne présente point de monuments; car les Tuileries et la cour du Louvre quittent déja l'école primitive du seizième siècle

pour cette élégante transition italienne qui amena le classique et la décadence.

Mais ce n'est là que le moindre mérite de Saint-Germain.

Vous donc, qui aimez ces sites historiques que l'homme et la nature ont parés à l'envi, si, par impossible, Saint-Germain n'a point encore reçu le tribut de vos admirations, attendez que cet hiver soit descendu à son tour *dans l'abîme du passé*, et, quand une brise d'est aura séché les plaines, quand le soleil d'avril aura chassé les nuées grésilleuses et les giboulées de mars, un beau matin, un dimanche soit, traversez la rue Saint-Honoré à l'heure où la première messe tinte à Saint-Roch, marchez droit à ce recoin vers lequel vous guide une rumeur confuse, un tumulte incessant d'hommes, de roues et de chevaux; là, à l'angle nord-est du Carrousel, près de la place où tomba Georges Farcy, heureux d'être mort pour, pendant et non après une révolution; heureux, si toutefois son âme ignore, au sein d'un autre monde, ce qui se passe en celui-ci!

Là, pour la modique somme de deux francs, voire un franc cinquante centimes, se ruent sur vous en masse phaétons de toutes figures et de toutes espèces, superbes conducteurs d'accélérés ou de diligentes, modestes guides de coucous,

modestes, non pas du gosier, je vous jure; car ils pourront bien triompher dans le combat qui va s'engager en votre honneur; choc de paroles, bataille de volubilité, dont vous serez le prix et peut-être la victime, l'ardeur de ces braves gens à vous assaillir étant de nature à faire craindre pour vos habits, et même pour vos membres tirés à quatre cochers.

Puis vous ébranlez le pavé de la rue de Rivoli, vous franchissez la place de la Révolution, les Champs-Élysées; vous passez sous cet arc de l'Étoile, œuvre ébauchée dans les jours de gloire de la France, et dont les gouvernements postérieurs se sont accordés, par une pudeur louable, à laisser à l'avenir le soin d'élever le couronnement.

Paris fuit derrière vous, et vous voilà lancé à pleine course dans ce beau pays dont l'aspect varié peut adoucir les regrets de ceux à qui le sort refuse les hardis voyages et les courses lointaines; car il déroule autour d'eux un petit monde de cités, de forêts et de fleuves, frais, vert et doré, sur quelques lieues de rayon!

Voici déja le magnifique pont de Neuilly, entreprise si neuve et si téméraire pour le temps qui la vit exécuter, que les rivaux de l'ingénieur auquel il doit sa construction ne lui donnèrent pas dix ans à paver la Seine de ses débris; la-

quelle prédiction attend son accomplissement depuis un demi-siècle, et l'attendra sans doute plus long-temps encore !

Et vous voyez s'effacer avec un vif regret la Seine et ses îles verdoyantes, et tout ce riche paysage que domine de sa colline orgueilleuse l'ex-couvent de jésuites du Mont-Valérien, tandis que le célèbre château de Neuilly se cache modestement à l'ombre de ses massifs, en sorte que celui-là semblerait plutôt la demeure d'un roi, celui-ci l'asile abandonné d'une secte proscrite.

Laissant en arrière ces lieux où se dénoua brusquement une héroïque histoire, on arrive promptement à Nanterre, patrie de sainte Geneviève et des gâteaux, cité chérie de l'apprenti gastronome encore en puissance de bonne.

Après avoir traversé la base de l'une des presqu'îles de la Seine, vous retrouvez avec joie les rives du beau fleuve : bientôt paraît la fameuse *machine*, dispendieuse merveille de l'enfance des arts mécaniques, immobile et muette aujourd'hui comme la royale demeure dans les lacs et les bassins de laquelle elle conduisait les ondes. A gauche s'élèvent les hauteurs enchantées de Marly, où de coquettes *villas* se voilent à demi sous les riants ombrages qui tapissent le déclive de la côte ; en face, au-dessus des bois, se profile le pompeux aqueduc, pont aérien, à

travers les arches duquel roulent les flots bleus de l'éther; puis, en inclinant légèrement à droite, une montagne abrupte étale sur sa crête, entre de blanches maisons, une masse grise et rouge d'aspect singulier et confus, comme un harem de la Mekke ou de Médine, égaré dans une ville de l'Ile de France.

C'est Saint-Germain!

La route est ardue; mais elle gravit vers la cime, où l'antique châtel est suspendu comme une aire abandonnée, entre de beaux arbres, des murs de jardins que débordent de tous côtés les têtes arrondies des tilleuls, le clair feuillage des acacias, ou les lierres aux feuilles en cœur, et s'arrête enfin au bord du fossé de ce Château-Vieux qui contraste si étrangement avec la ville fraîche et neuve dont il est pressé de deux parts.

Rien dans Paris ne peut donner une idée de ce parallélogramme défectueux, allongeant ses ailes anguleuses du nord au midi, de ces lignes de constructions revêtues d'un ciment gris et mat, sur lequel tranchent vivement des pans, des corniches, des entablements, de longs cordons de briques d'un rouge foncé. Le caractère de ce manoir de François Ier serait tout-à-fait arabe, si les fenêtres étaient plus étroites et distribuées avec une plus jalouse parcimonie.

Le pont franchi, le porche passé, l'on se

trouve brusquement dans la cour d'honneur du château, cour d'honneur, à vrai dire, car elle en est la gloire et le joyau.

Quand je levai les yeux au sortir de la sombre voûte, vers les bâtiments intérieurs, à voir cet hexagone irrégulier et fantasque, tout en angles saillants et rentrants, dont chacun s'arrondit en tourelle mignardement *aournée;* ces croisées sans saillies et sans bases; ces pavillons chargés de chiffres, de mystérieuses salamandres; ces monstres qui dardent sous chaque fenêtre leur corps horizontal, gardiens pétrifiés de ce palais du silence; il me sembla moins être environné d'un monument historique que d'un fantastique édifice d'Amber-Abad[1], la ville de Djinn-Istan.

Puis, lorsque je me repris à penser aux hôtes qui avaient peuplé jadis ces escaliers, ces galeries, ces balcons, aux bruits qui avaient animé cette morne enceinte, des souvenirs plus étincelants que tous ceux de la féerie vinrent en foule ébranler ma mémoire : il me sembla que cette solitude n'en redeviendrait jamais une pour moi, et que volontiers quitterais-je les demeures et la société des vivants pour celles de ces lieux abandonnés et de leurs grandes ombres.

Et j'errai avec émotion entre les murs épais

1 Amber-Abad, la ville d'Ambre.

des corridors, dans ces salles vides et nues, veuves des riches tentures qui les paraient jadis pour les bals mythologiques de François Ier, et sans autre vestige de leur splendeur que la salamandre gigantesque qui décore le manteau des vastes cheminées.

Que de brillantes figures ont passé dans cette salle des fêtes, avec leur génie, leurs amours, leurs intrigues, durant le cours des galantes annales du seizième siècle, ouvertes et fermées par les deux Marguerite, ces fleurs enchanteresses de la tige des Valois, mais dont la seconde se flétrit sous les souillures de sa race éteinte dans la fange et le sang.

Là, Clément Marot, favori peut-être heureux d'une belle reine, charmait François Ier des chants de cette muse que le roi très-chrétien devait bientôt proscrire comme hérétique. Là, Montmorency, représentant obstiné de la barbarie dans l'âge des beaux-arts, fronçait le sourcil de dédain à toute cette poésie qui débordait autour de lui en vers où s'essayait la langue si jeune et si riche de nos pères, en concerts remplis d'une harmonie nouvelle, en peintures, en décorations, en ingénieux *momons* ou mascarades de caractère.

Pourtant il n'eût pas fallu soulever tous ces masques joyeux: plus d'une trame sanguinaire

cacha les visages bourrelés de ses complices sous le *loup* immobile des dominos.

Jamais Saint-Germain n'étala plus de faste et de bruit que pour les ballets et jeux de momon de Charles IX, royaux divertissements dont l'*escadron-volant* de la reine-mère faisait les honneurs et les frais, suivant le principe de la fille des Médicis, qui toujours brodait de fêtes le noir tissu de ses menées politiques.

Il y avait une odeur de meurtre dans ces plaisirs, un parfum de débauche dans ces complots!

La Mole, amant aimé de la reine de Navarre, et son ami Coconnas, sortirent de l'un de ces bals pour aller rejoindre les autres victimes du jeune tyran, ou plutôt de son exécrable mère, tragique aventure mise dernièrement avec succès sur notre scène.

Saint-Germain vit aussi se glacer la main qui avait signé l'arrêt de mort de ces deux infortunés : c'est de là que partit Charles IX, accompagné seulement de Brantôme et de quelques serviteurs et archers de sa garde jusqu'à la dernière demeure dont il devait être expulsé par un attentat presque aussi monstrueux que les siens; la violation des tombes de Saint-Denis, cette Saint-Barthélemy des morts, renouvelée des vengeances de l'ignoble restauration de Charles II.

D'autres appartements ont gardé la trace de noms et d'événements plus modernes : l'une des pièces, aux lambris tout brodés des arabesques d'or du dix-septième siècle, s'appelle encore la chambre de Jacques II; une autre, la chambre de mademoiselle de la Vallière.

Un escalier s'offrit à moi : je montai au hasard les degrés. Tout-à-coup le jour tomba d'aplomb sur ma tête : je m'élançai, surpris, et je me trouvai les pieds sur les larges dalles de pierre qui revêtent les combles du château, comme une cuirasse d'écailles quadrangulaires, au lieu d'ardoises, de tuiles ou de plomb laminé.

On peut faire ainsi sans nul péril le tour des toits, cependant qu'un profond panorama se déroule par échappées aux yeux du promeneur suspendu dans les airs : la place de la cité avec son église moderne et vulgaire, l'hôtel du prince de Galles, où se balance encore en guise d'enseigne l'image du fils exilé de Jacques II, vis-à-vis le château, cet autre Holy-Rood d'autres Bourbons; puis, en-deçà de la forêt, la belle pelouse verte, où les exercices de la garde nationale de Saint-Germain ont remplacé les galants ébats de la cour des Valois.

Quelle que soit l'originalité piquante de ce rendez-vous de chasse des rois, ce n'est pourtant, nous l'avons observé plus haut, que le

specimen d'une école qui a fondé ailleurs ses œuvres immortelles; mais le titre le plus incontestable de Saint-Germain à la célébrité, celle de ses beautés qui n'a presque point d'égale, c'est son incomparable terrasse, c'est le spectacle dont s'enivre le regard du haut de cette colline étagée de main d'homme.

Nul paysage, à moins d'avoir pour horizon l'Océan ou les Alpes, ne saurait l'emporter sur cette riche et splendide plaine, courbée en arc des hauteurs ombreuses de Marly à celles de Montmorency, tandis que la Seine, large, éclatante au soleil, coupée d'îlots charmants, sillonnée de légères nefs, s'allonge sous vos pieds comme la tangente de cette courbe immense, et que la forêt ferme le cercle derrière vous.

L'aqueduc de Marly, reposant sur la cime des bois comme une majestueuse ruine romaine; l'arc de triomphe de l'Étoile; Paris, couché dans sa vallée entre deux montagnes rivales, Montmartre et le mont Valérien; les tours lointaines de Saint-Denis; monuments, forêts, collines, tout vous presse, vous éblouit à la fois: les yeux et la pensée s'abîment ensemble dans cette mer d'objets et de sensations. Saint-Denis, Saint-Germain, l'arc de l'Étoile, ce triangle mystérieux n'oppose-t-il pas chacune de ses faces à chacune des trois grandes périodes de

notre histoire? Là-bas, sous cette flèche de pierre, les vieux rois féodaux, le moine Suger, le moyen âge; ici, derrière cette terrasse, l'âge de transition, François Ier, Mazarin, Louis XIV; en face, debout sur l'entablement inachevé de l'arc géant, la révolution, Bonaparte, l'avenir!.... s'il est un avenir!

Telle est l'admirable position que Louis XIV abandonna pour le triste et aride Versailles; soit effroi des tours funèbres de Saint-Denis, qui assombrissaient pour lui ces grandioses tableaux, en se dressant à l'horizon comme d'importuns moniteurs de mort et de fragilité; soit fantaisie de monarque qui veut avoir tout à créer, tout à vaincre, jusqu'à la nature, jusqu'à Dieu! Caprice ou peur de roi qui coûta cher à la France!

Ce noble site eut, dans des temps reculés, un aspect bien différent: au lieu de cette opulente variété, l'on voyait, du sommet de la colline alors déserte, une forêt sans bornes étendre vers les quatre vents du ciel sa majesté lugubre et monotone, dominée çà et là par un *dun* surmonté d'un temple d'Isis, ou de quelque dolmen colossal, autel terrible des druides; et, plus loin, à l'extrémité de la noire plaine, Paris levant ses tours carrées du fond de l'île étroite où se resserrait son berceau!

Cette sauvage contrée s'était éclaircie, défri-

chée partiellement, et parsemée d'habitations humaines, quand le bon et malheureux roi Robert, si mal récompensé par l'Église de ses vertus chrétiennes, érigea sur la montagne un moutier sous l'invocation de Saint-Germain, évêque d'Auxerre.

Les concessions de terrain, les priviléges qui furent accordés au monastère, attirèrent bientôt aux alentours nombre de serfs et de pauvres paysans, qui préféraient la protection intéressée mais efficace des moines, à la tyrannie capricieuse des barons; ainsi se forma le village, puis le bourg, enfin la ville de Saint-Germain-en-Laye, qui prit ce nom de la Laye, prolongation septentrionale de l'immense forêt druidique d'Iveline.

Les premières fondations du château furent jetées par Louis VI, suivant les uns, par Charles V, selon d'autres: Louis XI en fit don à son fameux médecin Coictier, qui se vit dépouillé des bienfaits de son maître, après la mort de celui-ci, de même que tous les autres favoris plébéiens du vieux tueur de grands. Saint-Germain n'a plus été distrait depuis lors des domaines de la couronne. Fréquemment habité par la cour durant les seizième et dix-septième siècles, il fut enfin délaissé sans retour des rois après la construction de Versailles.

L'empereur en fit une caserne pour les Vélites de sa garde : la restauration y logea l'une des compagnies de ses gardes-du-corps, et fit réparer la chapelle avec tout le bon goût de nos restaurateurs de monuments. Aujourd'hui son enceinte silencieuse n'a d'habitants que la paisible famille d'un concierge. C'est un progrès !

Les bâtiments primitifs ont disparu depuis plusieurs centaines d'années, et le Château-Vieux, le seul qui subsiste aujourd'hui, doit sa construction à François I[er].

La terrasse est l'ouvrage d'Henri IV, qui fit en même temps bâtir le Château-Neuf, bien plus vaste que l'ancien, et dont nous n'entreprendrons pas de décrire toutes les magnificences.

Du palais, assis sur la croupe de la montagne la plus proche de la rivière, descendaient jusqu'à ses bords, d'étage en étage, les somptueux jardins, et chacun des gradins de ce prodigieux escalier recélait sous les voûtes creusées dans ses flancs tous les prodiges de l'esprit ingénieux et mythologique du temps : grottes sèches tapissées de rocailles et de coquillages aux vives couleurs, resplendissantes de marbres, de porphyres, de statues, de vases antiques, et des émaux sans pairs du seizième siècle ; grottes humides où la mécanique hydraulique s'était

surpassée pour mettre en action les scènes les plus pittoresques de la fable, où les courtisans ébahis admiraient tour à tour Perséus délivrant Andromède, Neptunus au sein de sa cour aquatique, Orphéus faisant *virer* en cadence les douze signes du zodiaque aux sons harmonieux de sa lyre, la mer et ses tempêtes, le désert et ses monstres, le paradis et l'enfer !

Tout a disparu, grottes magiques, pompeux jardins, bassins dont le soleil levant irisait les jets aux mélodieux murmures; tout, jusqu'aux assises du Château-Neuf, grace à l'abandon de Louis-le-Grand. Seulement, à l'extrémité de l'emplacement d'une de ses ailes, sur la droite de la terrasse, un pavillon peu élevé arrondit son dôme percé d'une seule fenêtre.

Cette modeste retraite, décorée et habitée naguère par le gracieux auteur d'*Édouard* et d'*Ourika*, par madame la duchesse de Duras, c'est la chambre d'Anne d'Autriche : c'est là que naquit Louis XIV !

Voilà donc, avec quelques rampes à demi-ruinées, tout ce qui indique au voyageur l'emplacement de tant de splendeurs : étrange destinée, qui fit survivre le palais de François Ier à celui qu'éleva Henri IV et où mourut Louis XIII !

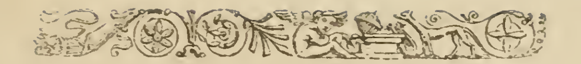
Hélas ! qui sait combien de temps encore le Château-Vieux aura droit de s'applaudir de cette

victoire sur l'ordre des temps ! L'œil, qui doit diriger la main destructrice, a déja peut-être calculé la valeur des briques de ses tournelles, estimé les dalles de ses terrasses !

Hâtez-vous donc, vous qui ne l'avez jamais vu, vous qui voulez le revoir encore ; car le choléra de la barbarie n'a pas quitté comme l'autre la terre de France, et notre atmosphère est toujours mortelle aux chefs - d'œuvre des arts !

Henry MARTIN.





LA VIE DE CAFÉ.



Avant de dire au lecteur (que ce titre étonne peut-être un peu) ce que c'est que *la vie de café*, il convient de lui dire deux mots des cafés eux-mêmes. Ces établissements succédèrent aux cabarets fréquentés, sous Louis XIV, par la jeunesse élégante de Paris. Le siècle était dévot, guerrier; il aimait les arts; la cour de France était la plus brillante, la plus polie de l'Europe; et, à Paris, les jeunes gens, les femmes s'enivraient! Il y avait certainement dans ce phéno-

mène moral quelque chose qui tenait de la Fronde et qui menait à la Régence.

Un de nos ambassadeurs en Espagne, espèce de Lucullus au petit-pied, nous avait, sous le règne précédent, apporté le tabac, production des Indes occidentales; un autre agent diplomatique, un envoyé de l'Arménie, nous apporta le café, dont il se faisait depuis des siècles une grande consommation dans le Levant.

Le premier lieu où l'on se réunit pour savourer la liqueur nouvelle, fut, dit-on, ouvert dans le voisinage du Pont-Neuf, sur la rive droite de la Seine, par un homme appartenant au bienfaisant Arménien : cet homme, digne d'être signalé au souvenir et à la reconnaissance de la postérité, se nommait Pascal.

Sa maison ne fut fréquentée, dans les commencements, que par un petit nombre de voluptueux de bonne compagnie. Ils y ajoutaient les délices d'un entretien animé, que n'altéraient ni la crapule, ni l'hébêtement du cabaret. Le café active la circulation des humeurs; il féconde la pensée; le vin irrite l'estomac, engourdit les sens, et abrutit. On ne tarda guère à déserter le cabaret pour le café. Mercier, quand il écrivit son *Tableau de Paris*, évaluait déja le nombre de ces établissements à six ou sept cents; on assure qu'aujourd'hui il y en a plus de trois mille.

Avant l'introduction du café dans notre vieux Paris, il y avait des débauchés, des désœuvrés qui menaient ce qu'on pouvait nommer alors la vie de cabaret; et, entre cette sorte de gens, il en est plusieurs dont les noms même sont venus jusqu'à nous : les Civrac, les Sablé, les Chapelle, etc. On sait leurs querelles, leurs grossiers propos, leurs extravagances ignobles. L'heureux caprice qui mit le café à la mode fit justice de tout cela. L'avantage de conserver sa raison dans des réunions dont le plaisir était le principal attrait, donna à ces réunions du calme et de la décence; les entretiens exigèrent quelque suite, quelque attention, du choix surtout, puisqu'on ne parlait pas seulement à ses intimes, mais à des étrangers, et devant des étrangers. Je ne sais si je me trompe, mais le rapide progrès de notre intelligence politique me paraît dater de l'ouverture des cafés à Paris. « On y « bavarde sur la Gazette, » dit Mercier.

On sait ce qu'ont été les cafés pendant nos phases révolutionnaires.

A l'imitation de la capitale, nos villes de province se hâtèrent d'avoir de ces lieux de conférence; et les idées nouvelles se répandirent, et l'esprit public se forma. C'est aujourd'hui une conquête faite depuis long-temps, une posses-

sion imprescriptible qu'on ne peut plus nous ravir.

Et qu'on ne compare point, sous ce rapport, le cabinet de lecture au café. Le cabinet de lecture fermé, avec son atmosphère soporifique, et son pesant harpocratisme, se refuse essentiellement aux communications de la pensée; le café les provoque. Que l'émeute s'engendre; que l'imperceptible frémissement qu'elle excite avant d'être saisissable soit remarqué par quelque observateur exercé, ce n'est pas dans un cabinet de lecture qu'il en court donner avis; ce n'est pas chez lui; c'est au café, à *son* café où il est sûr de rencontrer ses amis; à *son* café où il lit *ses* journaux, où il cabale comme électeur et comme garde national. Quel point sert de ralliement aux premiers retentissements du rappel? où va-t-on prendre langue, s'encourager, se compter? C'est au café. Pas un des trente mille citoyens qui suivirent le général Pajol à Rambouillet n'arriva dans les rangs sans avoir passé par le café; tous y avaient vidé militairement la bouteille de bière ou le petit verre d'absinthe. C'est dans les salons que se font les candidats à la législation, les ministres, les présidents du conseil, tout le système politique du moment : mais si la sanction des cafés manque à ces arran-

gements, rien ne s'accomplit : c'est dans les cafés que germent, mûrissent et naissent les commotions qui changent et déplacent tout dans l'ordre social.

Les cafés méprisaient le Directoire, et le 18 brumaire se fit sans obstacle; Marengo, miracle moins admirable sans doute que ceux de Montenotte, Mondovi, Arcole, et Rivoli, Marengo jette un éclat dont les cafés sont éblouis; la République est roulée, empaquetée, reléguée dans un coin du garde-meuble national, sans que personne songe à inquiéter le moins du monde l'audacieux soldat qui se ceint effrontément la tête de la couronne des despotes. Mais le sucre devient cher; la demi-tasse double de prix; si quelqu'un rit de la bette substituée à la canne de Saint-Domingue, de La Martinique, et de Moka, l'imprudent est aussitôt mandé devant monsieur le conseiller-d'état, préfet de police, après avoir passé par la salle Saint-Martin; les naïfs et libres entretiens deviennent dangereux; il n'y a plus de sûreté au café; le calme règne, mais les têtes expérimentées prévoient un orage prochain. Mallet, qui a compris la situation, veut la mettre à profit; un grain de gravier roule sous son pied, et c'est cela seulement qui le fait échouer. Les cafés rient de sa conspiration d'écolier. On n'entreprend rien pour le sauver de la peine qu'il a

encourue; mais on parle de son courage et d'une réponse pleine de fierté et de profondeur qu'il adressa à ses juges. Napoléon! Napoléon! fais en sorte de n'avoir rien à demander là! L'incendie de Moscou force nos soldats à affronter des frimas inaccoutumés, imprévus; l'empereur n'a plus d'armée! Le 29e bulletin est lu dans les cafés; il y répand la stupeur. Quelques mots sont hasardés sur l'infortune de tant de braves défenseurs de la patrie, et sur la *folle ambition* de leur chef. Celui-ci revient à quelques jours de là; il entre dans la capitale le soir, furtivement. Tout Paris le lendemain est informé de son retour, et des circonstances insolites qui l'ont accompagné. Un jeu de mots circule dans les cafés: « Voilà la première fois, dit-on, qu'il revient « de la boucherie sans réjouissance. » Et cette trivialité est l'arrêt de proscription du conquérant. Il peut faire de nouveaux prodiges, il peut étonner de nouveau le monde par des combinaisons plus merveilleuses que celles qui l'ont placé au premier rang des grands hommes de tous les siècles passés; les cafés en font leur jouet; c'est une chute dont il ne se relèvera pas.

Les cafés ont vu passer, tête couverte, le convoi de Périer; ils ont suivi solennellement le convoi de Lamarque. Il leur a pris fantaisie de renverser les barricades le lendemain du jour

où ils n'avaient pas trouvé mauvais qu'on les élevât. S'ils eussent cédé à une autre inspiration, qui saurait dire ce que nous serions aujourd'hui ?

Les Saints-Simoniens ont publié un journal; ils ont ouvert un établissement où ils se sont donnés en spectacle, où ils ont essayé de faire ce qui ne se fait plus; ils vont à la guinguette, ils boivent, mangent, dansent avec les ouvriers; ils ne font aucun progrès; les cafés ne sont pas pour eux; l'église française y est en meilleur prédicament; l'église française pourrait réussir.

L'importance des cafés est incontestable.

Maintenant, qu'est-ce que la vie de café?

Y a-t-il des gens qui vivent au café?

Comment y vivent-ils?

Ces questions, je me les suis faites le jour où l'éditeur du livre des *Cent-et-Un* m'a demandé un chapitre là-dessus. Je me suis mis en quête; et voici le résultat de mes investigations.

Outre les passants, les pratiques volantes, ce qu'en terme de regrat on nomme le casuel, chaque café a ses habitués: quelques-uns qui viennent, le matin, prendre à la hâte du café au lait ou du chocolat; le plus grand nombre, après-dîner, pour le *régal*. Le régal se compose de la demi-tasse et du petit verre pris chacun séparé-

ment, ou mêlés ensemble, ce qui, alors, se nomme *gloria.* On sait que ce mot est latin, et qu'il signifie hommage à Dieu, ou béatitude céleste. Parmi les consommateurs de ce divin breuvage, il y en a de plus raffinés encore : ceux-ci, après avoir versé avec une extrême précaution leur eau-de-vie sur la chaude décoction de Bourbon ou de Martinique dont ils ont commencé par humer à peu près le tiers, enflamment, au moyen d'une allumette de papier, l'alcool précieux qui est demeuré à la surface. Un morceau de sucre, soutenu au-dessus de la flamme, dans la petite cuiller qui accompagne toujours la demi-tasse, tombe, par l'effet de la chaleur, à l'état de caramel, et est versé goutte à goutte dans la liqueur qu'il fait frissonner. Il n'y a pas de règle pour le temps que doit durer cette combustion : chacun suit à cet égard son goût, son instinct. Et il est vrai de dire que la plupart du temps le hasard en décide. L'air s'introduisant brusquement à l'ouverture des portes, ou agité par les allées et venues des garçons et des consommateurs, y met souvent un terme anticipé : petite contrariété dont un habitué de café, naturellement philosophe, se console aisément.

Les pratiques du matin ont jeté un coup d'œil rapide sur la partie officielle du *Moniteur,* car

par le temps qui court, nul n'est assuré de ne se pas trouver à l'improviste pair de France ou décoré de la Légion-d'Honneur, et il est prudent à chacun de se tenir en mesure pour les félicitations. Les consommateurs de l'après-dînée s'arrachent les autres journaux. Ils s'inscrivent, les font retenir par les garçons, en seconde main et même en troisième. Il y en a tels parmi eux qui ne se font grâce d'aucun et qui attendent même héroïquement *Messager*, *Gazette*, *Nouvelliste* et toutes les autres feuilles du soir pour y prendre un avant-goût de ce qu'ils retrouveront le lendemain dans *le Constitutionnel*, dans *les Débats*, dans *la Quotidienne*, dans *le National*, dans *la Tribune*, etc., etc., etc. Et cependant ces gens trouvent encore moyen de faire à la traverse de tout cela la classique partie de domino, et ils n'en meurent pas, et ils sortent régulièrement avant minuit, ayant conservé assez de sens et de facultés pour se conduire et ne se point égarer en retournant chez eux : ils sont robustes.

Ce n'est cependant pas encore de ceux-là qu'on dit qu'ils vivent au café : cela s'entend d'une autre espèce ; et d'ailleurs on ne vit pas dans tous les cafés. Ceux où l'on vit sont ceux où l'on mange, où l'on déjeune à la fourchette. Quand vous lisez sur les vitres d'un café : *Gla-*

ces, sorbets, riz au lait, punch, déjeuners chauds et froids, soyez persuadés qu'il y a là une société, une coterie, un nucleus de bons vivants ou viveurs qui ne désemparent point et qui sont toujours au moins représentés par quelques-uns des leurs, depuis l'ouverture jusqu'à la clôture de l'établissement, et souvent même beaucoup après. Car dans ces cafés qui annoncent des déjeuners chauds et froids, il y a aussi des dîners et des soupers.

Les habitués, qu'on nommerait mieux familiers, sont pour la plupart du temps des gens de lettres : auteurs dramatiques, romanciers ou journalistes, auxquels s'adjoignent quelques libraires. Leurs entretiens curieux, animés, le contraste commun de leur langage actuel et du ton de leurs écrits, sont un attrait pour beaucoup de personnes. Il y en a d'heureuses qui parviennent à faufiler avec eux. Leur intimité est ravissante : on n'y retrouve ni la morgue théoricienne, ni l'intolérance de l'esprit de parti. Plus d'un bon mot sur la branche aînée y sort d'une bouche carliste; plus d'une critique du juste-milieu, de celle d'un subventionné. Le républicain a peut-être un peu moins de laisser-aller sur les choses de son opinion; mais il ne compte point de triomphateur parmi les siens, et il sait, par une

expérience moins familière aux deux autres, que la police déjeune et soupe quelquefois au café. Mais il se dédommage sur d'autres sujets.

Ils ne sont pas tous jeunes, mais tous sont gais et insoucieux de l'avenir. Du moins est-ce l'idée que s'en fait naturellement quiconque ne les voit que là. Il va sans dire qu'ils sont célibataires : il serait fort mal à des gens mariés de vivre comme ils le font, encore que de leur part ce genre de vie n'ait rien d'essentiellement repréhensible.

« Tel homme, disait autrefois Mercier, arrive au café sur les dix heures du matin, pour n'en sortir qu'à onze heures du soir. Il dîne avec une tasse de café au lait et soupe avec une bavaroise. »

La vie de nos gens est plus substantielle. Il y a bien encore de pauvres diables qui passent leurs journées au café, faute d'avoir un domicile où ils puissent faire autre chose que dormir. Le café au lait, la bavaroise ou le bol de riz font aussi leur nourriture la plus ordinaire. Ils lisent les journaux pour passer le temps, et dans les longues soirées d'hiver ils se chauffent, ils assistent, sous la vive lumière du gaz, à des parties de dames, d'échecs, de dominos, petits drames où les péripéties et l'intérêt ne manquent peut-être pas quand on n'y est pas condamné comme aux travaux forcés. Mais avoir, et n'avoir que

cela, tous les jours, avec le même détail et les mêmes circonstances, le même dialogue, les mêmes tropes ridicules et stéréotypés depuis que notre langue est, comme on dit, fixée : vraiment, malgré le café au lait et la bavaroise, cela ne peut pas s'appeler vivre au café, mais bien plutôt y mourir, y sécher sur pied. Ce n'est pas là l'histoire de nos gens.

Ils n'arrivent guère, le matin, au café avant onze heures. Une côtelette, une aile de volaille, des œufs au miroir, la tranche émincée de roquefort, un fruit, un carafon de beaune, tel est à peu près le menu du déjeuner. Le lieu rend la demi-tasse indispensable; après quoi vient la liqueur, l'eau-de-vie, le rum, le kirsch, l'esprit-de-vin sous toutes les formes possibles. C'est le moment des élans du cœur et des inspirations affectueuses. Il se fait des échanges d'invitations et de libations, à la traverse desquelles le maître de l'établissement sait toujours jeter adroitement une nouvelle, un *on dit*, un *cancan*. On s'étonne, on rit, on s'exalte. Rien ne nous rend contents de nous-mêmes comme la médisance qui ôte un peu de valeur à autrui; et le comptoir sait ce que cela rapporte. Ce n'est pas que parmi ces habitués tout le monde paie bien exactement; mais les comptes sont tenus de sorte qu'en per-

dant un tiers, le maître gagne encore de quoi payer son loyer et les gages de ses garçons, défrayer sa table, entretenir son ménage et son établissement, et se retirer un beau jour, après avoir vendu son fonds et sa clientelle, dans quelque jolie propriété de campagne, où lui et les siens vivent heureux, tranquilles, et, comme ils disent, considérés.

Dans toute vie régulière, le dîner, après l'intervalle hygiéniquement voulu, succède au déjeuner. Or, après ce premier repas, fait avec une tempérance si exemplaire, nos amis jouent le suivant aux dominos, après quoi ils se dispersent pour faire un tour de promenade et gagner de l'appétit. Quelques-uns *flanent* sur les boulevarts; d'autres vont tuer le temps à la bourse ou à la Tente [1]; d'autres enfin se retirent dans leur cabinet, où, encore chauds de leurs émotions, ils travaillent, composent, écrivent ces pages qui nous enchantent.

Nul d'eux ne se pique d'arriver bien ponctuellement à l'heure du rendez-vous, mais peu y manquent absolument; et avant que les théâtres soient ouverts, tous sont à peu près réunis. Tous intimes d'ailleurs, les premiers et les der-

[1] Fameux cabinet de lecture situé au Palais-Royal.

niers venus s'apparient aisément. Généralement on dîne très-mal au café, et cela coûte fort cher. Le maître sachant qu'un mot imprévu peut entraîner tous ses hôtes hors de chez lui, fait toujours ses provisions en hésitant : de sorte qu'il ne faut point lui demander ce qu'on veut, mais se contenter de ce qu'il a. Du reste, son vin est excellent et son cuisinier habile homme, homme du premier mérite. Puis on n'est pas là en gastronome, en glouton : on y savoure une nourriture spirituelle qui ne se couche sur la carte d'aucun restaurateur. « Les morceaux *caquetés,* disait Piron, sont ceux qui digèrent le mieux. » Et nulle part on ne caquette les morceaux comme au café.

On se sépare de nouveau : il faut aller entendre la chanteuse à la mode, bâiller à quelque drame historique, ou se lamenter à quelque comédie-vaudeville tirée du recueil des causes célèbres. On conçoit que les travailleurs vont encore mettre le temps à profit.

Entre onze heures et minuit, les amis se retrouvent encore. Chacun apporte sa provision de scandales publics et privés. Tout cela se met en commun et fournit aux frais d'un entretien plus piquant, plus animé que les précédents, et qui a lieu à huis-clos. Souper n'est qu'un pré-

texte : il y a peu de mangeurs; mais on fait du punch, on boit du champagne.

Quiconque a vu cela de près et d'un œil observateur a pu se faire une juste idée de l'état moral de notre société. La galanterie a peu d'accès dans les propos de ces hommes pleins de sève. Les aventures galantes révoltent la sévérité de nos mœurs, car nous avons des mœurs. La licence érotique était le caractère de la régence et du règne qui la suivit. Le corps social était malade d'inflammation alors; aujourd'hui il tombe d'atonie. Les vicieux étaient effrontés, mais leur effronterie semblait venir du besoin de secouer une honte qu'ils sentaient et qui leur était insupportable : ainsi rit un malfaiteur attaché au poteau. Dans l'orgie sans excès dont je parle, chacun se maintient calme, indifférent. Au temps des mauvaises mœurs privées, il y avait une pudeur publique; aujourd'hui que les mœurs de famille sont incomparablement meilleures, c'est la morale, c'est la conscience de tous qui fait défaut. Sous Louis XV l'indignation s'exhalait partout, sur la place publique, dans les entretiens intimes. Les milices alsaciennes criaient *Hure!* [1] à une Châteauroux;

[1] Catin.

les femmes de Paris, bourgeoises et harengères, disaient : la Pompadour, la Dubarry. Eh bien! entre mes jeunes gens, éclairés, ardents (leurs écrits en font foi), on parle de vénalité, de trahison en riant. S'il est jeté dans la conversation que tel a fait faux bond à ses amis, qu'il va désormais se mettre en ligne contre eux, croyez-vous que les figures s'enflamment, qu'il y ait des soubresauts sur ces tabourets de café; que les poings se ferment et que les voix crient anathème? Point : on tend son verre sous le siphon du champagne ou sous la cuiller qui verse le punch brûlant, et en savourant la liqueur, on demande combien un tel a gagné au saut-de-carpe qu'il a fait; et si la somme est honnête, personne ne s'avise de prononcer que l'action ne le soit pas. On écrira contre lui; mais si on le rencontre on lui touchera la main. Les éloges, les critiques que l'on fait des hommes et des choses ne partent ni d'un meilleur principe, ni d'une conviction plus ferme. Cependant le public s'aperçoit de cela. Les prêtres, en ne lui cachant pas leurs vices, l'ont dès long-temps rendu irréligieux. Quelle foi aura-t-il maintenant si ceux à qui il demande une conviction quelconque, lui montrent qu'eux-mêmes n'en ont aucune?

La vie de café ne produit pas cela; mais elle

me fournit l'occasion de le constater... ou de le redire après beaucoup d'autres, et je le fais pour valoir ce que de raison. Le seau d'eau qu'on porte à un incendie n'est pas capable de l'éteindre sans doute; mais en le portant on donne ou l'on suit un bon exemple qui sera encore imité; de la multiplicité des secours peut naître la fin du désastre; et c'est ce qu'il faut toujours espérer.

MERVILLE.





POINT DE BATEAUX A VAPEUR.

UNE VISION[1].



Cinquante siècles se sont écoulés, et les plus nobles desseins de la Providence restent voilés

[1] Le chapitre qu'on va lire n'a point été traduit de l'anglais, ainsi que le nom de M. Cooper pourrait le faire croire; l'auteur l'a écrit lui-même en français : cette circonstance, qui rend plus vifs encore l'intérêt et le charme que doit exciter la lecture de ce brillant morceau, sert aussi à expliquer l'emploi de certaines locutions peu *idiomatiques*, pour me servir ici de l'expression si heureusement trouvée par l'auteur.

Cette *vision*, empreinte d'un bout à l'autre de sarcasme et d'ironie, a pour objet, ce nous semble, de réfuter les attaques multipliées auxquelles le gouvernement des États-Unis d'Amé-

à l'intelligence humaine. La création change ses formes, — le temps use le monde, — les fondations de la terre tremblent et une race disparaît devant le déluge. L'habitant des abîmes de l'Océan est tiré de ses cavernes et hermétiquement cacheté au sein de rochers impénétrables. Des générations naissent, redeviennent poussière, et sont oubliées. Des empires se forment, tombent, et ne laissent que des souvenirs. Cyrus et Alexandre, les Ptolémées et Salomon, Grec et Romain, Confucius et Zoroastre jouent leurs rôles et quittent la scène. Mais le dernier et le plus sublime de tous les actes de la pièce n'est pas encore prêt!

Les tremblements de terre engloutissent des royaumes; les volcans avalent palais, tours, et villes; la fertilité de l'Afrique se fane sous la chaleur de son soleil ardent. Des collines se trouvent là où étaient autrefois des lacs; les plaines

rique a été en butte, dans ces derniers temps, de la part de différents publicistes français et étrangers. Les personnages allégoriques désignés sous le nom collectif de *MM. de Trois-Idées*, représentent les partisans et les champions des formes constitutionnelles adoptées en Europe, et la plupart des arguments burlesques que l'auteur met dans la bouche de ces *messieurs* ne sont que la critique de certaines objections soulevées contre le système américain, lequel est, suivant M. Cooper, le seul système vraiment *représentatif,* dans l'acception complète et littérale du mot. (NOTE DE L'ÉDITEUR.)

sont encombrées de débris de montagnes, les rivières se perdent dans des sables brûlants. Les animaux se ressentent de l'influence du temps. On ne reconnaît le mastodon que par ses ossements; la férocité du loup se perd dans la docilité du chien; le bondissant zèbre se change en âne. Et le voile reste devant les yeux de l'homme!

Les arts, les connaissances, et le pouvoir passent de l'est au couchant. Des déserts arides couvrent les lieux jadis occupés par les siéges révérés de la science; le tigre rôde dans l'école du philosophe; les lézards jouent sur les plus nobles monuments de l'art, et le serpent laisse sa bave dans les salles des rois. Le moment arrive, le signal est donné, Colomb est né, et l'est reconnaît l'existence de l'occident!

Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la mer du Nord! Le ciel donne à l'Europe un riche tributaire. Le chef de l'Église répartit le nouveau monde d'une main libérale; l'élite de la terre se réjouit de son acquisition; l'Amérique est là pour trésor inépuisable. On appelle le chrétien de toutes les nations. Il part avec l'épée, le limier, et la croix. Alors le soleil de la civilisation se lève sur l'autre hémisphère. Montezuma est couché sur son lit de roses, et le sol s'engraisse du sang des Incas. L'or du Pérou et du Mexique coule comme l'eau, et le Brésil rend ses pierres

précieuses. Il y a joie depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rives de la Norwège!

Les mystères de Dieu sont inscrutables. Un sombre nuage couvre la terre des Powhattan et des Metacom. Ni prince, ni comte, ni baron, ni aucun sire de Coucy même, ne veut y brandir la lance. L'or n'y brille pas. Une barque, déployant le drapeau du Christ, part, perce le nuage et se perd de vue. Un siècle et demi s'écoule, et l'Europe oublie l'existence de ces pélerins simples et dévoués. La marche du temps est éternelle; les entrailles du Mexique deviennent stériles, le Pérou ne rend que du sang. Alors l'Europe ouvre les yeux et regarde autour d'elle. La semence jetée sur cette terre inconnue a pris racine; le buisson est devenu arbre. Là se trouve debout une nation, forte de sa position, de ses travaux, et de ses principes. On s'agite, on discute, on s'alarme, et............

....

....

....

Il y a une rumeur sourde dans la rue Saint-Dominique. Le bruit s'approche et s'arrête devant la porte-cochère. Un demi-jour sombre règne dans le petit cabinet de l'hôtel Villermont; le feu luit dans une cheminée vraiment parisienne; les tentures rouges, les dorures du goût

de Louis XV, les riants Cupidons, les tableaux vivants se voient par une lumière mystérieuse. Le violon du digne M. Alerme du grand Opéra repose sur une table. La porte s'ouvre, et le fidèle suisse, François Emery, paraît. Il parle:

— « Messieurs de Trois-Idées-Européennes désirent monter. »

— « Et tout ce tapage est causé par une idée! »

— « Monsieur se trompe; — il y en a trois. »

— « Ah! elles se brouillent; cela s'entend. Quelle espèce de gens sont ces messieurs? »

— « Ma foi, je ne saurais le dire. Leurs laquais les appellent des abstractions. »

— « Ha! ils ont des laquais! Ils viennent donc en voiture? »

— « Quoique monsieur ait beaucoup voyagé, je ne crois pas qu'il ait jamais vu un équipage si drôle! Ce n'est qu'une roue énorme qui est poussée en avant par une grande foule de gens à pied, qui marchent comme ils peuvent, à travers le bon et le mauvais, pendant que ces trois messieurs la guident assis à cheval sur le timon. »

— « Et cela va bien? »

— « Mais comme ça. On est mieux et on est pis. »

— « Quel âge ont-elles, ces idées? »

— « Elles ont l'air d'être des messieurs un peu usés, rajustés avec des perruques neuves. »

— « Et leurs noms? »

François Emery aime à mettre en évidence son savoir. En regardant avec intensité les cartes qu'il tenait, il répond :

— « L'un s'appelle M. du Portefeuille, l'autre M. de l'Hérédité, et le troisième M. Blouse. Ce dernier parle le plus facilement et le plus souvent; c'est un homme prolixe ça. »

— « Qu'ils entrent;....... mais s'ils arrivent de cette façon ils doivent avoir les pieds sales? »

— « Ne craignez rien, monsieur, pour les tapis. Ils se trouvent bien là sur le timon; s'il s'agissait de leurs mains, ce serait peut-être différent. »

— « Je pense qu'ils ne marchent pas à quatre pattes; — qu'ils se donnent la peine de monter. »

Les étrangers entrent, et l'on se salue. Au premier coup d'œil, une ressemblance frappante de famille se fait voir entre MM. de Trois-Idées. Mais il existe une différence assez prononcée entre leurs toilettes. Tous les trois portent des robes qui cachent leurs véritables proportions. L'un a la tête profondément enfoncée dans un portefeuille, qu'il porte comme chapeau à cornes; l'autre a la tête garnie d'une perruque bien pou-

drée et de rien autre; le troisième a des prétentions à la casquette. Ce dernier est de plus en blouse; mais j'aperçois qu'il porte, dessous, des bas de soie et du linge fin.

— « Messieurs, je suis charmé de vous voir. Je regrette que mon cabinet ne soit pas plus digne de recevoir de pareils hôtes. Mais comme vous avez l'air d'être fort liés, j'espère avoir assez de place pour vous mettre à votre aise. »

Messieurs de Trois-Idées se balancent comme des danseurs de corde, et avec une grâce infinie.

— « M. Cooper (c'est M. Blouse qui parle), nous ne sommes pas gens à nous gêner en quelque position que ce soit. Vous voyez comme nous nous accommodons l'un à l'autre; nous sommes comme des fluides qui trouvent toujours leur niveau. Le but de notre visite est noble, grand, immense, vraiment idéal, pour tout dire en un mot,—et je vous demande la permission de m'expliquer plus clairement. »

— « Le plus clairement sera le mieux, monsieur. »

Alors M. Blouse arrange trois fauteuils de manière à s'en faire une tribune. Il y monte, et touchant légèrement, par hasard, du doigt la tête de M. de l'Hérédité, on croit entendre une son-

nette. L'orateur avance le bras à la Cicéron, et commence :

— « M. Cooper, dit-il, nous sommes Messieurs de Trois-Idées-Européennes. L'étude des grands intérêts humains forme notre occupation; leur avancement, notre devoir comme nos délices; nous sommes de véritables philanthropes dévoués à l'intérêt général. Nous ne sommes pas comme vous autres Américains qui ne pensez qu'à vous-mêmes; mais après avoir convenablement soigné nos propres affaires, nous sommes à la disposition de tout le monde. Nous avons approfondi toutes les questions, dévoilé tous les faits, et tiré toutes les conséquences justes et profondes, que la logique, la philosophie, la grammaire, la géographie, en un mot les sept sciences et tous les arts, y compris celui de la politique, et toutes les connaissances humaines puissent obtenir par de tels moyens. Mais, M. Cooper, quel tableau horrible de votre pays malheureux a été dévoilé par nos investigations philanthropiques! Là on voit la population en possession des facultés qui appartiennent naturellement à l'élite : les conséquences sont effroyables; la corruption y marche debout; l'égoïsme y règne; un chaos social confond les classes; le chrétien est sauvage; le sauvage chrétien; les noirs sont blancs; les blancs

mulâtres, et enfin l'eau même est changée en rum. »

Ici M. Blouse se laisse aller à l'émotion qu'il éprouve et pleure. M. de l'Hérédité se couvre les yeux, et fait une révérence de condoléance; M. du Portefeuille disparaît pour un moment par la porte : j'apprends plus tard, que cette courte absence n'était que pour expédier des courriers aux différentes cours, avec les nouvelles du profond effet produit par ce premier coup parlementaire. L'ordre se rétablit.

« M. Cooper, » continue l'orateur se mettant la main sur le cœur, comme un homme profondément convaincu de la vérité de ses paroles, « nous ne sommes pas des gens vulgaires: nous avons déja abandonné l'opinion de l'infériorité naturelle de l'Amérique à notre Europe; à cet égard nous sommes plus que philosophes, — nous sommes justes. »

— « Vous ne nous croyez pas des nègres? »

— « Nous faisons plus même, — pour éviter la réserve diplomatique, nous déclarons ici, à la face de l'univers, que les anciens écrivains européens avaient tort; qu'en Amérique les hommes ont véritablement des barbes, les poissons des écailles, les singes des queues, et les tigres des griffes. Non, en tout cas, il faut être juste; s'il y a quelque différence entre ces embellissements

et ceux qui se trouvent dans notre vieille Europe, ce n'est que la différence naturelle qui existe entre les productions d'un hémisphère neuf et ceux d'un autre déja expérimenté. Non, il faut être juste! l'Amérique à cet égard n'a que la jeunesse pour tort. Le temps soulagera ses griefs. »

— « M. Blouse, la libéralité peu attendue de cette concession me convainc que j'ai à faire à des hommes éclairés. »

— « Non, il faut être juste,— les singes américains ont vraiment des queues! Cette impartialité démontre avec quel esprit nous avons poursuivi toutes les autres investigations. Mais, M. Cooper, mon très-cher, très-estimé et trop aimé ami, nous sommes touchés au cœur du danger d'un peuple qui ne possède qu'une idée, idée si égoïste qu'elle confond une nation entière avec elle-même. Nous voyons vos périls moraux, sociaux et pécuniaires; résolus à ne pas vous abandonner à vos propres mouvements sans un seul effort pour vous faire voir l'abîme où vous allez tomber, nous avons ordonné à nos différents employés en Amérique, de nous expédier de suite les documents nécessaires à un exposé complet du triste état de votre chère et déplorable patrie. A présent nous pouvons parler avec autorité; nous venons

de recevoir de New-York une foule de ces documents par le dernier bateau à vapeur arrivé au Havre. »

— « M. Blouse, je respire! Comme il n'y a point de bateau à vapeur qui navigue sur l'Océan entre l'Europe et l'Amérique, il est possible que vous vous trompiez à l'égard de faits plus importants pour mon pays. »

— « Point de bateau à vapeur ! » s'écrie M. de l'Hérédité, à qui vient une idée.

M. Blouse me regarde avec une commisération mêlée de douleur.

— « M. Cooper, votre élan patriotique s'alarme trop facilement. Je n'ai aucune intention de faire la moindre allusion inconvenante, quoique les entreprises des bateaux à vapeur soient si éminemment républicaines. En réfléchissant un instant, vous verrez l'impossibilité de nier un fait reconnu par toute l'Europe, depuis la Méditerranée jusqu'à la mer Blanche. »

— « C'est précisément parce que la fausseté évidente de ce que vous appelez un fait se trouve, pour ainsi dire, la moitié du temps dans vos propres ports, que je suis porté à espérer que vous pourriez avoir tort à l'égard de choses moins apparentes. »

— « M. Cooper, vous êtes marin ! »

— « Assez pour reconnaître la différence entre

un bateau à vapeur et un bâtiment à voiles. M. Blouse, soyez sûr que les paquebots entre l'Europe et l'Amérique ne sont pas des bateaux à vapeur. »

— « Point de bateau à vapeur! »

— « M. de l'Hérédité, ne dérangez pas vos idées à cause d'une dénégation qui vient d'une exaltation patriotique. Mais n'importe,— voici des documents, M. Cooper, qui concernent votre pays, qu'ils nous soient arrivés de quelque manière que ce soit. (Ici MM. de Trois-Idées vident leurs poches d'une quantité de livres, brochures et journaux. Je remarque les noms de MM. Buffon, Balbi, Basil-Hall, Saulnier, Jouffroi, la *Revue britannique,* le *Quarterly Review,* et l'ouvrage de mistresse Trollope, parmi cent autres). Là se trouvent des preuves irrécusables et douloureuses contre votre déplorable pays. La plus grande partie de ces documents arrivent même des États-Unis de l'Amérique-du-Nord. »

— « M. Blouse, il n'y a point de pays qui s'appelle les États-Unis de l'Amérique-du-Nord. »

— « Vous récusez les faits pour ainsi dire consacrés dans les idées européennes! et vous croyez possible de raisonner de cette manière inouïe! »

— « Il me paraît que tout le mérite de notre discussion va rouler sur des faits. Vous produisez de graves accusations contre ma patrie, et je

crois important de prouver que vous êtes mal informé, en ce qui touche une circonstance très-familière, et que vous ignorez même son nom.»

— « Monsieur, vous attachez une importance tout-à-fait extraordinaire aux faits, et vous devriez être trop ami d'une liberté sage pour limiter la logique de cette façon-là. De plus, nous ne sommes pas gens à être repoussés de notre position par le dogmatisme. Où est notre dernier ouvrage européen sur ce pays-là ?..—Ah ! le voilà ! —Vous voyez, monsieur, ici il n'y a point d'erreur. C'est l'édition de 1832. — De 1832, mon cher ! Écoutez les paroles de l'auteur, où il parle de votre déplorable pays :

« Ainsi donc cette confédération se trouve désignée sous les quatre noms de *Confédération Anglo-Américaine*, qui nous paraît être le moins impropre, parce qu'il ne peut convenir à aucun autre état fédératif ; d'*États-Unis de l'Amérique-du-Nord;* d'*Union* par excellence, et d'*États-Unis* (United-States) proprement dits ; ce dernier est le nom officiel et s'emploie dans les transactions politiques. »

— « Je me trouve obligé de nier tous ces quatre noms, comme je viens de nier l'existence des bateaux à vapeur. Il est vrai que nous nous appelons souvent les États-Unis par abréviation, mais pas comme proprement dits. Quant à la

Confédération Anglo-Américaine et aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord, ce sont des titres tout-à-fait inconnus dans le pays. Nous disons l'Union, comme on dit le royaume en Europe. »

— « Mais, M. Cooper, vous oubliez notre haute autorité ! »

— « C'est grave. Je vois la nécessité de vous faire face, armé d'une autorité au moins aussi valable, ou de vous céder le terrain. »

Là-dessus je mets la main dans la poche de mes culottes, et j'en retire la constitution de ma patrie, dont je lis la première clause avec la fermeté d'un homme à moitié assuré de son fait : « Le titre de cette confédération sera les États-Unis d'Amérique. »

— « Allons donc. C'est inconcevable cela ! — Ah ! — La constitution a tort ! Plusieurs honorables Américains nous ont assuré que de pareilles bêtises fourmillent dans la constitution. »

— « Point de bateau à vapeur ! »

— « Monsieur paraît s'occuper beaucoup de la petite mésintelligence du bateau. »

— « N'y pensez pas ; les idées qui viennent en ligne directe, de mâle en mâle, sont souvent comme cela. — C'est clair ; oui, la constitution a énormément tort ! »

— « Comme vous voudrez, monsieur. »

— « Étant d'accord sur ces faits préliminaires,

passons à l'essentiel. Il est apparent, par les documents intéressants reçus par le dernier bateau à vapeur des États-Unis de l'Amérique-du-Nord, que votre république dort sur un volcan, et que vous payez en contributions, par tête, 36 francs 96 centimes, tout juste. »

— « Les volcans sont des phénomènes naturels; et quant à nos contributions, comme elles viennent de nous-mêmes, il est peu probable que nous payions plus que nous n'avons besoin, ou que nous puissions supporter. »

— « Voilà une erreur fatale! La tendance de chaque mouvement populaire est aux excès; et en laissant à la population ce droit de se taxer, le peuple se vole le dernier sou. Est-ce possible, cher M. Cooper, que vous n'ayez pas encore lu ce que nous venons de faire publier sur ce développement intéressant d'un esprit financier tout-à-fait abandonné à lui-même! »

— « Monsieur, j'ai donné quelque attention à cette position ingénieuse. »

— « C'est bien, et je ne doute pas qu'un homme de votre intelligence ne le comprenne aussi bien que celui qui l'a écrit. Mais j'ai l'honneur de vous proposer de pousser vos études sur ce sujet encore plus loin. Aujourd'hui, et dans le sens du progrès, il n'y a que deux grands systèmes de gouvernement, l'un qui repose sur

la fondation étroite et chancelante d'une population pour ainsi dire entière, et l'autre qui dépend de trois idées conséquentes et bien balancées. Il m'est difficile de croire que vous ne voyiez pas la différence énorme entre ces deux catégories. »

— « Elle me paraît la différence qui existe entre celui qui se tient sur ses pieds, et celui qui se tient sur sa tête. »

— « Point d'Amérique-du-Nord! »

— « Mon cher M. de l'Hérédité, toutes ces questions se sont déja décidées en notre faveur; passons aux faits. Voici, M. Cooper, une oppression vraiment populaire. Quelle tyrannie! quel effet horrible de la suprématie d'une nation sur elle-même! Vous enchaînez les rues le dimanche, et cela dans un pays soi-disant libre! Pauvres rues, que vous êtes malheureuses! Que n'êtes-vous des rues européennes, si propres, si larges, si sèches, si trottoirisées, enfin si libres! Pauvres rues américaines, que vous êtes vraiment opprimées! »

Ici M. Blouse pleure de nouveau; les larmes tombent aussi d'un œil de M. du Portefeuille; ce dernier ne faisant jamais voir qu'à moitié aucune sympathie humaine.

— « Essuyez vos larmes, messieurs, le grief n'est pas fatal. Nous sommes protestants, et le

service de notre culte exige le silence : certaines parties de l'année, à cause du climat, on laisse les fenêtres des églises ouvertes; et pour empêcher le tintamarre des voitures, on passe une chaîne à travers la rue, dans les endroits où le bruit pourrait gêner. Mais les piétons circulent à volonté, et les voitures mêmes s'approchent de toutes les portes sans exception. De plus, l'usage est plutôt protestant qu'américain, et se trouve même dans les pays les plus favorisés des Trois-Idées. Vous enchaînez aussi vos rues très-souvent avec épées et baïonnettes, pour que les courtisans arrivent facilement faire leur cour aux princes, et ce que nous faisons est pour aider les pieux à adorer Dieu en tranquillité. Nos chaînes ne mangent pas, et nous croyons gagner au moins sous le rapport de l'économie. »

— « Il a fallu un soulèvement du peuple pour faire partir vos bateaux à vapeur le dimanche. Pauvres bateaux opprimés! pauvres rues garrottées ! »

— « M. Blouse, votre aimable tendresse de cœur en faveur des choses inanimées vous emporte. Le gouvernement des États-Unis étant vraiment une représentation, (je demande la parole, interrompt M. du Portefeuille avec chaleur.) les lois ne sont que la réflexion de

l'opinion publique, et un soulèvement du peuple est peu nécessaire pour les faire changer. C'est vrai qu'il y a eu polémique à l'égard de l'emploi des bateaux à vapeur le dimanche; et je me rappelle une caricature qui représentait des prêtres et certains zélés retenant par des cordes un de ces bateaux, et le peuple poussant de l'autre côté. Peut-être, monsieur, avez-vous pris cette petite gravure pour un fait bien constaté. Voulez-vous avoir la complaisance d'examiner vos documents; il est possible que vous y trouviez cette caricature parmi les autres. »

— « Point de dimanche aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord! »

La parole est à M. du Portefeuille.

— «Messieurs, » dit ce dernier, « on a attaqué nos principes. On a voulu dire que nous ne sommes pas des idées représentatives, mais positives. Je vais consacrer toute la théorie de nos idées dans un protocole n° 7896, et en attendant je fais ici, devant Dieu et devant les hommes, une protestation solennelle contre l'accusation. »

— « Messieurs, il est difficile pour un homme de soutenir sa thèse, quand chaque fait qu'il établit devient une accusation contre ses adversaires. Je suis ici sur la défensive, et si l'exposé

des principes et de la pratique de mon pays blesse quelque système, assurément la faute n'en est pas à moi. »

Ici M. du Portefeuille descend de la tribune à trois fauteuils, et M. Blouse y remonte. Ce dernier parle.

— « Regardez ce tableau; vous y verrez à quel point de dégradation le suffrage universel a réduit le sexe même chez vous. »

M. Blouse me présente une gravure. Je vois une femme très-laide, un miroir, et sur une chaise des vêtements qui pour le moment sont inutiles.

— « M. Blouse, ceci se ressent du Palais-Royal. »

— « Du tout, — elle vient du génie d'observation d'une femme délicate, spirituelle, et bien imbue des Trois-Idées. Elle a fait dernièrement un voyage dans votre pays, et voilà ce qu'elle en a rapporté! Ce n'est pas tout; elle raconte que vos femmes passent leurs soirées à boire du thé avec de beaux jeunes missionnaires, pendant que leurs bêtes de maris lisent les journaux dans les salons de lecture; et quand elles se sont bien enivrées de thé, elles vont coudre des chemises pour les pauvres, jusqu'à minuit, dans les sociétés Dorcas. Quelle immoralité que cette société Dorcas! »

— « Et tous ces faits philosophiques viennent de cette dame ? »

— « Il y en a mille semblables. On l'a appelée, même au nez, vieille femme ! »

— « Peut-être cet outrage est-il cause qu'elle a représenté mes belles compatriotes de cette façon. »

— « Votre soupçon est injuste. Son impartialité est au-dessus de tout reproche. Voici ses propres paroles : « Les femmes américaines sont les plus belles du monde, mais les moins intéressantes. »

— « Comme il y a contradiction frappante entre la gravure et les paroles de cette excellente et conséquente observatrice, et comme vous m'avez accordé toute la dignité d'un homme à l'égard de la barbe, il me semble que nous ferons bien d'abandonner cette partie de la polémique au contraste patent qu'il y a entre le livre et son ornement. »

— « Quelle horrible infamie qu'une société de chemises à la Dorcas ! »

— « Je vous en prie, M. de l'Hérédité, ne m'interrompez plus. »

— « Soyez indulgent, M. Blouse. Quand on parle devant les voûtes vides, il y a toujours réponse en vertu des lois acoustiques, et une Idée comme vous devrait savoir que les échos per-

dent toujours une certaine partie de ce que l'on dit. »

— « Qu'importe, pour un mot de plus ou de moins. Ils lancent encore maintes accusations contre votre pays, ces braves écrivains. Par exemple, telle est la fausse délicatesse de vos dames, qu'elles refusent de se tourner le dos dans les quadrilles : ici vous voyez le fait solennellement constaté par un Anglais très-spirituel, et qui n'est que trop modéré à votre égard. »

— « Je demande la parole pour un fait personnel, » s'écrie le violon du digne M. Alerme du grand Opéra.

M. Blouse quitte la tribune, et le violon y monte. On entend quelques accords, et le dernier parle avec harmonie.

— « Messieurs, c'est une bêtise infame que celle de M. l'Anglais. Ce voyageur ignore les usages des salons. La mode de danser dos-à-dos est déja gothique, étant tombée en désuétude six semaines avant le départ de ce Vandale pour l'Amérique. »

Ici le violon joue une finale tout-à-fait de bon goût, et quitte le fauteuil. M. Blouse reprend sa place.

— « Voici, M. Cooper, un fait mortel, » continue ce dernier. « Deux membres du congrès américain se sont battus au pistolet et à l'épée,

à cheval, dans la salle de la chambre. On dit même que des batteries étaient attelées par les amis respectifs des deux combattants, et que trois pièces de canon et un fourgon venaient d'arriver dans l'antichambre, quand l'orateur réussit à rétablir l'ordre. »

—« Le fait est un peu exagéré. Il est vrai qu'un homme qui n'est pas membre du congrès a fait une attaque avec sa canne contre un autre qui l'était, à peu de distance du Capitole et en plein air. Il est également vrai que l'agresseur, se trouvant à la merci de son adversaire outragé, a tiré un coup de pistolet. La justice a de suite pris connaissance de l'affaire. Tout ce que l'on a dit de deux membres du congrès, des pistolets, des charges de cavalerie, des pièces de canon avec fourgon, tout cela n'est qu'une de ces rumeurs vagues qui accompagnent toujours les grands combats. »

— « La lutte mortelle de deux membres du congrès est un fait déja consacré dans tous les esprits européens ! »

— « Que voulez-vous, monsieur? les esprits européens sont si fins quand il s'agit de nous! Vous avez entendu la manière extraordinaire dont votre collègue, l'honorable M. de l'Hérédité, dénature vos propres paroles sur ce sujet-là. »

— « En tout cas, il y avait coup de pistolet, et contre un véritable membre du congrès. C'est beaucoup! »

— « Malheureusement cela n'est que trop vrai, et c'est beaucoup. Pourtant de pareils événements arrivent sous l'influence des Trois-Idées-Européennes. En Angleterre, le pays le plus idéalisé selon votre système, on a vu tirer deux fois contre le roi George III.—M. Perceval, premier ministre du même pays, fut tué dans le couloir de la chambre.—Le roi Guillaume IV a reçu très-dernièrement un coup de pierre au front.—M. Calemard de Lafayette est tombé victime d'un assassinat, en sortant de la Chambre, sur la place Louis XV, il y a trois ans..... »

—« Donnez-vous la peine de respirer, je vous conjure, mon cher M. Cooper; oublions ce malheureux coup de pistolet. Nous possédons une foule de faits accablants contre votre triste pays. On nous assure que le goût vous manque entièrement; vous avez négligé, avec un esprit vraiment anarchique, de faire faire de nobles châteaux et de beaux parcs sur les rives enchantées du fleuve Colombie et sur celles du charmant lac même du Bois. Quels sites délicieux sont victime de votre bas égoïsme! »

— « Le temps y remédiera. »

— « Vous n'êtes pas des gens comme il faut. »

— « Cela viendra avec les châteaux. »

— « Vous ignorez entièrement les convenances. »

— « Nous les apprendrons plus tard. »

— « Vous êtes pourris avant d'être mûrs. »

— « C'est la précocité d'une riche nature. »

— « Vos ancêtres n'étaient que des galériens européens. »

— « C'est dommage qu'il n'y en ait plus de pareils. »

— « Vos négociants sont des escrocs. »

— « Que voulez-vous ! »

— « La magnanimité, la vérité, et toutes les hautes qualités vous manquent.

— « Ce sont, sans doute, des monopoles idéals. »

— « Vous êtes éminemment bas et vulgaires. »

— « Prêtez-nous de votre gros bon ton. »

— « Si ce n'était pour les vertus éclatantes de la simplicité, votre pacte social tomberait demain. »

— « Nos vertus nous rendent service. »

— « Vous êtes une propagande éternelle. »

— « La vérité l'est toujours. »

— « Nos employés, jusqu'à ceux qui n'ont que dix-huit ans, et qui sont si éminemment capables d'approfondir la question, nous mandent de Washington que votre Union sera dissoute, lundi prochain à deux heures trois quarts après midi. »

— « Elle durera jusqu'à lundi en huit. »

— « On dit aussi que votre gouvernement n'est qu'un compromis. »

— « Chaque gouvernement l'est, ou quelque chose de pire. »

— « Vos institutions sont idéales. »

— « Voilà quelque chose à votre goût. »

— « Vous êtes dévoués aux faits communs. »

— « Voilà qui est au nôtre. »

— « Vous aimez le général Lafayette. »

— « Pour cause. »

— « Vous êtes jeunes. »

— « Tant mieux. »

— « Vous ne deviendrez jamais vieux. »

— « Tant pis. »

— « Vous n'avez qu'une idée au lieu d'en avoir trois. »

— « Mais, cette idée! »

— « Vous n'êtes pas des gens polis comme nous autres. »

— « Dieu merci. »

— « On se moque de vous dans la bonne société. »

— « Ma foi, oui. »

— « On vous trouve des francs-parleurs. »

— « Cela fait peur. »

— « Vous raisonnez sans phrases. »

— « C'est notre façon. »

— « On ne vous aime pas. »

— « J'en suis fâché. »

— « Vous refusez obstinément, et contre toutes les règles en pareils cas, de faire empereur l'aimable général Jackson, celui qui vous a si bien servi; et, en outre, vous persistez, de génération en génération, dans les mêmes institutions. »

— « C'est notre originalité qui fait cela. »

— Monsieur, vous êtes,... » — ici M. Blouse rassemble toutes ses forces pour prononcer le mot — « république ! »

— « Et tout moyen de la discréditer est bon. »

Il y a pause. Les collègues de l'orateur s'empressent de le féliciter, et lui font leurs compliments les larmes aux yeux.

Je reste les bras croisés comme un député sous le feu des huées.

Alors M. Blouse boit avec dignité de l'eau sucrée, et il cherche de nouveau parmi ses documents. Il continue cependant avec moins de chaleur.

— « Après mon beau discours, cher M. Cooper, mon discours si véritablement pathétique et philanthropique, et qui devrait étonner un homme comme vous, né et élevé dans une société si rude, la justice exige que je produise les pièces justificatives de quelques-unes de mes propositions qui ne sont peut-être pas encore

assez clairement établies. Faites-moi le plaisir d'examiner ce document, et j'attends de votre candeur que vous le prononciez vraiment dégoûtant. »

Je regarde ce que M. Blouse me présente. C'est une épreuve d'un journal qui s'appelle le *New-York American*, et qui date de juin 1832. Mes regards s'arrêtent sur une critique du *Bravo*, roman dont je dois porter l'opprobre. La Revue est écrite nécessairement en anglais, et celui qui tient la plume parle comme Américain par excellence; voici quelques unes de ses paroles : « Si M. Cooper veut éviter le mépris de ses semblables, qu'il n'écrive plus d'ouvrage comme *le Bravo*. — Si ce livre a du succès, je rougirai pour *ma patrie*. » Je me sens perdu; quelle horreur que d'être cause de la disgrace de douze millions d'âmes innocentes, de quatorze même, y compris les esclaves! Mais je me remets un peu, et je prends courage pour examiner de nouveau l'article. Bientôt je sens le raisonnement académique, je trouve aussi certains idiomes étrangers, assez mal rendus dans notre langue; plus loin des mots anglais les plus communs, et parfaitement *idiomatiques*, marqués comme citations, quoiqu'il soit difficile de dire à quel auteur on les a empruntés. Tout se ressent d'une traduction assez maladroite-

ment préparée. J'examine le paragraphe, où se trouve ordinairement le titre de l'ouvrage soumis au scalpel du critique, le nom du libraire éditeur, etc., etc., etc. Ici je trouve ce qui suit : « *Le Bravo* , histoire vénitienne, 1 volume in-8., par J. Fenimore-Cooper. Baudry, rue Coq Saint-Honoré, Paris. » Sans doute ce petit contre-temps venait de l'ignorance où l'on était qu'on sût imprimer en anglais aux États-Unis de l'Amérique-du-Nord. Je rends le journal à M. Blouse.

— « Monsieur, il y a ici une petite erreur ; un de vos arguments sur la polémique des finances s'est glissé peut-être, par hasard, parmi les documents nouvellement arrivés. »

Ici, MM. de Trois-Idées s'agitent d'une manière à faire croire au violon qu'ils désirent danser ; cet aimable et complaisant instrument se met de suite à jouer un air sur le motif de *Bon voyage, mon cher Du Mollet*, et mes hôtes disparaissent avec un fracas tout-à-fait digne de leur haute mission . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Le violon se tait ; le présent s'éloigne, l'avenir s'approche. Peu à peu le sombre nuage qui a si long-temps couvert la terre des Powhattan et des Metacom, se dissipe, et on y voit plus clair.

L'âge des miracles passe; l'homme est là avec ses faiblesses, ses passions et même ses vices; mais l'homme est là avec ses meilleures qualités en action. Les principes se répandent avec la force; les idées retournent de leur long pélerinage vers l'ouest, simples et purifiées, également sans exaltation et sans bassesse. Alors commence le règne d'une idée, et cette idée est pour le bonheur de tous. On n'attend plus ce qui est impossible; on ne nie plus que le soleil brille dans le ciel. Alors on commence à se comprendre, les deux hémisphères s'embrassent, le monde n'est en effet qu'une patrie générale. On s'éveille, et les rêves finissent. . . . .

. . . .

. . . .

J'étends la main pour m'emparer des documents de MM. de Trois-Idées, comme de restes précieux. Ils ont disparu. Il n'en reste rien. . . .

. . . .

. . . .

— « François Émery! »

— « Monsieur. »

— « Apportez mon habit et mes bottes. »

— « Allons-nous partir pour l'Amérique? »

— « Bientôt, mon ami. »

— « Est-ce que monsieur compte y aller par la poste, ou par le bateau à vapeur? »

— « Les relais sont trop longs pour la première, — quant au second, il n'y en a pas. »

— « Monsieur vient de plaisanter ? »

— « C'est clair. »

— « Ce serait assez drôle ! — point de bateaux à vapeur !

J. FENIMORE-COOPER.





UNE SÉANCE

DANS UN CABINET DE LECTURE



A reviewer, a literary anthropophagus.
BYRON.

PRÉFACE.

Les aventures de lord Feeling dans un cabinet de lecture ont été trouvées écrites en entier de la main de leur héros lui-même, sur le revers d'un supplément du *Sténographe des Chambres*, qui avait servi à envelopper un gâteau de Savoie.

On a cru devoir donner aux lecteurs des

Cent-et-Un ce petit roman *historico-intime*, exactement et scrupuleusement tel que l'avait conçu et exécuté son auteur.



CHAPITRE I.

Low spirits.

C'était le soir de l'une des plus tristes journées du mois de novembre.

Sept heures sonnèrent d'une voix retentissante à l'horloge du *Timbre royal*, comme je traversais le boulevart des Capucines, enveloppé magnifiquement, et bien mieux que par mon manteau, dans les plis d'un épais brouillard, qui m'avait glacé jusqu'au plus profond de l'âme.

— Sept heures seulement! m'écriai-je avec désespoir. Et que devenir de sept heures à minuit, bon Dieu?

Vous comprendrez ce cri de détresse, mon cher lecteur, quand vous saurez que celui qui le poussait errait depuis le matin dans Paris, comme une âme en peine, effroyablement oppressé sous le poids d'un ciel de plomb, et livré, par son irritabilité nerveuse, à l'un de ces

atroces accès de spleen qui font que l'on va s'accouder sur le parapet du Pont-Royal, en regardant la rivière avidement, ou bien que l'on caresse d'un œil plein de convoitise la double détente d'un pistolet chargé à balles.

Concevez-vous maintenant qu'ainsi disposé je ne devais guère songer à passer ma soirée au spectacle ou en visites, et qu'un avenir de cinq heures au moins à tuer encore, pouvait à bon droit m'épouvanter?

Or, la vibration du septième coup frappé par le marteau de l'horloge, bourdonnait encore dans mon oreille, lorsque je me trouvai rue Neuve-Saint-Augustin, à la porte de la librairie du *Salon littéraire des étrangers.*

J'étais venu là machinalement, par instinct. Mes pieds m'avaient conduit à cet endroit parce qu'ils m'y menaient habituellement, à la même heure, lire les journaux du soir.

Profitant soudain de l'asile inespéré que m'ouvrait la Providence, je me hâtai de monter au cabinet de lecture, et je courus m'y blottir au fond dans un coin. Là, me sentant près du poêle, et voyant sa porte ouverte, j'y enfonçai profondément mes pieds, appuyant en même temps mon front contre l'une des bouches de chaleur.

Je ne sais combien de minutes je demeurai plongé dans cet état de torpeur stupide; mais

je fus rappelé à moi par une sorte de rumeur qui s'était élevée dans la salle.

— Il y a ici quelque chose qui brûle, murmurèrent en même temps plusieurs voix qui venaient de la grande table des journaux.

— C'est ce *gentleman*, dit alors gravement un gros monsieur qui lisait le *Galignani's messenger* à la petite table ronde près du poêle.

Et se levant en même temps, il quitta sa place et se retira vers la grande table, comme si ayant la conscience de sa *combustibilité*, il eût craint que le feu ne se communiquât à sa personne.

En tout cas, l'observation du gros monsieur était juste et fondée. J'étais ce *quelque chose* qui brûlait. Mais nul ne venant à mon secours, je me sauvai moi-même de l'incendie; et, sortant du poêle, j'allai me placer à la petite table, dont la fuite de mon voisin venait de me laisser l'entière possession.

Le profond silence, qu'avait seul interrompu cet événement, recommença bientôt à régner dans toute la salle.

CHAPITRE II.

Comparaisons-ricochets.

Souvenez-vous, mon cher lecteur, que plus d'une fois, par quelque froide nuit d'hiver, quel-

que joli petit chat errant par les escaliers et sans domicile se sera glissé dans votre appartement et jusque dans votre chambre à coucher, tandis que vous y étiez encore assis moitié veillant, moitié endormi, au fond de votre bergère, et près de votre cheminée. Le pauvre animal tout transi n'aura songé d'abord qu'à s'approcher du feu, et si vous l'avez laissé faire, s'y sera étendu sur les cendres, au risque de rôtir ses moustaches et sa fourrure. Mais dès que la chaleur aura revivifié ses membres engourdis, après avoir bâillé d'abord, puis allongé les pattes, puis tortillé la queue, puis fait le gros dos, la jolie bête, oublieuse de ses souffrances passées, se sera mise à jouer à vos pieds, avec vos pantoufles, avec votre robe de chambre, avec votre tapis.

Ce fut exactement ce qui m'arriva dans le cabinet de lecture. A peine le feu du poêle eut-il réchauffé mon corps et ranimé mon âme; à peine l'éblouissante clarté du gaz eut-elle dissipé les ténèbres dont ma pensée avait été tout le jour obscurcie, — mon esprit redevint soudainement folâtre et joyeux, et se prit à jouer insoucieusement aussi avec les objets et les figures qui m'entouraient.

Bien que j'eusse sous la main le trésor de tous les journaux et de tous les livres nouveaux de l'univers, il ne me vint pourtant pas à l'idée d'en

toucher un seul du bout du doigt et d'en lire une ligne seulement.

Non. — Voici à quoi je m'amusai.

Je fis une comparaison, — ou plutôt je fis une infinité de comparaisons; — je fis des comparaisons, comme j'aurais fait des ricochets au bord d'une rivière ou d'un étang. Et vraiment c'était chose pareille. Car je prenais une comparaison, je la jetais sur la grande table des journaux, et je l'y voyais rebondir comme une pierre sur la surface de l'eau. — Cela me réjouissait fort.

Il faut, mon cher lecteur, que je vous raconte quelques unes de ces comparaisons-ricochets. La première, — la comparaison mère, était celle-ci.

La longue table verte autour de laquelle tant de lecteurs affamés étaient assis, m'offrit soudain l'aspect d'une immense table d'hôte. — C'était bien en effet une véritable table d'hôte ouverte à toute heure, à tous les appétits politiques et littéraires.

Un ambigu perpétuel s'y trouvait servi. C'étaient à la fois et tout ensemble le potage, les hors-d'œuvre, le rôti, les entrées, les entremets et le dessert, les grands et petits journaux du matin et du soir, les revues mensuelles et trimestrielles, les *Atheneums* et les *Magazines;*

le pain et les feuilles quotidiennes, des mets sucrés et des mets de résistance; des recueils de toutes les langues, de toutes les nations et de toutes les cuisines.

Pour les estomacs insatiables auxquels ne suffisait point cette abondante alimentation périodique ou semi-périodique, un buffet supplémentaire était encore ouvert au rez-de-chaussée, au dessous du salon de lecture. Là, dans une vaste bibliothèque on avait entassé toute la prose et tous les vers des deux mondes, toutes les histoires et tous les romans, tous les chefs-d'œuvre et toutes les œuvres complètes du siècle; et à cet immense garde-manger intellectuel, chacun pouvait encore aller puiser selon sa faim, sa soif et son goût.

Quant aux convives qui prenaient leur part de ce banquet, en tout temps préparé dans la *salle à lire*, j'observai qu'ils y apportaient des habitudes analogues à celles que l'on peut remarquer chez les consommateurs de nos repas matériels.

Ainsi, l'un lisait avec modération et tempérance, goûtant seulement de quelques journaux d'un sel suffisant, et s'abstenant avec prudence des feuilles aux sauces épicées, ou des recueils de pâte ferme, comme d'une nourriture indigeste et malsaine.

Cet autre, au contraire, avalait journal sur journal, *magazine* sur *magazine*, sans distinction, se croyant forcé de tout lire, comme ces gloutons qui s'imaginent avoir perdu leur argent si, à un dîner à tant par tête, ils n'ont point mangé de tous les plats.

Celui-ci, gourmand égoïste, accaparait quelque revue nouvelle et succulente que l'on venait de placer sur la table et la dévorait tout entière, sans permettre à qui que ce fût d'en respirer même le parfum.

Celui-là lisait malproprement, jetant du tabac ou éternuant sur toutes les feuilles qu'il se servait.

Je faisais ces rapprochements ingénieux et beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas moins, lorsqu'un grave incident me détourna de cette inoffensive et divertissante occupation.

CHAPITRE III.

Un reviewer.

Un certain personnage, d'une assez étrange et méchante mine, était venu près de moi s'asseoir à la petite table.

C'était un véritable squelette d'environ cinq pieds, portant un habit noir râpé, une vieille culotte de drap de soie, des bas chinés, puis des

bottes à revers affaissées sur la cheville, et qui, n'eût été l'absence des dentelles, lui eussent fait des espèces de brodequins à la Louis XIV. Son étroite figure jaune était ornée d'une perruque rousse et de sourcils roux sous lesquels s'encaissaient profondément deux yeux de chat, deux yeux ronds, deux yeux verts et brillants.

Ce petit homme tira de la poche de sa culotte d'énormes lunettes d'argent qu'il braqua sur son nez, et de celle de son habit une sorte de manuscrit formé de longs et nombreux carrés de papier couverts de lettres et de chiffres qu'il posa devant lui sur la table.

Poussé par une invincible et bien fatale curiosité, je m'étais penché au-dessus de l'épaule de mon bizarre voisin, et je m'efforçais de déchiffrer quelques lignes de son grimoire, lorsqu'il se retourna soudainement vers moi et me prit ainsi en flagrante indiscrétion.

— Monsieur, me dit alors à voix basse le petit homme, me regardant fixement sous ses lunettes avec un sourire aussi gracieux que le comportait la physionomie sur laquelle il s'étalait, monsieur, je vois que vous désirez connaître le travail que je tiens entre les mains. Je vais volontiers vous satisfaire. C'est le plan détaillé d'une revue industrielle et statistique que je

fonde en ce moment. Je suis heureux que vous m'autorisiez à vous en exposer les bases.

A ces mots, je sentis un horrible frisson me parcourir tout le corps. Je compris que j'étais tombé dans les griffes d'un *reviewer* [1].

— Monsieur, m'écriai-je avec l'accent d'une profonde conviction, je vous proteste que je ne m'intéresse à la fondation d'aucune revue industrielle et statistique.

— Eh bien ! monsieur, poursuivit-il sans s'émouvoir le moins du monde, quand je vous aurai développé l'esprit de la mienne, vous vous y intéresserez assurément.

Je voulus répliquer. L'impitoyable *reviewer* ne me le permit pas. Le vautour me tenait là sous son bec et ses serres dans le coin le plus solitaire de la salle. — J'étais à sa merci.

Profitant de tous ses avantages, et ne perdant pas un instant, après avoir rapproché sa chaise de la mienne, il entra d'abord en matière, et commença par me démontrer l'indispensable nécessité d'une revue industrielle et statistique.

Le petit homme me parlait lentement et fort bas, mais de tout près. Je sentais ses mots me tomber dans l'oreille un à un, comme autant de gouttes d'une eau glacée. C'était là un de ces sup-

1 Faiseur de revues.

plices qui manquent à la collection de ceux que Dante inflige à ses damnés.

La monotonie glaciale de cette souffrance ne tarda pas cependant à me plonger dans une sorte de complète léthargie.

Je n'entendis plus bientôt qu'un vague et insaisissable bourdonnement.

Je m'endormis.

CHAPITRE IV.

Cauchemar.

Je m'endormis, mais non point d'un sommeil paisible. A peine eus-je les yeux fermés qu'un effroyable cauchemar vint prendre possession de moi.

Voici ce qui m'arrivait en rêve.

Je me trouvais seul au fond d'un cabinet de lecture. Le *reviewer* entra soudain suivi des quatre *clerks* [1] du salon littéraire et de la librairie.

Dès qu'ils furent près de moi :

— Voici, leur dit-il en me désignant de son manuscrit qu'il tenait roulé dans sa main, voici ce *gentleman* qui ne peut encore digérer conve-

[1] Commis, employés.

nablement les revues. Pour lui fortifier l'estomac, vous allez lui faire subir l'opération que j'ai prescrite.

Alors, sans répondre un seul mot, les quatre *clerks* me prirent dans leurs bras et me couchèrent le dos étendu sur la table.

Moi, je récitai mentalement mes prières, et je recommandai mon âme à Dieu.

— C'est bien, dit le *reviewer*. Maintenant, John, apportez toutes les revues et tous les *magazines* que vous avez ici.

Et John apporta le *Quarterly review*, le *Westminster review*, l'*Edimburgh review*, le *Blakwood's magazine*, et cinquante autres ; bref tout ce qu'il y en avait dans la salle, et l'on m'entassa toutes ces revues et tous ces *magazines* avec leurs planchettes sur la poitrine.

Je me sentais singulièrement oppressé ; cependant, je respirais encore, bien qu'avec une grande difficulté.

— Il est plus fort que je ne pensais, dit le *reviewer* avec un horrible sourire. John, ajoutez l'*Annual register*, l'*Almanach royal*, l'*Almanach du commerce*, l'*Almanach des* 25,000 *adresses*, puis encore quelques dictionnaires.

Et John ajouta tout cela.

Je commençais à suffoquer ; pourtant je tenais bon.

— Oh! oh! cria le *reviewer*, mais c'est un Hercule que nous avons là! le gaillard a des muscles à l'épreuve de tous les almanachs et de toutes les revues du monde. Essayons néanmoins encore. John, prenez tous ces messieurs et allez-moi chercher en bas, dans la bibliothèque, les traités statistiques de M. le baron Charles Dupin, *la Philippide* et les *Épîtres* de M. Viennet, avec les Œuvres complètes de MM. Jouy et Arnault.

Le poids de cette seule menace me fut plus intolérable que celui de la masse énorme qui m'écrasait déja.

J'étouffais. Je n'y pus tenir. Faisant un effort désespéré pour me soulever, je renversai toute la pyramide de dictionnaires et de *magazines* qui se dressait sur moi.

Elle s'écroula avec un fraças épouvantable.

Je m'éveillai.

CHAPITRE V.

Fuite et premières hostilités.

En m'éveillant je me retrouvai positivement assis comme je l'étais avant de m'endormir; mais mon voisin, le *reviewer*, était étendu par terre à mes pieds sous sa chaise.

Je compris d'abord que dans mon rêve, en m'efforçant de repousser le fardeau qui m'acca-

blait, j'avais infailliblement renversé le petit homme. J'aurais dû profiter peut-être de cette circonstance inespérée qui le mettait à ma discrétion, pour me venger en l'écrasant comme un ver, ou tout au moins pour me soustraire, par la fuite, à son pouvoir. Je ne sais quel courage et quelle générosité m'inspirèrent alors si magnanimement et si mal à propos, mais je souffris patiemment que mon oppresseur se relevât et reprît près de moi sa place.

Le misérable *reviewer* reconnut d'une façon bien indigne la noblesse de mon procédé; car dès qu'il eut rétabli son équilibre sur sa chaise, et celui de ses lunettes sur son nez, se remettant à me torturer, il me cloua de nouveau sur la table, et m'y tenailla de son manuscrit;—il continua de me couler dans les veines l'exposition de sa doctrine industrielle et statistique.

Cela durait depuis dix longues minutes.

Ainsi qu'une pauvre souris sous la patte d'un chat, n'ayant pas encore perdu tout espoir, je faisais le mort, examinant bien pourtant du coin de l'œil si je n'apercevrais point à ma proximité quelque trou sauveur où je pusse me glisser soudainement et me dérober à la gueule de mon ennemi.

Or, comme je regardais vers l'extrémité de la grande table voisine de la nôtre, je vis l'un

des lecteurs nombreux et pressés qui l'entouraient se lever et partir laissant une place vacante.

C'était une porte de salut pour moi. Je m'y précipitai.

Me levant brusquement moi-même, en un bond je m'élançai sur cette chaise qui demeurait libre, et saisissant au hasard le premier journal qui se présenta (c'était le *Morning-Chronicle*), sans lever les yeux, sans reprendre haleine, au risque d'en mourir, je dévorai avec rage les cinq colonnes en petit texte de la première page.

Après un excès semblable, après une lecture si immodérée et si peu conforme à mes habitudes de tempérance, je me sentis mal à l'aise, j'éprouvai un immense besoin de respirer. Posant donc le journal devant moi, j'osai jeter successivement les yeux sur mes deux voisins de droite et de gauche. Il était essentiel d'ailleurs que j'examinasse s'il m'était permis d'espérer d'eux défense et protection, dans le cas où je me trouverais exposé à quelque nouvelle attaque de mon ennemi.

Je fus très-satisfait de mon voisin de gauche. C'était un personnage taillé en force, et, bien que pourvu de longues moustaches noires, un militaire assurément. Sa large main qui certes eût manié avec une grande supériorité la poignée

d'un sabre, tenait fort gauchement celle de la planchette d'un journal du soir (du *Messager*), dans lequel il semblait chercher tout aussi malhabilement les nouvelles de la guerre.

— C'est bien, me dis-je : voici mon flanc gauche assuré. Ce brave officier qui, je le vois au mal qu'ils lui donnent, doit cordialement détester les journaux et tous ceux qui les font, — cet excellent militaire ne me laissera certainement pas égorger sous ses yeux par un *reviewer*.

Ayant achevé ce consolant raisonnement, je me tournai vers mon voisin de droite.

Je demeurai pétrifié! C'était le *reviewer* lui-même.

Comment était-il venu là? Sans doute il avait pris la place d'un lecteur qui était parti tandis que j'engloutissais avec tant de voracité mes cinq colonnes du *Morning-Chronicle*.

Quoi qu'il en fût, la stupeur profonde qui m'avait saisi fit bientôt place à une violente indignation. Exaspéré, furieux, ne me possédant plus, je pris à deux mains la poignée de la planche de mon *Morning-Chronicle*, et m'étant levé, je me préparais à en assener un effroyable coup sur la tête du maudit *reviewer*. — — —

Un pas léger glissa derrière moi sur le tapis; j'entendis le frôlement d'une robe de soie : je tressaillis, et me retournai soudain. C'était une

jeune femme blonde, qui venait de passer tout près de moi, marchant vers le fond de la salle. — Et j'avais vu son doux regard se fixer timide et suppliant sur le mien.

Oh! cette apparition, ce fut comme celle de l'ange qui vint d'en-haut détourner le glaive d'Abraham lorsqu'il allait frapper Isaac. Ma colère se sentit tout-à-coup désarmée. Mon bras, qui s'était levé vengeur et implacable, retombant inoffensif et miséricordieux, replaça pacifiquement le *Morning-Chronicle* sur la table.

CHAPITRE VI.

La guerre s'engage.

La soirée avançait. Dix heures venaient de sonner.

Il ne restait plus dans le cabinet de lecture qu'un petit nombre de personnes. C'étaient, la plupart, ces lecteurs insatiables qui boivent une revue jusqu'au fond, jusqu'aux annonces, jusqu'à la lie; qui s'acharnent à un journal et le rongent jusqu'à l'os, montrant les dents à quiconque s'approche d'eux. C'étaient aussi ces gastronomes qui s'étant trop chargé le cerveau, ayant trop lu, s'endorment à table, et qu'il faut réveiller quand on éteint le gaz, quand on ferme

la salle, en les avertissant que leur digestion s'achèvera mieux dans leur lit.

La jeune femme blonde qui venait d'entrer était aussi toujours là.

Elle avait une robe de satin noir, un grand cachemire noir, un petit chapeau de velours noir. Tout était noir dans sa toilette, sauf sa large collerette de batiste brodée, dont la blancheur n'était pas moins éblouissante que celle du cou gracieux autour duquel elle retombait.

Mais qui donc avait amené, bon Dieu, cet être ravissant dans un cabinet de lecture? Qui donc avait ainsi fourvoyé cet ange? Oh! ce ne pouvait être qu'un mari anglais. Et c'était bien en effet cela. Sans plus se soucier ni s'occuper d'elle, ce mari s'était confortablement étendu sur une banquette à l'entrée de la salle et lisait les derniers journaux arrivés de Londres dans la soirée.

La pauvre jolie femme semblait attendre bien impatiemment qu'il eût fini. Elle ne s'était même pas assise, et se tenant debout les bras croisés, près du poêle, elle tournait fréquemment la tête du côté de son imperturbable époux, serrant chaque fois imperceptiblement les lèvres et levant en même temps les yeux vers le plafond, tandis que ses gracieuses épaules se haussaient aussi légèrement.

D'ailleurs, pour passer le temps, elle n'avait trouvé rien de mieux à faire que de chauffer alternativement ses petits pieds à la porte du poêle.

Dès que j'eus observé tout cela, je m'aperçus que j'avais grand froid moi-même et qu'il était essentiel que je m'approchasse du poêle, afin de m'y réchauffer aussi.

Je me levai donc soudain. Mais hélas! le *reviewer*, auquel je ne songeais plus, et qui pourtant n'avait pas un instant quitté ma droite, le *reviewer* se leva en même temps que moi et m'interceptant le passage:

— Monsieur, me dit-il d'un ton doucereux, vous vous retirez peut-être. Si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai jusqu'à votre porte, et, chemin faisant, j'achèverai de vous exposer le plan de l'ouvrage dont je vous ai parlé déja.

— Non, monsieur, répondis-je fort sèchement, je ne me retire point. Quant à votre ouvrage, il me semble que vous m'en avez parlez bien suffisamment.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit le *reviewer*, vous allez voir qu'il me reste beaucoup de choses à vous dire. Je me réjouis donc que vous ne partiez pas encore. Nous continuerons ici plus commodément notre entretien.

J'avoue qu'à ce moment je faillis perdre de

nouveau patience. Je fus une seconde fois singulièrement tenté de recourir à la force. Déja ma main s'étendait pour saisir au collet le *reviewer;* j'allais le terrasser et lui passer sur le corps en m'élançant vers le poêle. —

Mais à ce même moment, en levant les yeux au-dessus de la tête de mon ennemi, je rencontrai de nouveau le doux et souriant regard de la jeune femme blonde.

Tendre et compatissante créature! Cette fois, c'était moi peut-être autant que le *reviewer* qu'elle semblait prendre en pitié. Son regard me disait :
—Venez vous réchauffer près de moi, mais épargnez cet homme.

Oh! elle ne savait pas quelle guerre acharnée me faisait le misérable depuis deux longues heures! Elle ne savait pas comme il m'avait odieusement provoqué toute la soirée!

N'importe. Ce n'était point par une victoire qu'elle condamnait qu'il m'était permis de me frayer un chemin jusqu'à elle. Oh! non.

Que faire pourtant?

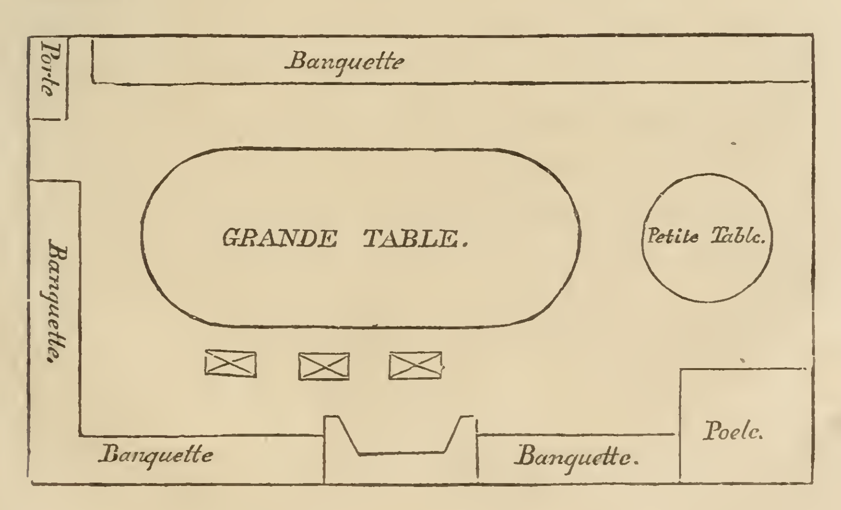
En habile tacticien, au lieu de forcer l'obstacle, je résolus de le tourner.

CHAPITRE VII.

Plan figuratif du théâtre de la guerre.

Pour l'intelligence des savantes opérations stratégiques dont le récit va suivre, on avait eu d'abord le projet de décrire longuement dans ce chapitre les lieux mémorables où elles se passèrent. Mais, après y avoir mûrement réfléchi, on a pensé que le lecteur trouverait plus agréable, qu'au lieu d'une description écrite, on lui donnât un plan figuratif de notre cabinet de lecture.

Voici donc ce plan que l'on a fait graver sur les dessins de l'un de nos plus célèbres ingénieurs-géographes auquel on en avait confié l'exécution.



CHAPITRE VIII.

Le sang va couler.

Bien qu'une issue me fût encore libre vers la porte, je ne pouvais songer à m'enfuir, ce qui d'ailleurs ne m'eût offert qu'une médiocre ressource, puisque le *reviewer* m'avait menacé de m'accompagner jusqu'à mon domicile; puisqu'ainsi ce n'eût été que changer le théâtre de la guerre, et le transporter dans la rue. Et puis, mon ennemi n'eût-il point dû m'y poursuivre, fallait-il lâchement abandonner mon manteau qui se trouvait sur une chaise près du poêle? Livrant au *reviewer* ces dépouilles opimes, fallait-il partir grelottant et glacé?—Fallait-il partir surtout sans avoir bravé quelques dangers pour porter un peu de consolation à notre pauvre jolie femme blonde, que son indigne mari délaissait ainsi dans un cabinet de lecture?

Non, cela ne se pouvait pas.

Il s'agissait donc d'arriver à tout prix près du poêle.

Le chemin le plus court m'était fermé; je pris sans hésiter le plus long, et me mettant immédiatement en route, je fis à marches forcées, presqu'en courant, le tour de la grande table.

Pendant tout ce trajet, je ne tournai pas la

tête une seule fois; car je ne doutais point que mon adversaire ne me suivît, craignant que je ne cherchasse à m'échapper par la porte. Or, ayant sur lui l'avance de plusieurs pas, je comptais bien, dès que je serais près de la petite table, m'élancer brusquement dans le coin du poêle, m'y fortifier avec des chaises; et si j'étais alors pris d'assaut, si l'ennemi forçait mon retranchement, — me précipiter aux pieds de la jeune femme, lui embrasser les genoux et réclamer son alliance et son intervention.

Les hommes du métier me rendront là-dessus justice; ces dispositions militaires étaient excellentes, et leur exécution ne le fut pas moins; mais la fatale sagacité de mon ennemi vint en déjouer complètement l'effet.

Comme, arrivant tout essoufflé, je doublais la pointe de la grande table; comme je débouchais sur le tapis qui mène au poêle, le *reviewer*, qui n'avait pas jusque là bougé, s'avança à ma rencontre entre les deux tables, et me présentant son manuscrit, me barra de nouveau le passage.

CHAPITRE IX.

Un armistice.

Les choses avaient été poussées à un point tel

qu'un engagement décisif semblait devenu inévitable.

Le *reviewer* m'ayant mis insolemment son manuscrit sur la gorge, j'avais saisi de mon côté *le Constitutionnel*, qui se trouvait au bord de la grande table, et je m'apprêtais à en frapper le provocateur à bout portant.

Le doux regard de la jeune femme blonde, que le mien avait été consulter encore, ne me défendait même plus la vengeance. C'est qu'elle sentait enfin quel châtiment méritait cet horrible *reviewer*, qui me séparait d'elle depuis tant et de si longs moments!

Ce regard qui me livrait ma victime, témoignait pourtant encore quelque commisération pour elle. Ce regard était plein d'une vive et tendre anxiété. Ce regard me disait: — Eh bien, oui! frappez ce malheureux, puisqu'il s'obstine à vous retenir loin de moi! Mais, mon Dieu, combien je vais souffrir durant ce combat!

Je compris trop bien tout ce qu'il y avait de chrétien et de touchant dans ces craintes, pour ne point essayer encore d'en détruire la cause et l'effet. Avant de commencer les hostilités, je voulus donc faire une nouvelle et dernière tentative pacifique.

De ma main gauche, je tirai mon mouchoir

de ma poche et je l'agitai en l'air, tandis que ma main droite abaissa *le Constitutionnel.*

Le *reviewer* voyant que je demandais à parlementer, abaissa également son manuscrit.

— Monsieur, lui dis-je alors avec une douceur mêlée de dignité, je ne refuse nullement de me soumettre à vos développements statistiques. Mais le froid m'a saisi tout à l'heure pendant que je vous écoutais. Souffrez donc seulement que j'aille me chauffer quelques moments près du poêle et que je m'enveloppe de mon manteau. Je serai tout à vous ensuite, et je pourrai du moins vous entendre à mon aise et confortablement.

— Monsieur, rien n'est plus juste et plus raisonnable que votre proposition, répondit le *reviewer* presque ému.

Et il sembla même d'abord tellement satisfait de la modération de ma requête qu'il fut sur le point de me livrer passage sans conditions. Mais je ne sais quelle défiance soudaine lui survenant, il exigea que nous arrêtassions ensemble, préalablement, les clauses d'un armistice.

Nous étant donc à l'instant retirés à la petite table, après quelques discussions qui, par leur importance et leur intérêt, ne sauraient être convenablement comparées qu'à celles de la dé-

funte conférence de Londres, nous convînmes des articles suivants, qui furent écrits au crayon sur l'une des pages blanches d'un recueil de poésies nouvelles qui nous tomba sous la main.

ARTICLE Ier.

Il y aura une suspension d'armes de dix minutes entre les parties belligérantes.

ARTICLE II.

Pendant ces dix minutes, la partie belligérante qui déclare avoir froid, pourra se revêtir de son manteau et se chauffer au poêle à son loisir, sans être en aucune façon inquiétée par l'autre partie belligérante, qui devra se tenir, avec son manuscrit, éloignée du poêle à une distance de douze pas au moins.

ARTICLE III ET DERNIER.

Les dix minutes écoulées, ou, pour plus de précision, dès que onze heures sonneront à la pendule, la trève étant expirée, les hostilités seront reprises; c'est-à-dire que la partie belligérante qui combat avec un manuscrit aura le droit d'attaquer et de poursuivre l'autre partie belligérante en quelque lieu qu'il lui plaise de se défendre ou de se réfugier.

Suivent la date et les signatures.

CHAPITRE X.

Dix minutes.

Quelques casuistes profonds en matière de tactique ayant prétendu que, dans mes négociations avec le *reviewer*, je m'étais laissé grossièrement duper par ses ruses diplomatiques, et qu'au lieu d'un armistice, c'était tout simplement une honorable capitulation qu'il m'avait fait souscrire, j'ai cru devoir donner dans le chapitre précédent le texte entier de cette pièce importante. Ce ne sera donc nullement ma faute si l'histoire ne l'apprécie pas consciencieusement un jour et n'en sait point fixer le véritable caractère.

Que l'histoire, au surplus, en décide à sa guise. —Je dois d'ailleurs le confesser, il n'est point de conditions si dures et si onéreuses qu'elles eusent été, que je n'eusse infailliblement alors consenties pour obtenir ces dix minutes de liberté qu'il me fut, grâce à mon traité, permis d'aller passer près du poêle.

Mais que l'on ne me demande point compte de ces dix précieuses minutes qui furent si pleines, si longues — et si courtes à la fois, si rapides.

Si vous savez combien, en dix minutes de tête à tête entre une douce jeune femme blonde et

un doux jeune homme sentimental, peut faire de chemin vers un cœur, un regard qui s'enfonce, ardent et acéré, dans un regard humide et compatissant ! — Si vous savez combien en dix minutes ont de chances pour se rencontrer et se presser des mains qui s'étendent, qui se croisent sur le marbre étroit et brûlant d'un poêle ! — Si vous savez que, non pas en dix minutes, mais en moins d'une seconde, se dégage cette étincelle électrique qui met à la fois le feu à deux âmes et les enflamme ensemble du même souffle ! — Si vous le savez, c'est bien. Je n'ai rien à vous dire. — Mais si vous ignorez tout cela, — eh bien alors, ce ne sera pas moi qui vous l'apprendrai.

CHAPITRE XI.

Catastrophe et conclusion.

Il y avait cinq minutes que onze heures étaient sonnées à la pendule du cabinet de lecture.

La jeune femme blonde était partie avec son mari qui, s'arrachant aux délices des journaux, était enfin venu la chercher. — Elle était partie. Nos regards s'étaient dit adieu ! — Non pas nos cœurs au moins ! — —

On avait réveillé les endormis, et successive-

ment éteint tous les becs de gaz. On allait fermer le cabinet de lecture.

Au milieu de la solitude et de l'obscurité de la salle, moi, j'étais demeuré accoudé sur le marbre du poêle, la tête dans mes mains.

Quelqu'un s'étant approché de moi, me tira légèrement par le collet de mon manteau. Je frémis et levai les yeux. — C'était le *reviewer* qui se tenait debout à mon côté, armé de son manuscrit.

Je compris. — Je n'avais point à me plaindre. Il s'était montré généreux. Il m'avait accordé cinq minutes de plus que la convention. Je n'opposai nulle résistance; — je le suivis plutôt en captif qu'en homme qui cherche à se défendre.

Nous descendîmes ensemble, et dans l'escalier même il avait déja repris possession de moi, et recommencé *ab ovo* l'exposition de ses doctrines industrielles.

Nous étions sortis de la maison, nous nous trouvions dans la rue et il y pleuvait très-fort; mais cela ne tourmentait guère le *reviewer*. Il ne lâchait point prise pour si peu, et nonobstant l'averse, bien que je marchasse rapidement, il se maintenait à mon pas et me serrait de près avec ses développements.

Moi, j'en avais pris mon parti et je recevais

avec une égale résignation la pluie du ciel et la statistique du *reviewer*. Comme nous arrivions cependant au carrefour Gaillon, tout-à-coup mon homme parut singulièrement s'échauffer sur une question de trottoirs et de repavage qu'il venait d'entamer. Alors, dans la chaleur du discours, et sans doute uniquement pour compléter par un geste énergique l'expression de sa pensée, le *reviewer* me mit brusquement sous le nez sa main, toujours armée de son manuscrit. Saisi de terreur, j'avançai moi-même instinctivement la mienne, de même que si j'eusse voulu parer une botte.

O bien heureuse fatalité! Je frappai d'un coup de tierce si vigoureux le manuscrit statistique, qu'il en tomba dans le ruisseau, qui descendait en ce moment de la rue Neuve-Saint-Augustin, large, mugissant et profond.

Le *reviewer* poussa un cri perçant, et se jeta soudain à la nage, essayant de rattraper les feuilles précieuses que l'impitoyable torrent s'empressait d'entraîner vers l'égoût de la rue d'Hanovre.

Qu'advint-il cependant alors du *reviewer* et de son œuvre? — Oh! vraiment, je ne sais.

J'étais victorieux par hasard, et grâce à ma bonne étoile. Je m'arrachai généreusement au

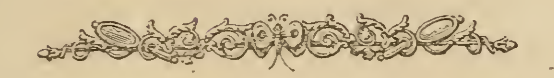
spectacle de la détresse de mon ennemi vaincu, et de crainte aussi peut-être qu'il ne parvînt à rallier les feuillets en fuite de son manuscrit et ne les ramenât désespéré contre moi, je m'élançai dans un cabriolet de place qui passait, et me reconduisit chez moi, sinon sain et sauf, au moins trop heureux de ne rapporter de tous mes longs combats de la soirée qu'une douce et profonde blessure — au cœur.

A. FONTANEY.





UNE AGENCE DRAMATIQUE.



Tout marche; tout suit le progrès du siècle. Quand je donnai au théâtre mon premier ouvrage (c'était en 1826), l'agent dramatique auquel m'adressa l'aimable et spirituel Emmanuel Dupaty, demeurait au troisième, dans un étroit et sombre appartement. Depuis cette époque, il a descendu deux étages; la modeste table de

noyer, surchargée de vieux cartons, s'est métamorphosée en riche et élégant bureau d'acajou; deux commis toujours occupés groupent les chiffres aussi bien que le ferait M. Thiers; et dans un arrière-petit cabinet résonne l'agréable bruit des écus : vous vous croiriez chez un agent de change ou chez un banquier. Tout annonce enfin une notable amélioration. Malheureusement les recettes des auteurs n'ont pas suivi la même progression. Depuis que les agents dramatiques sont mieux logés, les théâtres font de moins brillantes affaires; et depuis qu'on n'a plus à monter qu'un étage, on redescend l'escalier bien plus légèrement : il y a compensation.

Qu'on ne voie pas dans ces paroles l'intention de dénigrer le présent au profit du temps qui n'est plus. Je n'appartiens pas à ces louangeurs intrépides du passé, pour qui le mépris du présent est une consolation ou une vengeance. Sans être insensible à ce que nous avons perdu, je ne le suis pas non plus à ce qui nous reste, et à ce que nous avons gagné. Cette décadence dans la prospérité matérielle des théâtres tient à des causes qu'il serait facile d'énumérer si c'était ici la place. Qu'il nous suffise d'indiquer en première ligne, comme l'une de ces causes, l'hostilité de la presse périodique contre le théâtre, hostilité permanente depuis deux ans, et qui ne serait

pas plus grande, si une révolution sacerdotale s'était opérée en France pendant les trois journées de juillet.

Je reviens aux agents dramatiques, et je commencerai par la définition du mot. Les agents dramatiques sont les fondés de pouvoir des auteurs; ce sont eux qui perçoivent pour les écrivains dramatiques le droit pécuniaire résultant de la représentation de leurs ouvrages. Ce droit est ou proportionnel à la recette, ou fixe, suivant la nature des théâtres, et les divers traités qui lient les administrations théâtrales et l'association des auteurs.

La question des salaires, cette question si profonde, si vivace, qui agite et agitera long-temps encore la société, trouble aussi quelquefois le monde dramatique, et occasionne de graves débats entre les directeurs de théâtres et l'association des auteurs, représentée par une commission qui apporte le plus grand zèle dans l'exercice de ses difficiles fonctions. Cette commission ne se borne pas à défendre les intérêts des auteurs vivants, elle étend sa sollicitude sur les héritiers des auteurs morts et sur la vieillesse malheureuse de quelques écrivains tombés dans l'indigence, après avoir enrichi plusieurs théâtres, à une époque où la rétribution des ouvrages

dramatiques n'était en rapport ni avec les convenances ni avec l'équité.

A l'exception de deux ou trois théâtres du boulevart, exclusivement voués au mélodrame, le mode de rétribution proportionnelle à la recette est en usage dans les théâtres de Paris. Ce mode, le plus équitable et le plus rationnel, devrait être adopté partout, puisqu'il fait participer les auteurs aux bénéfices qu'ils procurent, de même qu'il les associe aux pertes que peuvent faire éprouver aux théâtres, ou les mauvaises chances des pièces nouvelles, ou l'influence de circonstances fâcheuses et défavorables. Lorsque l'Opéra-Comique, relégué dans le lointain quartier Ventadour, se débattait contre les funestes conséquences de ce pernicieux isolement et contre l'énormité de ses charges, les recettes, pendant ces derniers jours d'agonie, descendaient quelquefois à une exiguité véritablement monstrueuse. On cite un de nos plus spirituels auteurs dramatiques qui, venant toucher le montant de ses représentations du mois, fut stupéfié de voir une somme de 40 centimes figurer à son compte, pour la représentation d'un de ses ouvrages à la salle Ventadour : la recette avait été de six francs cinquante! Espérons qu'un pareil chiffre n'attristera plus le budget

des poètes et compositeurs qui consacrent leurs talents au théâtre de l'Opéra-Comique, maintenant que transplanté sur un sol plus propice, et ravivé par la prodigieuse réapparition de Martin, ce théâtre peut voir renaître ses beaux jours. Cet avenir ne peut lui manquer avec l'appui de nos brillants compositeurs français, et celui des illustres maîtres étrangers, tels que Paër et Cherubini, naturalisés parmi nous par leurs succès.

Les agents dramatiques ne perçoivent pas seulement pour Paris les droits des auteurs. Une vaste correspondance les met en rapport avec les directeurs des théâtres de province, et c'est surtout cette partie de leurs attributions qui rend leur ministère utile et précieux aux écrivains qui ont placé en eux leur confiance.

Avant que la France eût subi ces traités de 1815, qui, non contents de lui arracher ses conquêtes, lui ont enlevé jusqu'à ses limites naturelles, on touchait des droits de Bruxelles et de Coblentz. Une pièce applaudie à Paris rapportait de l'argent dans le département de Rome ou du Trasimène. M. Scribe, le plus fécond de nos auteurs et le mieux renté, doit gémir, non pas seulement par patriotisme, quand, jetant les yeux sur une carte de l'empire français, il voit que nous avons perdu les départements de

l'Escaut, du Rhin, du Rhin-et-Moselle, de la Frise, du Simplon, du Pô, les Bouches du Wéser, les Bouches de la Meuse, les Bouches de l'Yssel, les Bouches de l'Elbe, l'Ems occidentale, l'Ems orientale, et le Zuyderzée!

Du reste, maintenant encore, la représentation de nos ouvrages dramatiques n'est pas restreinte aux limites dans lesquelles la France est renfermée. Comme au temps de nos conquêtes, nos pièces sont applaudies dans des capitales étrangères; et si le résultat financier n'est plus le même, notre amour-propre national n'a rien perdu. Un théâtre français est établi à Saint-Pétersbourg et à Berlin. Nos comédies, nos vaudevilles y sont autant goûtés qu'à Paris. Si la Belgique n'est plus française de par les traités et les protocoles, elle l'est toujours d'esprit et de pensée. Le théâtre royal de Bruxelles, où se trouvent réunis en ce moment Chollet, mademoiselle Prévost, et l'habile comédien Cartigny, fait connaître aux Belges nos grands opéras et nos comédies, et leur fait oublier la conférence de Londres. Le théâtre du Parc s'enrichit des joyeux ouvrages du théâtre des Panoramas, et des drames historiques du Vaudeville; la Hollande même, si opiniâtre et si rétive, baisse pavillon devant nos refrains et nos couplets; et pendant que nos braves artilleurs se canonnaient

avec Chassé devant Anvers, la charmante Jenny Vertpré faisait les délices de La Haye, et déridait le front soucieux des patriotes néerlandais.

Mais revenons à la France.

Demandez à M. Jules Michel ou à M. Guyot (ainsi se nomment les deux agents dramatiques qui se partagent en deux parts à peu près égales les deux à trois cents auteurs qui alimentent les théâtres de la capitale), demandez-leur quel est le genre le plus aimé en province, et par conséquent le plus joué; ils vous répondront sans hésiter : l'opéra-comique. Ce genre est donc véritablement national, en dépit de toutes les épigrammes et de tous les sarcasmes dont cette épithète est devenue l'objet, appliquée au genre dont nous parlons. C'est bien un argument de quelque valeur que cette unanimité du goût français dans nos quatre-vingt-six départements. *La Dame blanche, la Fiancée, Jeannot et Colin, Jean de Paris,* etc., font la base du répertoire des théâtres de province; et pour péu que ces ouvrages soient exécutés d'une manière passable, ils ravissent les amateurs lyonnais ou toulousains. Un opéra-comique nouveau représenté avec succès à Paris, est sur-le-champ confié aux ténors, aux basses-tailles, aux premières et aux secondes chanteuses de toutes les préfectures, sous-préfectures, et chefs-lieux de can-

ton du royaume. C'est la manne attendue du ciel, et qui tombe dans le désert. Les opéras rossinisés de M. Castil-Blaze partagent la même faveur; et il est peu de soirs où, dans quelque coin de la France, on ne verse des larmes sur les infortunes de Ninetta, ou la mort de Desdémona. On ne saurait croire le tort immense que la clôture prolongée du théâtre de l'Opéra-Comique a fait aux théâtres de province. La plupart des directeurs, privés du secours des opéras nouveaux après lesquels ils soupirent si ardemment, ont fait faillite; et la fermeture du théâtre Ventadour a été pour eux la plus grande des calamités, après, toutefois, la protection des conseils municipaux, dont l'on connaît le zèle éclairé pour les arts, et la munificence pour ceux qui les cultivent.

Après l'opéra-comique, le genre le plus en faveur, le plus en vogue en province, c'est le vaudeville. Quand Boileau fit ce vers :

Le Français né malin créa le vaudeville,

c'est-à-dire la chanson badine et moqueuse, le couplet frondeur et satirique, il ne se doutait pas de l'extension que prendrait plus tard ce mot, et que la première atteinte portée en France aux unités d'Aristote le serait dans un vaude-

ville [1]. Voyez la destinée des grands hommes! On ignore le lieu de la naissance d'Homère; on sait où naquit Olivier Basselin, foulon de Vaudevire; et, grâce à ses joyeuses chansons, un bourg obscur de Basse-Normandie a eu la gloire de donner son nom à un genre de littérature qui, dans l'histoire de notre théâtre, n'occupera pas une place sans importance. D'abord, simple expression de la gaieté française, épigramme mordante et bouffonne, pamphlet rimé qui *courait en chantant,* le vaudeville a grandi d'âge en âge, changé de caractère de siècle en siècle, et, dans ses nombreuses transformations, a toujours conservé l'esprit des temps et la physionomie des diverses époques. Des parodies un peu grossières, des esquisses un peu informes de Fuselier, Lesage et Dorneval, trio fécond sur qui reposait la fortune du théâtre Italien et du théâtre de la Foire, aux agréables comédies, aux spirituels tableaux de Barré, Radet et Desfontaines, il y a un pas de géant, il y a toute une révolution de l'art. Et quel nouveau changement, quelle nouvelle métamorphose, si de ces trois gloires chantantes de la fin du siècle dernier, vous passez aux œuvres contemporaines de MM. Scribe, Bayard et Mélesville, ou de MM. Théaulon, Bra-

[1] *Julien, ou Vingt-cinq ans d'entr'acte,* jolie pièce dont l'on n'a pas oublié le succès brillant au théâtre de la rue de Chartres.

zier et Dumersan! car, de tout temps, le vaudeville a enregistré dans ses fastes d'heureuses associations de trois renommées.

Le vaudeville semble arrivé de nos jours à l'apogée du progrès. Éclaireur aventureux de la littérature dramatique, il aborde tous les genres avec audace ; s'élance dans toutes les voies ; poursuit, malgré le feu roulant de la critique, la hardiesse de ses excursions, et résume à lui tout seul le pêle-mêle de notre théâtre, et le mouvement anarchique de notre société où se croisent, s'agitent, et tourbillonnent tant de croyances et de systèmes. Le vaudeville s'est fait histoire, roman, drame, comédie de mœurs, tragédie, chronique. Ici, exclusivement voué à la peinture des mœurs de salon, il tâche de continuer la comédie, abandonnée des théâtres qui devraient lui servir d'asile ; il se fait fashionable, dandy, banquier, duc et pair ; il habite la Chaussée-d'Antin ; il est riche à millions ; il a voiture ; il fouille les derniers replis du cœur féminin, et examine à la loupe les passions humaines dans le cœur bouillant d'un agent de change ou d'un avoué. Là, il porte dague et pourpoint ; c'est un féal et amé seigneur suivi de pages et de varlets ; il habite le vieux Paris, le vieux Louvre ; il est blasonné, cuirassé ; il marche appuyé sur un astrologue-parfumeur-empoisonneur ; il dit *Vive-*

Dieu, jure par sa bonne lame, ne se rase jamais, et donne tous les soirs, de sept à onze, savante leçon d'histoire et d'antiquités aux professeurs de la Sorbonne. Ici, c'est le peuple d'aujourd'hui avec sa physionomie franche et animée; c'est la comédie populaire, avec son allure vive et joyeuse; c'est la bêtise humaine, étudiée, mise à nu dans ce qu'elle a de plus original, de plus grotesque, et poussée jusqu'à un degré de comique que n'avait point deviné Molière. Sous toutes ces faces si diverses, sous toutes ces physionomies si mobiles, le vaudeville plaît et réussit en province aussi bien que dans la capitale. Une page d'histoire dramatisée, comme *un Duel sous Richelieu;* une comédie gracieuse et fine, comme *le Chaperon;* un tableau vrai, comme *l'Homme qui bat sa femme*, sont goûtés à Lyon comme à Paris, à Bordeaux comme à Lyon; et le thé de madame Gibou est devenu aussi célèbre que le poignard de Manlius, ou la coupe de Rodogune.

Après le vaudeville vient le drame et la comédie; non pas la comédie en vers, car on n'en fait plus à Paris, et c'est à peine si de loin en loin figure sur une affiche de province quelque grande comédie d'Alexandre Duval ou d'Étienne; mais la comédie en prose, la comédie de genre où excellait Picard, où brilla Wafflard, continue de fleurir sur les scènes départementales. De

spirituelles esquisses, comme *le Mari et l'Amant*, de M. Vial, *les trois Chapeaux*, de M. de Longpré, *les Deux Anglais*, de M. Merville, font leur tour de France aux applaudissements du public. D'anciens ouvrages, tels que *les Étourdis*, d'Andrieux, *le Roman d'une heure*, d'Hoffmann, *les Héritiers*, de Duval, jouissent en province d'un succès intarissable et toujours nouveau. La forte et ingénieuse leçon du *Jeune Mari* a été jugée partout, comme à Paris, saisissante de vérité, de naturel et de comique. Et pourtant la province ne confirme pas toujours les succès et les gloires de la capitale. Tel drame à émotions fortes, à grandes catastrophes, à combinaisons multipliées, après avoir bruyamment franchi les barrières, précédé de toutes les fanfares de la renommée, et de l'éclat d'une vogue triomphale, obtenue dans le centre du goût, est accueilli en province comme un député ministériel, et vient succomber lourdement sous les clefs forées de Rouen ou de Marseille; tandis que tel ouvrage, fondé sur l'observation des mœurs et l'étude du cœur humain, *la Mère et la Fille*, par exemple, après n'avoir obtenu à Paris qu'un succès d'estime, sera la pièce en vogue dans plus d'un chef-lieu de département. Nouvel exemple de la diversité du jugement des hommes, et de l'instabilité des choses humaines.

La tragédie ne fait en province que de rares

apparitions, et à de longs intervalles. Ce sont des artistes de passage qui voyagent avec la toge et le poignard; des élèves du conservatoire qui viennent essayer sur le public d'Elbeuf ou de Limoges la sûreté de leur mémoire et l'énergie de leurs poumons; des acteurs du Théâtre-Français qui, pour n'en pas perdre l'habitude, jouent l'ancien répertoire en province. C'est Oreste, Hamlet, Néron, Sylla, Régulus, Louis XI, qui arrivent par la diligence et repartent par le bateau à vapeur. C'est Hermione et Marie Stuart en chaise de poste. Mais qu'il se trouve par hasard dans la ville un polichinelle ou un éléphant, Oreste criera dans la solitude, et Marie Stuart fera dans le désert ses adieux à la nature : c'est comme à Paris.

On voit que les théâtres de province, à peu de chose près, et sauf les différences qu'établit le talent des acteurs, sont l'image des théâtres de la capitale. L'opéra-comique y prospère, quand il existe; le vaudeville y obtient la vogue; la comédie de genre y plaît; et le *drame moderne* y chancèle, quand il n'a pas pour appui le talent de Bocage ou de Frédérick, ces deux atlas du drame à la mode.

Mais vous trouvez peut-être que je suis bien loin de mon titre, et des agences dramatiques; je me hâte de vous y ramener.

Suivez-moi dans cette rue brillante et populeuse, qui unit le Palais-Royal à la Bourse, ces deux grands centres parisiens; rue toujours animée, où se pressent la citadine et le landaw, la calèche du pair de France et le cabriolet de l'agent de change. Tâchez de ne pas vous perdre à travers le dédale des équipages en station et des flaneurs collés aux vitres des marchandes de modes; tâchez d'échapper aux marchands de papier Weynen, de cannes en tubes métalliques, de canifs à trente-huit lames, et aux crieurs de l'*Espion des Jeux* et de la *Gazette de Vénus*. Entrez avec moi dans cette maison d'assez belle apparence; franchissez cette porte cochère où vous ne pourrez vous défendre de jeter en passant un regard de côté, car un miroitier y étale les produits de son industrie; et que nous ayons reçu de la nature la grâce d'Adonis, ou la tournure de Mayeux, cette création des temps modernes, un sentiment instinctif nous portera toujours à saluer notre chère personne d'un regard de complaisance. La glace nous attire comme un aimant; et l'homme le moins infatué de sa figure ne passera jamais devant un miroir, sans être tenté de jeter un coup d'œil furtif sur la reproduction de son image.

Montez un étage : vous voilà au milieu de la comptabilité dramatique. C'est là que les applau-

dissements s'escomptent en numéraire, l'esprit en billets de banque, le talent en pièces de cinq francs.

C'est là que l'auteur du drame en vogue vient de sa main d'homme mettre dans son gousset d'homme, ou serrer contre sa poitrine d'homme, le vil métal, fruit de ses sublimes labeurs.

C'est là que se traduisent en écus, *Antony*, et *la Femme à deux maris; les deux Gendres*, et *le Tyran peu délicat;* les lazzis de Bouffé, et les sentences de M. Marty; les duos de *Robert-le-Diable*, et les coups de fusil du Cirque-Olympique; la fougue heureuse de Frédérick, et les accents de Martin; les beaux élans de madame Dorval, et les espiégleries de la spirituelle Déjazet; les bouffonneries d'Odry, et les balancements de Taglioni la Sylphide. C'est là que se résument en francs et centimes mademoiselle Mars et Vernet; M. Victor Ducange et M. Scribe; mademoiselle Despréaux et madame Vautrin; Ligier et Léontine Fay; mademoiselle Noblet la tragédienne et mademoiselle Noblet la danseuse; Adolphe Nourrit et madame Albert; madame Casimir et mademoiselle Georges; Arnal et madame Cinti-Damoreau. C'est là que se matérialise et se réduit en lingots ce vaste univers dramatique qui renferme tant d'intérêts grands et petits, tant d'agitations et d'intrigues, tant

d'hommes et de choses, depuis le grand Opéra jusqu'aux Funambules exclusivement, depuis le théâtre de M. Comte jusqu'à la scène où chante Rubini, depuis l'auteur de *Louis XI*, et des *Comédiens*, jusqu'à *l'homme de lettres* qui vint lire un jour à l'un des comités de lecture de Paris un ouvrage commençant par ces mots : *Le théâtre représente une chambre où il y a des punaises.*

C'est là que tous les mois, du 8 au 10, presque tous les auteurs de la capitale, vaudevillistes et dramaturges, poètes tragiques et comiques, compositeurs, faiseurs de *libretti*, viennent se donner le plaisir d'évaluer à un denier près, leur esprit et leur imagination, et d'emporter le résultat, plus ou moins pesant, de leurs facultés pensantes et créatrices.

A cette foule de notabilités dramatiques et d'*industriels* littéraires, se mêlent aussi quelques honnêtes capitalistes qui auront aidé de leur caisse un auteur gêné dans ses affaires, et se rembourseront mensuellement sur les produits de sa verve laborieuse; ou quelques spéculateurs aventureux, pour qui tout est matière d'agiot, un vaudeville comme la rente de Naples, un drame comme l'emprunt romain, et qui auront acquis par marché aléatoire, une portion dans les revenus de tel auteur, dans les produits de tel ouvrage.

Voyez, par exemple, ce gros monsieur, à la figure épanouie, à l'air franc et ouvert, qui vient de terminer ses comptes, de donner sa signature, et qui sort un sac d'argent à la main. Vous croyez sans doute que c'est quelque gai successeur de Panard et de Désaugiers, le soutien de quelque théâtre chantant, le géant du couplet de facture. Détrompez-vous : ce gros monsieur, c'est M. Barba.

— M. Barba! me direz-vous en faisant un bond; M. Barba, auteur! Pour qui me prenez-vous? Je sais que M. Barba est l'éditeur de *la Cuisinière bourgeoise*, des romans de Pigault-Lebrun, du *Cuisinier royal*, des mélodrames de M. Pixérécourt, et de douze à quinze cents pièces de théâtre. Mais M. Barba, auteur! Vous voulez rire!

— En effet, M. Barba n'est pas auteur; ce qui ne l'empêche pas de venir tous les mois toucher une somme assez ronde chez l'agent dramatique; et voici comment:

Un vaudeville, un mélodrame a-t-il réussi sur l'un de nos théâtres, M. Barba offre du manuscrit trois, quatre, cinq cents francs, selon le succès.

— Jusque là, me direz-vous, rien de mieux. Il fait son métier de libraire. Seulement il offre peu.

— Oui, mais un instant. Voici venir le spé-

culateur. M. Barba, vous dis-je, offre trois, quatre ou cinq cents francs du manuscrit, somme que vous trouvez fort modique; mais il l'offre *à condition que vous lui céderez le tiers de vos droits d'auteur en province.* Comprenez-vous maintenant?

— Mille fois trop! vous écriez-vous. Mais c'est une horreur! c'est un marché de dupe!

— Attendez! car il faut voir la question sous toutes ses faces. S'il y a avantage pour le libraire, et avantage énorme, peut-être aussi n'y a-t-il pas dommage complet pour l'homme de lettres, et voici comment. Vous comprenez que M. Barba, acquéreur d'une pièce nouvelle aux conditions que je viens de vous décrire, se hâte d'en adresser des exemplaires aux directeurs de tous les théâtres de France, avec une recommandation de sa propre main! Et vous sentez ce que ce doit être qu'une recommandation de M. Barba! Aussi un mois après, le nouveau chef-d'œuvre est-il à l'étude au Nord et au Midi; on le répète à Marseille et à Cambrai; on le joue partout. M. Barba apporte dans ses intérêts dramatiques toute son activité de commerçant; il expédie les succès, *franc de port*, par toute la France; il fait voyager par le roulage accéléré la tirade et le couplet, le marivaudage et le gros comique, le rire et les sanglots; il ne néglige pas la plus petite bourgade, pourvu qu'elle ait un théâtre. La

France ne sait vraiment pas tout ce qu'elle a d'obligations à M. Barba, ce grand pourvoyeur de ses plaisirs. Il résulte de cette sollicitude de l'infatigable éditeur, que si les droits de l'auteur sont diminués, ils sont plus fréquents; que s'il touche moins dans chaque ville, il touche dans presque toutes : cela se compense. Je ne parle pas de l'avantage d'être représenté dans tous nos départements, d'être adulé, prôné, encensé, dans les circulaires de M. Barba, et au bas de ses factures : au temps où nous sommes on tient si peu à la gloire! Qu'il me suffise de vous avoir prouvé qu'entre M. Barba et les auteurs qui traitent avec lui, les profits se balancent.

— Oui; mais je vois aussi qu'au bout de six mois, M. Barba, rentré dans ses déboursés, s'est créé un revenu durable et certain; que la somme qu'il offre n'est pas en rapport avec les bénéfices qu'il en retire, et que, moyennant ce genre de spéculation, c'est une véritable dîme qu'il prélève sur les travaux de nos auteurs dramatiques, sur les veilles de nos écrivains.

— Permis à vous de le dire; mais M. Barba n'impose à personne ses conditions; libre à tout le monde de les rejeter : il ne fait point signer ses traités au coin d'un bois, et le pistolet à la main; cela s'opère à l'amiable, et de gré à gré. Si nos auteurs veulent l'enrichir, qu'y trouvez-vous à redire? Et puis vous ne songez qu'aux béné-

fices ; il faut aussi songer aux pertes, aux non-valeurs, aux chutes de province, aux banqueroutes !

— Laissez-moi donc tranquille ! Voyez donc seulement cet air de jubilation ! voyez la rotondité de ce sac d'écus ; voyez ce sourire qui annonce l'abondance de la récolte et la douce prévision de l'avenir ! Je vous dis que M. Barba mourra millionnaire, et dans l'impénitence finale.

— Dieu vous entende ! dirait-il, s'il connaissait le vœu que vous formez.

Quel intéressant tableau statistique ferait M. Charles Dupin avec les chiffres de MM. Jules Michel et Guyot ! On a déja remarqué que la somme dépensée annuellement par la population de Paris pour les spectacles a toujours peu varié depuis trente ans, quel que fût le nombre des théâtres ; d'où il faut conclure qu'un théâtre nouveau ne peut se soutenir que par les pertes d'un théâtre plus ancien. Il serait curieux de constater aussi la répartition de la somme annuelle des recettes entre les différents genres de littérature dramatique ; mais il est inutile de dire que la plus forte partie de ces recettes est absorbée aujourd'hui par les théâtres qui jouent le vaudeville et par l'Académie royale de musique, arrivée de nos jours à un degré de prospérité sans exemple.

Quant à la tragédie, la haute comédie, le

drame de passion large et d'analyse puissante du cœur, le théâtre enfin dans sa noble et grande acception; hélas! ce bel art se meurt. Le *romantisme* actuel n'a été encore qu'une réaction du laid contre le beau; et il faut le dire, la réaction a été complète, cruelle, impitoyable. Que de prétendus novateurs, esprits forts et originaux, à ce qu'on pense, ne se croient tels et ne passent pour tels que parce qu'ils acceptent sans choix et sans triage, et mettent en œuvre des pensées que d'autres, esprits faibles et impuissants, à ce qu'ils prétendent, rejetteraient comme usées, comme rebattues, comme indignes d'eux-mêmes et du public! La hardiesse de tout exprimer n'est pas le génie créateur; savoir choisir, voilà le secret du talent: mais l'audace de tout dire fait toujours supposer une grande imagination chez l'homme qui a la pauvreté de tout penser.

Qu'arrive-t-il? De même que le progrès politique succombe sous les entraves oppressives du pouvoir et sous les imprudents excès de la licence; de même le progrès littéraire expire sous les préjugés de la vieille école et les saturnales de la nouvelle. Les émeutes dans l'art font le même tort que les émeutes en politique: elles arrêtent et tuent le progrès. C'est le drapeau rouge qui d'une solennité patriotique fait

naître une bagarre de carrefour, puis un coup d'état. Les tentatives insensées en matière d'art finissent, d'une part, par émousser tellement le goût du public, qu'elles le rendent insensible aux progrès avoués par l'esprit et la raison, et de l'autre, exploitées et mises à profit par les esprits stationnaires, elles servent de merveilleux arguments contre le mouvement des idées et les modifications nécessaires de l'art.

Léon HALEVY.





LA LIBRAIRIE A PARIS.



Pour les esprits curieux de toutes les faces d'une chose, Paris n'est pas seulement dans les existences qui s'agitent à sa surface, et qui les premières, appellent la plume, le crayon et le pinceau de l'artiste. Après ses théâtres moribonds soumis au régime sur-excitant du moyen âge, où les médecins astrologues mêlaient toujours un peu de sang et de fiel à leurs noirs médica-

ments; après ses palais dont les drapeaux changent aussi vite que les girouettes; après ses prisons si vastes pour le despotisme, si étroites pour notre liberté; après ses admirables hôpitaux où l'on guérit, ses tables d'hôte où l'on meurt de faim; après Sainte-Périne et l'Académie; après son Père Lachaise si élégamment triste, et ses salons d'ambassade si tristement élégants; outre ses bourgeois, ses béotiens, ses grisettes, ses Enfants-Trouvés, ses filles à marier, et ses marchands de chiens, toutes choses qui montrent Paris, splendide et boueux, spirituel et ridicule; au-delà de tous ces aspects qui se saisissent aisément dans la physionomie d'un homme ou d'un monument, il y a encore dans Paris ses grands établissements industriels, mécanisme admirable, organisation musculaire, construction anatomique, toute revêtue de ce monde tumultueux, de ce monde si bariolé, épiderme social qu'il faut déchirer pour apprendre ce qui le rend frais et joyeux ce jour-là, jaune et triste le lendemain, hier plein de santé, malade aujourd'hui.

En effet, si vous voulez connaître Paris, ce colosse, si ressemblant à la petite statue de Babouc, faite d'or et de fer, de boue et de diamant, il faut sonder au-delà des traits de sa face; car la pensée est dans le cerveau, et la vie est au

cœur. Prenons donc d'abord une de ses artères qui portent le sang aux extrémités, et qu'on nous permette à nous écrivains de choisir celle qui bat pour nous, celle qui distribue et fait arriver notre pensée, notre vie, notre nom à la surface humaine : la librairie.

Si de ce sujet, nous avions voulu faire un article commercial, indécis comme la balance d'un économiste, ou rigoureusement faux comme les chiffres d'une statistique, nous aurions fait un relevé complet des nombreux libraires de la capitale, nous aurions supposé à chacun une moyenne de produits, plus une moyenne de vente; puis appliquant à une moyenne des gens de lettres, une moyenne de salaire, nous vous aurions trouvé la moyenne de leur dîner, résultat auquel on pouvait marcher droit, et qui se trouve assurément entre Tabar et Véry, entre vingt sous et vingt francs, avec cette condition que Tabar entre dans la proportion pour le dix-neuf vingtième. Mais le budget consomme tant de millions, il absorbe tant de chiffres cicéro, gaillarde ou petit-romain, que le caractère manque à l'imprimerie, et qu'il faut nous en tenir forcément aux mots de notre langue littéraire.

Donc, pour vous montrer ce que nous avons vu, ni plus ni moins, sans suppositions ni chiffres, suivez-nous rue Richelieu dans la galerie Bos-

sange, vaste et magnifique établissement, où la librairie se produit à l'observateur dans tous ses moyens d'action, dans tous ses principes, et dans toutes ses conditions d'existence.

Et d'abord vous entrez dans une vaste salle carrée avec d'immenses tablettes qui s'élèvent jusqu'au plafond. Dans cette salle et dans celle qui suit, règne à diverses hauteurs, légèrement habillée de ses couvertures imprimées et dans le négligé du brochage, ce qu'on peut nommer la librairie courante, usuelle. Là Bossuet, Montesquieu, Racine, Corneille, Pascal, Molière, La Fontaine, Rousseau, et l'immense Voltaire, tout le dix-septième et le dix-huitième siècle, rangés côte à côte, attendent les ordres de sa maison de Leipzig ou de ses correspondants d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et des États-Unis. Les uns grands in-octavo, sortis des presses de Didot, de Fain ou de Crapelet, iront occuper la bibliothèque de bois de cèdre d'un prince tartare, qui se pâme à *Zaïre*, et fait couper le nez à son valet de chambre; ils péseront incessamment et sans trouble sur les tablettes doublées d'acajou d'un manufacturier limousin, qui veut que tout soit *cossu* chez lui; ou se cacheront dans l'armoire à rideaux verts et encore déserte d'un jeune amateur qui se monte. Les autres, stéréotypes de Didot ou

d'Herhan, formeront d'un seul coup et à bon marché une bibliothèque complète au campagnard oisif ou à l'étudiant qui lit. Une bibliothèque à vingt-cinq sous le volume, et qui tient sur trois planches entre deux croisées, n'est-ce pas toute l'ambition permise au contribuable que dévorent les centimes additionnels, et à l'étudiant qui n'a qu'une chambre. Là vous trouvez aussi *Barnave* de Janin, *Atar-Gull* de Sue, *Stello* de De Vigny, *la Contemporaine*, et les *Chroniques* de Buchon, les *Mémoires de Napoléon* et ceux de *Constant*, le *Manuel de la bonne compagnie*, et celui du *Charcutier;* enfin tout ce qui s'appelle nouveautés; les uns publiés par Gosselin, les autres par Ladvocat, et M. de Jouy publié par lui-même! Enfin, parmi tous ces ouvrages vous trouverez ce livre des *Cent-et-Un* que vous lisez, et que vous avez demandé à votre libraire, qui l'a demandé à M. Bossange, qui l'a demandé à M. Ladvocat, d'où il suit qu'il ne vous arrive que de troisième main, après avoir laissé un léger bénéfice dans ces mains intermédiaires; ceci constitue la librairie de commission. Commerce calme, restreint à de légers bénéfices et à de petits dangers. C'est la librairie de la province.

De ces deux salles (nous sommes toujours chez M. Bossange), nous passons à un troisième magasin. Vous y lisez en lettres romaines placées

en frontispice sur la porte d'entrée : LIBRAIRIE ESPAGNOLE. A cette annonce, vos yeux parcourent ce vaste amas de livres avec une surprise curieuse, mais la surprise augmente encore lorsqu'au lieu de ces noms sonores et castillans que vous cherchez de tous côtés, vous trouvez les noms de tout à l'heure, tous les noms français avec le mot *traducido* à la suite de chacun d'eux, mot triste et mendiant, qui se drape dans sa misère littéraire, comme l'Espagnol dans ses guenilles. Et puis à travers Bernardin de Saint-Pierre, Fénelon, Ségur et Lesage, peintre si original dont les modèles ne connaissent que la copie, entre Châteaubriand et Benjamin Constant, vous lisez de loin à loin les vieux noms de Lope de Vega, de Calderon, ceux de Rojas, Solis, avec leurs innombrables canevas dramatiques, puis Cervantes, et son *Hidalgo ingenioso*, comme il appelle Don Quichotte, puis Moratin et Herrera ; et, pour représenter tout le siècle actuel, Martinez de la Rosa, dont la vie politique le recommande plus peut-être que ses œuvres, et Melendez, Florian espagnol, qui en est encore à la poésie des prairies et des tourtereaux. Noble Espagne, où la littérature est réduite à la liberté du monologue de Figaro ! pauvre Espagne, où les questions théologiques sont seules de mode, et dans lesquelles on ne

peut guère toucher à la théologie sans risquer de se brûler, au moins les doigts.

Mais à côté de ces auteurs à œuvres régulières et littéraires, voici des masses de chroniques élaborées à l'ombre des cloîtres. Chaque royaume s'avance avec son histoire chevaleresque et ses romances épiques, appuyées sur la vaste législature des Cortès, immense collection où dorment les droits de la nation. Ceci c'est la librairie d'importation et de transit à la fois; car, après avoir posé à Paris, tous ces livres courent à Mexico, et vont se répandre sur ce nouveau monde, s'arrêtant avec la conquête espagnole, murmurant au bord du désert les grandes actions du vieux monde et ses idées de civilisation. Avec eux partent, en larges ballots, tous nos livres de chimie, de physique et de médecine, si indispensables dans un pays sans laboratoires ni amphithéâtres.

Quittons cette terre étrangère; entrons dans les salons de la librairie: c'est un beau jour, il descend d'un toit vitré, il s'épand dans une longue galerie coupée de panneaux à glaces, rayée de tablettes étincelantes d'or, de maroquins jaunes, violets, rouges; de titres arabesques, gothiques, romains. C'est un jour de gala; tous les habits dorés sont dehors. Ici, l'œuvre compte pour rien; ici, peu importe que l'auteur s'appelle

Molière ou Lachaussée, Corneille ou Campistron; la suprématie appartient à l'habit; ici, Thouvenin distribue les places, Simier donne les grades; Müller et Vogel font les supériorités; là, Pascal rivalise de coquetterie et de nervures avec Boufflers; l'économe Sully resplendit de barriolages, et M. Thiers est grand et doré comme un tambour-major. Padeloup, qui fut grondé par madame de Sévigné, pour un méplat gâté dans la reliûre des *Pensées* de Larochefoucauld, et Derome, qui fut presque renvoyé par madame Dubarry, pour un filet impur sur une *Pucelle* de Voltaire, Padeloup et Derome, ces deux grands artistes du carton et de la basane, sont surpassés et vaincus. S'il y avait encore des Turcarets, c'est dans cette galerie qu'ils achèteraient leurs livres. Ce qui remplace aujourd'hui les traitants dans ce commerce, ce sont les fêtes, les anniversaires, les premiers jours de l'an. C'est à cette source que se puisent les beaux cadeaux des pères à leurs enfants, des grands seigneurs aux gens qui savent lire, et des princes aux académies. Ce qui surtout resplendit parmi ces livres à larges galons, ce sont les heures et les missels. Un jour de mariage, on donne à sa future un livre de messe odorant, soyeux, magnifique, fermé d'or par Odiot, avec un portrait de la vierge, et ce portrait ressemble à la fiancée.

Épigramme ou foi, cette attention est réputée de bon goût parmi les banquiers et les porteurs de rentes. Récapitulons encore, et disons que ceci est la librairie de luxe à la portée des sacs d'argent.

Au bout de cette longue et splendide galerie, entrons à droite; c'est encore une vaste salle, mais simple, mais grave, mais consciencieuse. Ici l'Angleterre et l'Allemagne se disputent le terrain : l'Angleterre et ses éditions compactes; l'Allemagne et ses livres si diffus : là, Milton, Shakespeare et Biron deviennent des auteurs microscopiques; là, Goëthe et Schiller s'étendent en in-octavo sans fin; là, se montrent sur le papier de Chine les imperceptibles gravures sur acier de l'Angleterre, merveilleux dessins que la fée Mab a tracés du bout de son doigt; là, s'étalent les 220 gravures sur pierre de l'immense atlas de l'Europe de Woerl, dédié à S. M. Louis-Philippe, par l'éditeur *Herder de Fribourg*; l'atlas des batailles, combats et siéges, par le major de Kausler, en 200 feuilles; celui du cours du Rhin, en 20 feuilles, chef-d'œuvre de lithographie. Ces deux pays nous donnent bien moins qu'ils ne nous prennent, car la France, trop ignorante ou trop fière, n'est pas le pays des polyglottes, et cette salle est le sanctuaire des savants.

Après cette pièce si soigneusement époussetée et si sévèrement entretenue, quels sont, dans ce taudis, tous ces amas de livres en feuilles à la barbe jaune et enfumée, ou vieillement reliés? Lisez l'étiquette passée dans la ficelle des ballots, et vous retrouverez les noms de Durand, et son *Histoire du droit canon;* voici Pothier et tout son commentaire; d'Aguesseau et le livre qu'il composa dans sa salle à manger, en attendant sa femme qui donnait un dernier coup de main à sa perruque et à ses mouches; ceci, c'est la *Coutume de Paris;* cela, c'est Ulpien, qui fit les *Institutes*, et plaça Théodora, la maîtresse du comédien Hécébole, sur le trône des Césars, malgré le sénat et la loi sur les courtisanes. Où vont tous ces morts? où va Patru, où va Cujas? C'est le Canada qui les demande; le Canada régi par notre vieux droit français, qui n'est que le vieux droit romain. Québec et Montréal les distribueront à tous leurs habitants, avec la permission des moines, pourvu qu'on glisse pour eux, en maculatures ou enveloppes, quelques exemplaires de la *Guerre des Dieux*, de *Jacques le fataliste*, du *Canapé*, ou du *Parfait Cuisinier.*

Retournons sur nos pas et saluons de l'œil ces hautes et profondes colonnes. C'est toute la phalange italienne dont le digne possesseur de ce

bel établissement a expédié un détachement à madame la duchesse de Berry, pour la soutenir contre l'ennui de la prison.

Mais avant de traverser de nouveau cette riche galerie pour entrer dans le sanctuaire que je garde voilé à tous les yeux, comme derrière un rideau de fumée, une apothéose de l'Opéra, arrêtez-vous devant ce beau tableau. C'est Molière qui a posé et Mignard qui a peint : inclinez-vous devant la sainte et mélancolique figure du plus sincère génie de tous les temps. C'est Molière que Mignard n'a flatté ni de ses paroles ni de son pinceau. Remarquez : au cadre doré qui maintient la toile, le propriétaire de ce beau portrait a ajouté un autre cadre : ce sont les plus belles éditions de Molière disposées au bas du tableau. Si jamais je deviens riche, j'achèterai ce portrait avec son cadre, en regrettant de ne pas avoir eu cette ingénieuse idée.

Et maintenant si vous n'avez jamais frissonné de plaisir à la vue d'une figurine de Cérès heurtée dans un champ par les charrues sans roues des paysans narbonnais; si le sacristain de la cathédrale de Gap vous a permis de coiffer le casque du maréchal de Tallard, et que vous n'en ayez pas pleuré de joie; si vous n'avez jamais été tenté de voler la bague de votre ami, parce qu'elle représente un Asdrubal avec la boucle d'o-

reille carthaginoise, ne me suivez pas dans le sanctuaire où je vais entrer : *Odi profanum vulgus et arceo.* Mais vous vous dites amateur? Je veux le croire. Déployez donc sur ce vaste pupitre ce vaste ANTIPHONARIUM à l'usage des chanoines réguliers de Sainte-Croix. N'en tournez pas si vite les immenses feuillets de vélin; voyez serpenter ces miniatures déliées, étincelantes, capricieuses; voyez ces singes insolents, ces oiseaux splendides, ces roses pourpres et ces filets d'or vagabonds, arabesques plus suaves que les plus légères dentelures de l'Alhambra. Vous ne jetez qu'un regard à ce D capital; un moine a passé deux ans à le peindre. Venez donc à ce CEREMONIALE ROMANUM; l'évêque Calderini mit en gage les vases sacrés de son église chez un Juif de Ceneta pour faire achever ce magnifique manuscrit. Celui-ci relié en vert, c'est l'*Ordo breviarii Romani :* ne le touchez qu'avec respect, il sort du Vatican, il a été bénit par le pape : baisez-le humblement à défaut de sa mule, qui n'est pas si propre.

En allant de ces manuscrits colosses à ces colosses imprimés, faites un pas vers ces roses de Redouté : prenez garde, cet exemplaire a été colorié et signé par l'auteur; il est d'un prix inestimable. Ces neuf volumes in-folio avec leurs dos de maroquin rouge, c'est Shakespeare, c'est

l'édition monumentale de Stevens. A ce texte si pompeusement imprimé, l'admiration anglaise a joint cent quatre-vingt-treize gravures, toutes puisées dans les drames du poète; cent quatre-vingt-treize gravures sur grand Jésus, où ont été dépensées pour chacune, la composition d'un vaste tableau et l'admirable et patiente gravure des premiers artistes anglais! hommage magnifique que Shakespeare a obtenu avec une place à Westminster et qu'attend Molière dans sa tombe de cent écus. Mais ce que l'impression et la miniature ont produit sans doute de plus prodigieux, c'est cet exemplaire du couronnement de George IV. Toutes les figures y sont des portraits, tous les costumes d'une fidélité scrupuleuse; chaque lettre est en or; il a fallu faire une machine pour imprimer ce texte, du papier particulier pour le recevoir. Le portrait du duc Devonshire, peint sur satin, repose sous ses armoiries incrustées de rubis et de perles fines par un procédé nouveau. C'est un livre de rois ou de banquiers anglais; il est bien beau pour la France d'en posséder un exemplaire. Ceci est la librairie d'art, la librairie des bibliomanes, la librairie passionnée, la sainte et religieuse librairie.

Ce que l'on ne trouve pas dans cet établissement, c'est, à proprement parler, la librairie

éditante, la librairie de Ladvocat, que Ladvocat a poussée jusqu'à ses colonnes d'Hercule, cette librairie qui marche, flanquée de prospectus, de larges affiches; adroite, audacieuse, saluant le public, lui mettant le titre d'un livre sous les yeux, à toutes les heures, dans tous les endroits, sur sa porte, dans son journal, au spectacle, à la Bourse, sous sa serviette, partout. Livre des *Cent-et-Un*, souscription littéraire, honorable pour ceux qui l'ont faite, honorable pour celui qui la mérite, vous serez un monument durable de l'appui généreux prêté par la littérature à l'éditeur qui lui a beaucoup donné. Quant à moi, si j'osais, je proposerais de mettre au frontispice de ce livre, véritable panthéon au petit pied de tout ce qui pose en espérance d'immortalité, cette inscription si belle et qui dort quelque part, sans destination, inutile, détrônée et déja toute rouillée : *Au libraire Ladvocat la littérature reconnaissante.* Le texte me paraît suffisamment changé pour qu'on ne puisse m'accuser de plagiat; et d'ailleurs je m'engage à le rendre aux premiers grands hommes que je rencontrerai, s'ils s'avisaient de le réclamer.

Cette librairie a besoin de toute la science du diplomate, de toute l'observation du moraliste, de tout le tact de l'homme du monde. Il y a telle circonstance politique où un ukase de l'em-

pereur de Russie tuerait la publication d'un livre excellent, une note de M. de Metternich peut éteindre une gloire prête à naître, et je sais des in-octavo qui, de peur de la concurrence, ont attendu quinze mois la solution de la conférence de Londres, et qui sont encore inconnus. Ajoutons que si l'on doit très-bien connaître l'état de l'Europe, il ne faut pas être moins habile à sonder les dispositions du public. En certaines occasions il veut être frappé de quelque production originale, neuve, bizarre; d'autres fois on peut impunément épuiser sa curiosité pour un sujet ou son goût pour un genre. La passion des mémoires commencée à ceux de madame de Genlis, ardente pour ceux de la contemporaine, dévergondée pour tant d'autres, encore puissante pour ceux de M. A. Bourienne, doit être bien près de s'apaiser, et peut-être se montrerait-elle froide pour quelque nouvelle publication. Mais combien d'aliments n'a-t-elle pas dévorés avant de se sentir rassasiée! Mémoires des maîtresses des rois, mémoires de valets de chambre, mémoires de savants, mémoires de voleurs; comme le glouton de La Fontaine, elle a tout absorbé et s'est fait rapporter la tête de l'esturgeon. Le moyen âge a aussi retrouvé, pendant quelques beaux jours, ses lais et ses ballades cruellement délaissés depuis

quelque temps. Aujourd'hui le roman historique ou, pour mieux parler, l'histoire enromancée, vieille expression oubliée qui va si bien à ce genre de littérature, ce roman ou cette histoire, comme on voudra, règne despotiquement. L'art du libraire-éditeur est de savoir l'heure où commencent ces besoins et l'heure où ils finissent. Son génie est quelquefois de les faire naître; son talent est de les exploiter. Il faut encore au libraire de la littérature vivante, ce tact qui devine les hommes, cette hardiesse qui s'en empare; et quand il a fait quelques conquêtes précieuses sur ses rivaux, dans ses vastes magasins où se trouvent tant d'amours-propres debout, plume au vent, tout prêts à la croiser entre eux, l'éditeur doit tenir pour tous une balance exacte en apparence et prête à pencher pour chacun en particulier. L'adresse d'un ministre serait quelquefois bien embarrassée dans le salon d'un libraire.

N'oublions pas que dans son immense exploitation, cette librairie se divise en parties bien distinctes et qui ne se confondent presque jamais dans la même main. Entre tous les éditeurs qui créent des livres, les uns font voler leurs capitaux de pamphlets en pamphlets qui n'ont que quinze jours d'existence; d'autres consacrent des fonds considérables à ces œuvres immenses, à ces

collections énormes qui dureront de longues années. Les sciences et l'art militaire constituent une librairie à part, patiente et dispendieuse, et dont les relations, bornées aux hommes spéciaux, ont presque la sûreté de l'algèbre et les règles de la statique.

La plus difficile, à coup sûr, c'est la librairie purement littéraire : celle-là doit savoir payer la valeur d'un nom, et calculer le piquant d'un anonyme; celle-là parle à M. de Châteaubriand, à Lamartine et à... moi, si vous voulez, pour ne blesser aucun de mes confrères en les mettant au pied du contraste.

Et comme M. Bossange, chez qui je vous ai conduit, me racontait les soins innombrables qu'il faut pour cette librairie de jeune homme, pour cette librairie d'action et de combat; comme il me racontait la visite aux journalistes, les soucis du titre, les délibérations sur la teinte de la couverture et la grande question des blancs; dans un endroit obscur de ses grands magasins, j'aperçus un petit paquet informe, commun, que je vis parce que je le vis, car il n'appelait en rien le regard. Je lui demandai quel était le paquet : il sourit à ma question. Qui peut connaître les rapports de l'intelligence et de la matière, la divination de la curiosité? ma simple question était une question

importante; ce petit paquet était le grand secret de la librairie. Croyez-moi, l'histoire en est admirable; elle est triste, divertissante, politique, commerciale, littéraire, financière et burlesque; c'est une histoire à faire réfléchir le conseil des ministres, à faire pâlir d'effroi les plus hautes notabilités littéraires et à vous faire pouffer de rire. Enfin elle est sublime : mais je ne vous la raconterai pas. Elle est pourtant bien drôle. Là, entre nous, sans que personne en sache rien, vous ne la redirez pas, je vous en prie; voici l'histoire.

Action. En 1812, l'empereur voulant ouvrir à travers son système continental quelques issues au commerce, et se procurer quelques droits extraordinaires de douanes, inventa le système des licences. Ce système qui, entre autres objets manufacturés, admettait principalement la librairie, consistait en ceci : on exportait en Angleterre pour un million de volumes, je suppose, et l'on pouvait réimporter pour pareille somme des denrées coloniales. Qu'arrivait-il? c'est qu'on chargeait à bord du navire et au prix de publication des livres devenus sans valeur dans le commerce, et qu'on ramenait des denrées qui, à leur arrivée en France, quintuplaient du prix de leur achat. Dès lors le plus grand bénéfice, le seul même à faire, se trouvait pour le porteur de

licence, non pas dans l'exportation, mais dans l'importation. Rappelons-nous que le café acheté douze sous à Liverpool valait six francs à Paris, et l'on conçoit les gains immenses qui ont dû résulter de ces opérations; mais que l'on se rappelle encore que l'admission de nos livres était presque prohibée en Angleterre par des droits énormes de douanes, qui en eussent rendu la vente impossible, et l'on concevra encore comment il se faisait que nos porteurs de licences, qui ne calculaient leur bénéfice que sur le retour de leurs vaisseaux, jetassent tous leurs livres à la mer dès qu'ils étaient à quelques lieues des côtes de France.

Question commerciale. De ce fait et des déconfitures périodiques dont la librairie est affectée tous les quinze ans à peu près depuis 89, que résulte-t-il? c'est que ses productions ont presque toujours dépassé de deux tiers sa consommation possible. C'est que si la catastrophe inévitable de mil huit cent douze a été épargnée au commerce, c'est parce que ce mode d'écoulement aquatique a absorbé pour plus de *vingt-un millions de librairie*, et mis en valeur ce qui en est resté aux magasins de France. C'est que la débâcle de la librairie, depuis l'an 1830, ne tient pas seulement à la révolution de juillet, mais au vice propre de ce commerce, à sa pro-

duction excessive, à son trop-plein arrivé alors à son apogée, et qui a rencontré la révolution comme accident déterminant, et non pas comme principe unique. Une absorption, en quelque chose semblable à celle des licences, a eu lieu vis-à-vis de la librairie: c'est le prêt sur gages fait par le gouvernement; et s'il n'a pu prévenir les faillites, il a du moins favorisé la reprise des affaires. Mais s'il arrive que l'État, au lieu de garder ces livres et de les répandre dans les bibliothèques nationales, veuille les rendre au commerce, soit en les vendant à la rame, soit autrement, il est certain qu'il replacera la librairie dans l'état où elle était il y a deux ans, et rendra une nouvelle catastrophe inévitable. Ceci regarde le conseil des ministres et vaut la peine qu'on y pense.

Question littéraire. — Mais tous ces livres noyés, jetés à la mer, étaient sans doute de vieux ouvrages oubliés ou inconnus? c'était l'histoire de Dom Vaissette, ou celle du père d'Orléans...

— Quelquefois.... Mais le plus souvent, les requins ont avalé la littérature impériale dont le public ne s'est pas si ardemment repu que veulent bien le dire quelques auteurs.

— Quoi! ces bons littérateurs qui ne savent que répéter qu'on a voulu détrôner Corneille et Molière? infame calomnie! ces fameux mainte-

neurs du bon goût; quoi, dévorés par des requins!

— Oui, vraiment.

— Oh! laissez-moi voir ces petites cartes étiquetées, où sont tous les noms.

— Je ne puis; il y en a qui vivent d'avoir été noyés, qui se promènent le front haut, la perruque sur l'oreille. Je ne puis. Mais que faites-vous? Vous m'avez soustrait une de mes cartes; c'est mal, je ne puis permettre.

— Laissez donc, il est mort!! O mes amis, mes jeunes camarades dont on rit en vous bafouant du succès de vos devanciers, auteurs dramatiques, dont l'éditeur se plaint de ne pouvoir épuiser l'édition: voici le succès, voici la gloire, voici la fortune; la mer s'entr'ouvre: vlan, deux mille exemplaires de l'*Alcade de Molorido,* dont le Théâtre-Français est embarrassé de trouver des exemplaires; vlan, mille du *Collatéral*, vlan, deux mille du *Mari ambitieux;* vlan, vlan, vlan, à l'eau, à l'eau *Duhaucourt*, à l'eau *les Ricochets,* à l'eau *Médiocre et rampant*, *Monsieur Musard le Cousin de tout le monde*, à l'eau tout Picard!

— Assez! assez!

— Mais, celui-ci, il est encore mort?

— C'est un nom fort respecté.

— Et sans doute fort respectable, un beau et noble talent, un homme vertueux comme Pi-

card, car il s'appelle Delille, et personne n'oserait leur contester tous ces titres; mais il s'agit de chiffres; oh! voyons, voyons!! Noyez-vous, *Géorgiques*, poëme de *l'Imagination*. Voici les *Trois règnes* penchés au sabord et livrés aux poissons; *l'Énéide*, la grande *Énéide* elle-même tombe dans le gouffre; la mer s'en émeut, et le grand orage de Virgile, le grand orage de Delille, se trouvent face à face avec la nature, et l'Océan béant et riant à gorge déployée fouette le livre, le lacère, le disperse, le fond, l'anéantit, et il ne reste plus à la surface que cette phrase qu'on m'a tant répétée: — Nous autres, dans notre temps, nous nous vendions à six mille exemplaires!! — Voyons celui-ci?...

— Ah! n'allons pas plus loin; celui-ci dort à l'Académie, ne l'éveillez pas; et cet autre est devenu un homme politique.

— Ne s'est-il pas vanté quelque part d'avoir mis dans le commerce pour un million et demi de ses ouvrages? voyons la facture de la noyade.

— Douze cent mille francs!

— Ce petit-là, c'est un ouvrage d'art, il a coûté six cent mille francs à établir... Combien en a notre maison de commerce salée?

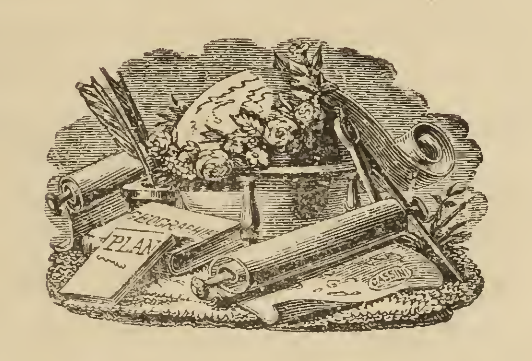
— Pour cinq cent mille francs.

— Et ce grand?

— Pas davantage. Nous n'irons pas plus loin.

Croyez que ceci tient beaucoup plus aux faux calculs des éditeurs qu'à l'amour-propre des gens de lettres ; et si vous étiez tenté de parler trop, n'oubliez pas, mon jeune ami, que les secrets du quai, de l'épicier et du pilon, ne sont pas plus impénétrables que ceux de l'Océan.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.





ÉLOGE HISTORIQUE

DE G. CUVIER.



Georges-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert Cuvier naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, ville française, mais qui appartenait alors au duc de Wurtemberg. Sa famille était originaire d'un village de Jura, lequel porte encore le nom de *Cuvier*. Son père, officier dans un régiment suisse à la solde de la France, et décoré de l'ordre du Mérite militaire, s'était retiré, après quarante

ans de services; il jouissait d'une modique pension de retraite que lui payait la France, et commandait l'artillerie à Montbéliard. Le jeune Cuvier reçut, dans cette même ville, et sous les yeux d'une mère qui lui consacrait tous ses soins, les premiers enseignements qui sont le fondement de toute éducation; il fut élevé dans la religion protestante, qui était celle de sa famille. On put reconnaître en lui, de très-bonne heure, les facultés et les inclinations dont le développement a illustré sa carrière. Doué d'une prodigieuse mémoire, cet instrument si précieux quand il tombe au service d'un entendement supérieur, il avait aussi pour le dessin une facilité qui devint bientôt, sous la direction de l'un de ses parents, architecte de la ville, un talent véritable; et ce talent, appliqué à ses travaux sur l'histoire naturelle, lui a été, plus tard, d'un grand secours. Le goût de cette science lui fut inspiré, dès l'âge de douze ans, par les ouvrages de Buffon: les hommes de génie s'enfantent et se suscitent ainsi les uns les autres.

L'étude du grec et du latin ne lui donna presque aucune peine, et il ne tarda pas à apprendre avec la même facilité l'allemand, puis successivement les différentes langues modernes, dont la connaissance devait lui être si utile dans le cours de ses recherches scientifiques. Toute

espèce de lecture était pour lui une passion, mais surtout celle de l'histoire : à peine sorti de l'enfance, il s'y livra avec une ardeur qui ne lui permettait d'en rien négliger, et les nomenclatures les plus sèches, dans les nombreuses listes des souverains, des princes et des hommes qui, à quelque titre que ce soit, ont gouverné les différentes parties du monde, une fois rangées dans sa tête, ne s'en sont jamais effacées; il y faut ajouter deux mille mots, au moins, qui ne s'appliquent qu'aux sciences naturelles, et qui, une fois appris ou trouvés, n'ont jamais manqué de se représenter à sa mémoire toutes les fois qu'il en a eu besoin. A l'âge de quatorze ans, il savait, à peu de chose près, tout ce qui se pouvait apprendre dans le gymnase de Montbéliard, où l'instruction était cependant donnée avec soin et discernement. Il avait terminé sa rhétorique avec tout l'éclat qui peut s'obtenir dans l'enceinte d'une petite ville, et avait fait marcher de front, avec ce qu'on appelle l'étude des humanités, celle des mathématiques, moins cultivées alors qu'elles ne l'ont été depuis, mais qu'il ne fallait que lui laisser entrevoir pour que son esprit en comprît toute l'importance. Cette supériorité naturelle, que le jeune âge sait presque toujours discerner et reconnaître, qu'il avoue même plus volontiers que l'âge mûr, et qui écla-

tait en lui dans toutes les occasions, sur toutes les matières, lui avait dès-lors créé une place à part au milieu de ses compagnons d'études, et il avait usé de la sorte de suprématie qu'ils lui accordaient pour former au milieu d'eux une petite académie, dont il était le président, et dont il dirigeait les travaux. Sa chambre d'écolier fournissait la salle d'assemblée, et le pied de son lit était le fauteuil où s'asseyait sa dignité. Là, se lisaient en commun des récits de voyages, quelques ouvrages d'histoire, et surtout d'histoire naturelle. Puis on se livrait à des discussions, on présentait des réflexions, que le jeune président résumait en prononçant un jugement qui, presque toujours, faisait loi. Comment ne se plairait-on pas à signaler et à suivre dans son premier essor l'instinct de cet esprit qui préludait ainsi, sans s'en douter, aux belles destinées qui l'attendaient sur le plus grand théâtre de la science et des lettres?

Cependant la fin de sa quatorzième année allait amener un grand changement dans sa situation. Le duc Charles de Wurtemberg ayant fait un voyage à Montbéliard, ne put ignorer les espérances que donnait le jeune Cuvier; il prit la peine de l'interroger lui-même, examina plusieurs de ses dessins, et ayant aussitôt déclaré qu'il le prenait sous sa protection, le fit partir

pour Stuttgard, où une place exempte de toute rétribution lui fut assignée dans l'Académie dite Caroline; il y entra au mois de mars 1784, et y demeura pendant quatre années. C'était un fort bel établissement, où tout avait été combiné sur un vaste plan. Le nouvel élève profita, comme on avait dû l'espérer, des avantages qui s'y rencontraient, et il pénétra dans toutes les parties des connaissances humaines qui y étaient enseignées, avec la puissance de compréhension et la sûreté de jugement qui l'ont toujours caractérisé.

L'instruction supérieure y était donnée dans cinq Facultés, entre lesquelles s'en trouvait une entièrement consacrée à l'étude de l'administration. Ce fut celle qui l'attacha le plus. On y apprenait, avec les parties élémentaires et pratiques du droit, tout ce qu'un bon administrateur ne peut se dispenser de connaître en finances, en police, en agriculture, en technologie. L'utilité d'une telle instruction avait même tellement frappé son esprit, qu'il a toujours déploré depuis que l'usage n'en fût pas établi en France. J'ai été plus d'une fois témoin de ses regrets sur le peu d'aide que trouvent au milieu de nous ceux qui entreprennent de s'initier et de s'instruire en cette matière. Quand la science des lois, dont les tribunaux font l'application, est

partout, disait-il, l'objet d'études pour lesquelles tous les genres de secours et d'encouragement sont prodigués, d'où vient qu'on dédaigne, ou au moins qu'on néglige de fournir à la jeunesse les moyens d'acquérir méthodiquement la connaissance de cette foule de dispositions, de règlements qui influent si puissamment sur un nombre infini d'intérêts publics et privés? d'où vient qu'on ne s'occupe pas de lui apprendre de la même manière les principes sur lesquels repose, ou devrait reposer, cette législation administrative? Je me plais à rapporter cette vue de M. Cuvier, parce qu'elle indique déja l'attrait que devaient avoir pour lui les travaux auxquels il s'est en effet livré avec tant de zèle, toutes les fois que l'occasion lui a été offerte de prêter à l'administration publique le secours de ses talents et de ses lumières.

Il avait eu le bonheur de rencontrer, parmi les instituteurs dont se composait la Faculté qui était l'objet de sa prédilection, un professeur d'histoire naturelle. Le nom du premier maître de M. Cuvier, dans cette partie, doit être conservé : il se nommait Abel; ses soins pour le jeune Français, dont il avait deviné le génie, eurent bientôt pris le caractère que peut seul inspirer un très-vif intérêt, et ils contribuèrent beaucoup à lui donner les moyens de se livrer

au goût passionné qui, au milieu de tant d'occupations si diverses, le ramenait sans cesse vers celle de ses études où son esprit trouvait les plus douces jouissances; tantôt lisant, relisant, méditant les ouvrages des plus grands maîtres en cette partie, tantôt dessinant tous les insectes qu'il ramassait dans ses promenades, tantôt composant un herbier, qui même ne tarda pas à acquérir une certaine importance. Cette occupation favorite, et suivie avec tant de persévérance, ne l'empêcha pas d'obtenir, dans toutes les études qui étaient prescrites par les règlements de l'Académie, des succès assez marqués, pour qu'à la fin de ses cours, outre les grands prix qui se distribuaient aux plus méritants, il reçût encore un ordre de chevalerie qui ne s'accordait qu'à cinq ou six élèves, entre les quatre cents que l'établissement renfermait. Arrivé, et d'une manière aussi brillante, au terme de l'éducation qu'il devait à la munificence du duc de Wurtemberg, les idées de M. Cuvier durent naturellement se tourner sur le meilleur parti à tirer des connaissances et des moyens qu'il venait d'acquérir; il paraît qu'elles s'étaient d'abord fixées sur le projet de se consacrer à l'administration de la principauté dont dépendait son pays natal, de préférence à celle de ce pays lui-même. Tout concourait à lui donner

l'espoir qu'il y obtiendrait assez promptement un emploi où la considération se joindrait aux autres avantages qu'il était obligé de rechercher. Avec la bienveillance très-générale dont il était l'objet, et ayant aussi bien justifié l'intérêt que le prince lui avait déja témoigné, une ou deux années d'attente tout au plus devaient le conduire à ce résultat. Mais ses parents se trouvaient alors dans une situation qui ne leur permettait guère de venir à son secours, et ce terme de deux années lui parut encore trop éloigné. Il sentit le besoin de se créer, le plus tôt possible, quelques ressources personnelles; le parti auquel il s'arrêta était rigoureux, et dans l'opinion que ses camarades d'études avaient conçue de lui, ils le trouvèrent presque désespéré : ne nous en plaignons pas, puisqu'en le ramenant en France il l'a contraint de faire les premiers pas sur la route où l'attendait la grande existence qui lui était réservée.

Un de ses amis le mit en relation avec une famille protestante qui habitait en Normandie, et qui consentit à lui confier l'éducation de l'un de ses enfants. Cette situation avait au moins le mérite de lui laisser assez de loisir pour que ses goûts scientifiques ne souffrissent pas trop des occupations qu'elle lui imposait. Qui ne sait d'ailleurs qu'à toutes les époques le nombre a

été grand, parmi les hommes qui ont étendu le domaine des sciences et des lettres, de ceux à qui le soin d'enseigner a fourni les moyens d'apprendre. Peu de mois avant sa mort, M. Cuvier se glorifiait encore à la tribune de la chambre des députés du titre de professeur, et il n'a jamais repoussé la mémoire du modeste début qui l'a conduit à l'illustration que ce titre devait lui valoir.

Il était âgé d'un peu moins de dix-neuf ans lorsqu'il vint, au mois de juillet 1788, s'établir en Normandie, dans la maison qui lui était ouverte et qui se trouvait située à peu de distance de la mer, au sein d'une campagne fort isolée. La retraite était profonde, et lorsque vint à éclater le prodigieux événement de notre révolution de 1789, aucun asile, s'il eût été cherché, n'aurait pu être mieux choisi pour le mettre à l'abri des orages qu'elle devait enfanter; rien, en effet, n'en troubla le repos, même durant les jours de funeste mémoire dont l'histoire de cette époque est souillée, et M. Cuvier échappant aux dangers qui planaient sur toutes les têtes, avec cette seule distinction, que les plus précieuses en étaient plus spécialement menacées, put librement user de l'occasion que lui offrait le voisinage de la mer pour suivre le cours de ses travaux dans une science vers laquelle il était

simple que le malheur des temps le reportât tout entier, et qui plus que toute autre le pouvait distraire des lugubres pensées dont chacun était assiégé. Il se livra particulièrement à l'étude des animaux marins, de la classe des vers de Linnéus, lesquels étaient alors peu connus. Un hasard fort heureux lui procura, dans le même temps, la connaissance de M. Tessier, que la terreur avait chassé de ce côté : membre de l'Académie des Sciences, il était de ceux qu'elle dispersait, quand sa sanglante main ne les atteignait pas. Ayant su apprécier, dès la première rencontre, tout ce que valait le naturaliste inconnu qui se révélait à ses yeux, il s'empressa de le mettre en correspondance avec plusieurs savants de Paris, notamment avec MM. Lamétherie, Olivier, Lacépède, Geoffroy et Millin de Grandmaison. Aussitôt que le règne de la terreur eut atteint son terme, ces messieurs l'invitèrent à venir à Paris, où le rétablissement des institutions scientifiques et littéraires était déja l'objet de quelques soins. Il s'y rendit en effet, au printemps de 1795, et fut à l'instant même, par l'entremise de M. Millin, nommé membre de la commission des arts, puis bientôt après, professeur à l'école centrale du Panthéon. M. Tessier contribua beaucoup à lui faire obtenir cette chaire. C'est pour cette école qu'il a rédigé le premier

ouvrage que le public ait connu de lui, sous le titre de *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*. Cependant son but principal n'était point encore atteint; il aspirait à entrer au Muséum d'histoire naturelle, dont les collections pouvaient seules lui fournir le moyen de réaliser les projets scientifiques qui déja se mûrissaient dans sa tête. Cette satisfaction ne se fit pas attendre long-temps : un professeur auquel venait d'être donnée la chaire nouvellement créée d'anatomie comparée, et que son âge avancé rendait peu capable d'un travail qui jusqu'alors lui avait été étranger, consentit, sur la prière de ses collègues, et surtout de MM. de Jussieu, Geoffroy et Lacépède, à l'accepter comme suppléant. On ne pourrait s'empêcher de remarquer ce concours de tant d'hommes éminents pour l'appeler et l'introduire au milieu d'eux; noble émulation, généreuse ardeur pour la science, qui ne leur permettaient pas de s'arrêter aux misérables inquiétudes qu'aurait pu soulever dans des esprits moins supérieurs l'apparition d'une nouvelle rivalité dans la carrière qu'ils parcouraient. Se voyant ainsi parvenu à ce qui faisait l'objet de ses désirs, M. Cuvier n'eut plus d'autre pensée que celle de se montrer digne de la confiance qui lui était accordée. Il travailla sans relâche à former pour le service de l'anatomie

comparée la collection qui est aujourd'hui connue de toute l'Europe, et les leçons où il en fit un usage si heureux attirèrent bientôt un nombreux concours d'auditeurs qui répandirent au loin le bruit de son brillant enseignement. Ces leçons ont été depuis publiées. Ce fut la première des grandes époques de la vie de M. Cuvier; mais là aussi se rencontrent, et par une conséquence nécessaire, les plus grandes difficultés de la tâche que je me suis imposée. Il était plus aisé de vous parler de son enfance et de sa première jeunesse, que de vous le montrer prenant aussitôt ce vol hardi et assuré qui le porte au sommet de la science, et qui l'y maintient pendant 37 années; de vous le faire voir au milieu de cette foule d'occupations dont son zèle ne négligea jamais la moindre partie, et qui, soit dans l'administration de l'instruction publique, soit dans les délibérations du conseil-d'état, soit dans les travaux du comité de l'intérieur, lui ont valu l'honneur d'être un des plus utiles entre les meilleurs citoyens, comme il était un des plus illustres entre les plus savants. Il aurait donc, s'il en eût été besoin, complétement résolu le doute que Fontenelle, dans son éloge de Newton, exprimait en ces termes : « Après tout, c'est peut-être une erreur de re« garder les sciences et les affaires comme si in-

« compatibles, principalement pour les hommes « d'une certaine trempe. » On ne serait plus de nos jours excusable de tomber dans cette erreur, mais toujours cependant il sera permis de penser et de dire, en parlant de M. Cuvier, comme le même Fontenelle en parlant de Leibnitz, « qu'on doit être fort obligé à un homme tel que « lui, quand il veut bien, pour l'utilité publique, « faire quelque chose qui ne soit pas de génie. »

Pour m'avancer maintenant avec un peu de sûreté sur la route qui me reste à parcourir, et pour le faire avec toute la brièveté possible, il est nécessaire que j'essaie de mettre un peu d'ordre dans une si vaste matière. On ne serait pas excusable de manquer entièrement de méthode en parlant de celui qui a porté aussi loin l'art de s'en servir. M. Cuvier appartient à trois carrières, celle des sciences et des lettres, celle de l'instruction publique, et celle de la haute administration. J'énumérerai les pas principaux qu'il a faits dans chacune d'elles, et j'essaierai ensuite de caractériser les différents mérites qu'il y a développés, n'oubliant pas toutefois, pour la carrière des sciences, la circonspection qui m'est si impérieusement commandée.

Nous avons laissé M. Cuvier professeur de la chaire d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle. L'Institut national fut créé en

1796; il y fut appelé aussitôt, sur la réputation que lui avaient déja faite ses cours et la publication de quelques Mémoires.

Dans ce temps les secrétaires étaient temporaires, et ne gardaient cette place que deux ans. Il fut le troisième. C'était en 1800, alors que Bonaparte revenu d'Égypte, premier consul, et aspirant à toutes les gloires, se faisait nommer président de l'Institut. M. Cuvier se trouva ainsi en rapport direct avec lui, dès ses premiers pas vers le souverain pouvoir. Dans cette même année, M. Daubenton mourut, et le professeur d'anatomie comparée fut en même temps chargé d'enseigner à sa place l'histoire naturelle philosophique. L'éloge de M. Daubenton, de cette célébrité contemporaine et auxiliaire de celle de Buffon, ouvre avec une sorte de solennité le recueil de ceux que M. Cuvier a prononcés durant le cours de trente-deux années.

En 1802, le premier consul, voulant réorganiser l'instruction publique, nomma six inspecteurs-généraux auxquels fut confié le soin d'établir des lycées dans trente villes de France: M. Cuvier reçut, en cette qualité, la mission de veiller au premier établissement des lycées, aujourd'hui colléges royaux, de Marseille et de Bordeaux.

Durant son absence de Paris, l'Institut reçut

une nouvelle organisation; des places de secrétaires perpétuels y furent créées, et M. Cuvier apprit qu'il venait d'être élu à celle de la classe des Sciences naturelles. Il quitta alors ses fonctions d'inspecteur des études, et ce fut comme secrétaire perpétuel qu'il rédigea, en 1808, son rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789. Nous en avons entendu la lecture, lorsqu'il fut présenté à l'empereur en conseil-d'état; de semblables scènes ne s'effacent jamais de la mémoire. Napoléon n'avait demandé qu'un rapport, et sous ce titre si modeste, le savant rapporteur a élevé un monument qui, placé comme un phare entre deux siècles, montre à la fois et le chemin parcouru, et la route à suivre. Dans cette même année 1808, la création de l'Université impériale ayant été ajoutée à toutes celles qui surgissaient depuis 1800, M. Cuvier fut nommé un des conseillers à vie de ce corps. En 1809 et 1811, il fut chargé, à ce titre, d'organiser les académies dans une partie des provinces italiennes réunies à l'empire; et les dispositions importantes qu'il a prises à Turin, à Gênes et à Pise, étaient si bien adaptées aux besoins et aux convenances de ces villes, qu'elles ont pour la plupart survécu à l'exercice de la puissance française. Il eut, en 1811, une mission semblable en Hollande et dans les villes anséa-

tiques : le même succès l'y a suivi. En 1813, il fut envoyé à Rome pour y organiser aussi l'Université. M. Cuvier était protestant; j'ignore si la réflexion en fut faite, mais elle ne fut certainement amenée, dans le cours de cette mission, par aucun de ses actes. Son respect pour les croyances qu'il ne partageait pas tenait à des principes trop élevés pour qu'il pût jamais s'en écarter, et il était tolérant, non pour obéir à tel système philosophique ou politique, mais par une conviction qui émanait de la conscience. Ces voyages successifs, dans des parties de l'Europe si différentes de mœurs et de climats, ne pouvaient être que très-profitables à un tel observateur, et les rapports intimes où ils le mirent avec les hommes distingués qui s'y rencontraient lui ont fourni de nombreux et précieux éléments pour tous les genres de travaux dont il s'occupait. Mais déja ses talents administratifs n'avaient pu échapper à la perspicacité de Napoléon, et il reçut, à Rome, la nouvelle de sa nomination à une place de maître des requêtes.

Une fois entré dans le conseil-d'état, il ne pouvait tarder d'y monter au premier rang, et les événements devant lesquels s'écroula, en 1814, la puissance impériale n'arrêtèrent point le mouvement qui le portait; il fut, dans le cours du mois de septembre de cette même année, appelé

à remplir les fonctions de conseiller-d'état, et put entrevoir dès cette époque une offre qu'il a depuis formellement repoussée, et à plus d'une reprise, celle d'occuper au Jardin du Roi la place d'intendant, que Buffon avait tant illustrée. Il croyait l'administration actuelle, où tous les professeurs sont administrateurs, préférable à l'ancienne, et ne pouvait soutenir la pensée que la moindre atteinte y fût portée, dans son intérêt surtout. Au mois de février suivant, l'Université ayant été reformée sur un nouveau plan, il y trouva sa place, sous le titre de conseiller, dans le conseil royal de l'instruction publique. Mais bientôt la nouvelle révolution qui s'opéra par le retour de Napoléon, le fit sortir du conseil-d'état; il fut cependant conservé dans l'Université impériale qui reprit son existence, et où l'absence de son nom aurait causé un trop grand vide. Quatre mois plus tard, et lorsqu'il fallut reconstruire, au milieu des ruines que l'ouragan des cent jours avait semées sur son passage, ni le régime de l'Université impériale, ni celui de l'Université royale, telle qu'elle avait été organisée au mois de février, ne se trouvèrent plus praticables en leur entier, et un régime provisoire ayant été jugé nécessaire, une commission d'instruction publique fut créée pour exercer les pouvoirs qui appartenaient précédemment au

grand-maître, au conseil, au chancelier, et au trésorier de l'Université. M. Cuvier en fit partie, et les attributions du chancelier lui furent même dévolues de prime abord. Il a donc pris une part très-active aux travaux de cette commission, dont les services ne sauraient être méconnus ni oubliés, qui administra au milieu de circonstances fort difficiles, qui maintint les droits de l'Université, et lui donna la force d'accomplir ses devoirs, au milieu des prétentions les plus opposées, quelquefois malgré des résistances fort obstinées. M. Cuvier en exerça la présidence en deux occasions, et chaque fois, pendant plus d'une année, mais toujours provisoirement, la religion qu'il professait ne lui permettant guères d'aspirer à la conserver définitivement. En 1818, il fit un voyage en Angleterre, et apprit à Londres qu'il venait d'être nommé membre de l'Académie française. Ce fut une nouvelle et précieuse jouissance ajoutée à celles que lui devait donner dans ce moment la plus flatteuse réception, accordée dans l'un des premiers centres de lumières qui éclairent aujourd'hui le monde, et par les hommes qui pouvaient être réputés les meilleurs juges des mérites qu'ils honoraient. En 1819, il fut nommé président de la section de l'intérieur dans le conseil-d'état. Du moment où il fut investi de cette présidence, si impor-

tante et si laborieuse, il ne l'a plus quittée jusqu'à l'époque où tout a pris fin pour lui.

En 1824, lorsqu'un ministère des affaires ecclésiastiques fut créé, et qu'un évêque précédemment nommé grand-maître de l'Université s'en trouva investi, les fonctions de grand-maître, à l'égard des facultés de théologie protestante, furent confiées à M. Cuvier, d'une manière tout-à-fait indépendante, et il les a depuis toujours exercées. En 1827, il fut en outre chargé, dans le ministère de l'intérieur, de la direction des affaires des cultes non catholiques; enfin il fut nommé pair à la fin de 1831. Nous venons de parcourir la série des places que M. Cuvier a occupées, des titres dont il a été revêtu, et cette rapide nomenclature doit suffire pour donner une idée des immenses travaux dont il a porté le poids. Reprenons-les maintenant, et hasardons-nous à y jeter quelques regards un peu plus approfondis. Il serait naturel de penser que tant d'occupations commandées par les fonctions qu'il a remplies dans l'ordre administratif, tant de voyages entrepris pour le service de l'Université, une présence assidue aux séances du conseil-d'état et du comité de l'intérieur, ont dû nuire à ses travaux scientifiques, ont pu du moins en ralentir l'essor; mais cette supposition ne saurait tenir devant l'énumération des ou-

vrages qu'il a publiés ou entrepris dans ce même laps de temps, ni devant le souvenir des brillantes leçons dont sa mort seule a interrompu le cours. J'ajouterai qu'il était bon, qu'il était utile que cette diversion fût faite à ses études favorites.

Une tête aussi profondément réfléchissante avait besoin de quelques moments de relâche; et la seule distraction dont il fùt susceptible était celle d'une grande variété dans la nature de ses opérations. Il lui en fallait au milieu desquelles il pût se jouer en quelque sorte; mais il les cherchait, les voulait utiles, et c'était à cette seule condition qu'elles le pouvaient attacher suffisamment. La présidence du comité de l'intérieur lui a fourni, pour satisfaire à ce genre de besoin, d'inépuisables ressources. Il y joignait celle de lire ou de se faire lire, pour peu qu'elles parussent dignes de la moindre attention, presque toutes les productions nouvelles en quelque genre que ce fùt; et cette lecture avait encore à ses yeux un côté très-sérieux. Il savait combien de symptômes peuvent être révélés par la littérature, même la plus frivole, sur l'état social d'un pays, d'une nation, et son instinct le portait à tout étudier, à tout pénétrer, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. J'ai dit les premiers travaux qui le firent remarquer dans l'étude des sciences naturelles;

en 1811 il publia ses *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, quatre volumes in-4°. Cet ouvrage a eu trois éditions, et le discours préliminaire a été en outre réimprimé plusieurs fois. En 1817, parurent ses *Mémoires pour servir à l'histoire des Mollusques*, un volume in-4°, et le *Règne animal*, distribué d'après son organisation. Il était, dans ses dernières années, occupé d'une grande histoire naturelle des poissons, en vingt volumes, dont huit avaient déja paru; les matériaux nécessaires pour mettre au jour les cinq qui devaient suivre étaient préparés. Enfin, depuis trois ans, il avait entrepris un cours d'histoire des sciences naturelles, qu'il professait sur de simples notes, et, au dire de tous ceux qui l'ont suivi, avec une éloquence rare, une admirable clarté, et une parfaite méthode. Il était encore occupé d'une nouvelle édition de ses *Leçons d'anatomie comparée*, et voulait consacrer le reste de sa vie, si elle se prolongeait, à un grand traité sur cette même science, pour laquelle il avait rassemblé l'immense collection du Jardin du Roi. Déja le plus grand nombre des planches nécessaires pour l'exécution de ce projet étaient dessinées, et la meilleure partie l'avait été par lui-même. Dira-t-on maintenant qu'il ait été infidèle, un seul jour, à la science qui avait été le premier objet

de son culte, et pense-t-on qu'elle ne l'ait pas suffisamment occupé, qu'il ne lui ait pas payé un assez large tribut? Si on veut se faire une idée de la somme des connaissances qu'il avait acquises en la cultivant, qu'on relise, et je ne saurais donner un conseil dont je sois plus sûr d'être remercié, ces trois volumes d'éloges dont j'ai déja parlé, et où se trouvent consignés les titres de presque toutes les illustrations scientifiques que nous avons vues s'éteindre de nos jours. Par une conséquence nécessaire de la nature et de la variété des sujets qui y sont traités, il n'y a presque pas une partie des sciences naturelles qui n'y soit analysée dans ses principes, dans sa marche, dans ses progrès, qui n'y soit enseignée en quelque sorte; et avec quelle clarté, quelle exactitude! qui ne soit enfin mise à la portée de tout lecteur en état d'y donner une suffisante attention. De beaux modèles avaient déja été offerts dans ce genre de productions: les Fontenelle, les Dalembert, les Condorcet, les Vic-d'Azir, avec des qualités différentes, y avaient tous marqué leurs places; M. Cuvier, venu le dernier, a peut-être, plus qu'aucun de ses devanciers, possédé les qualités du genre; cherchant moins que Fontenelle à produire ses effets par l'éclat des pensées et par la grâce étudiée du style; n'étant point, comme Dalembert

et Condorcet, atteint de cette irréligion dédaigneuse qui, vainement dissimulée, ôte presque toujours à leurs écrits le mérite de la franchise, et donne trop souvent à leur langage philosophique une fatigante sécheresse; doué d'une science plus profonde, plus applicable à toutes les matières, que Vic-d'Azir, qui cependant, et cela seul suffirait pour asseoir sa réputation, n'est point resté au-dessous de son sujet dans l'éloge de Buffon, il a su mêler avec un charme infini, aux solides et brillants exposés des travaux de ceux qu'il a célébrés, des découvertes qui leur sont dues, les récits pleins de naïveté des détails qui, dans leur vie privée, attestent, pour la meilleure partie d'entre eux, la modeste origine d'où ils s'étaient élancés dans les nobles et utiles carrières où ils se sont signalés. On conçoit aisément un style plus habilement travaillé que le sien, d'une correction plus soutenue; mais il serait difficile d'en imaginer un dont sa vaste érudition se pût mieux accommoder, dont elle pût tirer un meilleur service, qui se trouvât toujours mieux approprié au sujet qu'il voulait traiter, à la pensée qu'il lui fallait exprimer. Il y a sans doute un peu de paradoxe dans ce brillant axiome de Buffon : *Le style est l'homme même;* mais il faut cependant reconnaître qu'aucun homme n'a jamais eu et n'aura jamais le moyen

de tirer un parti suffisant de ce qui est en lui, si le ciel ne l'a doué en même temps du pouvoir de rendre ses idées vivantes pour autrui comme elles le sont pour lui-même, de s'emparer, par cette voie, de ceux qu'il entreprend d'instruire, de persuader, de convaincre, et de conduire. M. Cuvier avait reçu de la nature, et dans la plus juste mesure, ce don nécessaire et si précieux; il fallait à celui dont la pensée s'étendait sur un si vaste horizon un instrument qui lui permît de la répandre aussi facilement qu'il la concevait; il fallait que sa parole, quand il professerait, sa plume, quand il écrirait, courussent aussi vite que le demandait le besoin dont il était pressé de se communiquer, de se rendre sensible à tous les esprits capables de le suivre; et vous savez s'il a jamais eu dans ce genre de succès quelque chose à désirer ou à regretter. Puisque je viens de prononcer le nom de Buffon, je ne saurais me dispenser de faire remarquer à quel point le culte de reconnaissance et d'admiration que lui portait M. Cuvier a toujours été vif et sincère. Mieux instruit que personne des erreurs dans lesquelles était tombé cet illustre précurseur, les ayant même signalées toutes les fois que cela pouvait être utile, mais pénétré en même temps des immenses obligations que lui avait la science, comprenant tout

ce qu'elle devait à l'impulsion qu'il lui avait donnée par la persévérance et l'étendue de ses travaux, par l'éclat de son éloquence, il n'a jamais manqué une occasion d'honorer, de glorifier sa mémoire comme elle méritait de l'être. N'est-ce pas lui qui a dit, en célébrant une autre éloquence, moins illustre cependant, « que la « science, par sa nature, faisait chaque jour des « progrès, qu'il n'était point d'observateur qui « ne pût renchérir sur ses prédécesseurs pour les « faits, ni de naturaliste qui ne pût perfection- « ner les méthodes, mais que les grands écri- « vains n'en demeuraient pas moins immortels. » Les progrès auxquels il avait le plus concouru ne l'ont donc jamais rendu contempteur des efforts qui avaient précédé les siens, et sa pensée, à cet égard, se trouve encore on ne saurait mieux exprimée dans ce passage de l'un de ces éloges. « Un demi-siècle, » dit-il, « a suffi pour « tout métamorphoser, et il est fort probable « que dans le même espace de temps nous se- « rons aussi devenus des anciens pour la géné- « ration qui s'élève; motifs de ne jamais oublier « la respectueuse reconnaissance que nous de- « vons à nos prédécesseurs, et de ne point re- « pousser sans examen les idées nouvelles qu'une « jeunesse ardente conçoit, et qui, si elles sont « justes, prévaudront malgré tous les efforts que

« l'âge présent pourrait faire. » Cette disposition reconnaissante pour le passé et si encourageante pour l'avenir, dont l'expression se trouve consignée avec tant de bonheur dans les paroles qu'on vient d'entendre, tirait sans doute sa principale origine de la rectitude de jugement qui appartenait à M. Cuvier, de l'impartialité philosophique qui était un des traits distinctifs de son esprit. Mais pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas, imitant sa franchise, qu'elle avait peut-être été fortifiée par la partie de son éducation qui lui fut donnée en Allemagne, sur cette terre si pleine de loyauté, où tout s'étudie, s'observe, se recherche, s'élabore avec tant de patience et de conscience, où la véritable érudition jouit d'une si haute estime, où l'on sait mieux que chez nous, il faut l'avouer, se défendre de ces dédains un peu superbes dont plus d'une fois nous avons eu lieu de nous repentir? M. Cuvier y puisa l'utile habitude de tout écouter avec patience, de tout approfondir; il y vit s'accroître, avec l'amour du travail, la droiture et la persévérance qui déja lui étaient naturelles; et, quand ensuite ces précieuses qualités se trouvèrent réunies à une clarté remarquable dans l'exposition des systèmes, à cette perfection dans la méthode, à ce talent de ne dire que le nécessaire, à cette précision, à cette élégance de rédaction qui ne

se rencontrent nulle part dans un degré aussi éminent qu'en France, il fut alors cet homme dont tout le monde, d'un bout de l'Europe à l'autre, rechercha, entendit, recueillit les leçons avec une pleine confiance et un égal bonheur, fournissant ainsi le point de contact et de liaison le plus précieux entre la science moderne et la science des temps passés, entre le savoir national et le savoir étranger. Mais déja cette partie de mon sujet, malgré les résolutions que j'avais formées, s'étend peut-être au-delà de ce qui m'appartient. Je ne puis cependant me refuser encore quelques réflexions sur un morceau qui, dans les œuvres savantes de M. Cuvier, me semble un peu plus à ma portée que le reste.

Je le choisis d'ailleurs, parce que sa grande découverte en anatomie comparée s'y trouve clairement expliquée, et parce qu'elle y est suivie jusque dans les merveilleuses conséquences qui sont venues éclairer, d'un jour si inattendu, cette autre science de la géologie, dont les solides progrès ne remontent, comme on le sait, qu'à une date très-récente. On doit voir que je veux parler du discours préliminaire qui se trouve à la tête de son *Histoire des Ossements fossiles*, et qui a été si souvent réimprimé. La rectitude des vues, l'étendue des conceptions s'y révèlent à chaque page. Quelle clarté d'exposition, quelle

admirable revue de tous les systèmes entre lesquels l'esprit humain se débat depuis tant de siècles, dans les plus hautes questions qui le puissent occuper, dans celles qui se rattachent au prodige de la création, ou au moins au premier état du monde sur lequel l'homme a été jeté! Comme cette raison supérieure les oppose les uns aux autres, les déjoue souvent par le rapprochement des faits les plus simples, les plus petits en apparence! Comme elle montre ensuite tout ce qu'on peut espérer de la route qu'elle indique, et où l'ont conduite les recherches dont le point de départ, cependant, a été pris à une si grande distance du but qu'elles lui devaient découvrir! Mais ces recherches elles-mêmes reposent sur une conviction profondément morale et religieuse : M. Cuvier croyait, comme tous les esprits supérieurs, à une cause première qui préside à toutes les destinations, qui les a toutes prévues et commandées; partant de ce principe, il ne faisait aucun doute que l'existence des êtres organisés ne fût due à une intelligence suprême qui les a tous pourvus des organes propres à remplir le but pour lequel ils ont été créés, et de cette connexion nécessaire, il a fait sortir le moyen, lorsque certaines parties d'un tout étaient connues, d'arriver avec certitude à celles qui restaient à découvrir. Dans

cet admirable avant-propos, où il s'élève au-dessus de tous les préjugés, même ceux de la science, car elle a eu aussi les siens, la complète indépendance de son esprit se manifeste avec une égale vigueur, soit qu'il entreprenne de rendre aux anciens monuments de l'histoire, à celui de la Genèse, par exemple, la juste mesure d'autorité qui plus d'une fois leur a été trop légèrement contestée, soit qu'il s'applique à renverser l'édifice de ces conceptions bizarres et follement hardies qui ont fait pendant longtemps de si grandes fortunes, et dont les auteurs se sont vus tant applaudis. Lui aussi, cependant, il sait être créateur; mais ce rare et brillant privilége, il le doit toujours à la supériorité de sa raison et de son jugement. On a trop communément affecté de croire que l'habitude des observations qui ne sauraient être exactes, sans être minutieuses, refroidissait l'imagination; il fut un temps où on aurait dit qu'elle la détruisait, qu'elle la tuait. L'exemple de M. Cuvier est venu confirmer la preuve que Newton avait déja donnée de la force que cette belle faculté de l'esprit humain puise, au contraire, dans une patiente élaboration des documents sur lesquels elle s'appuie avant de prendre son essor. Cette méthode avait été aussi celle d'Aristote, et, comme le philosophe grec, M. Cuvier en a fait

l'application à toutes les branches des connaissances humaines; car, ainsi que lui, il n'ignorait de rien, et il semblait, au dire de tous ceux qui l'ont approché, et qui étaient capables d'en juger, avoir tout étudié *ex professo*. Aucun homme ne fut donc jamais mieux indiqué pour occuper une position à la tête du corps enseignant dans un grand État; les services qu'il y a rendus sont aussi de ceux qu'on peut le moins contester, et que j'ai fait le plus ressortir dans le premier aperçu que j'ai déja donné de ses nombreux travaux. Mais leur importance est telle, qu'on me pardonnera d'y revenir et d'y insister de nouveau.

L'époque où M. Cuvier fut appelé à remplir, dans une nouvelle organisation de l'instruction publique, les fonctions d'inspecteur général, fut cette brillante époque du consulat, où tout renaissait, se ravivait, se réorganisait en France. Alors était exercée, avec une incontestable utilité, cette puissance centrale, contre laquelle on s'est tant élevé depuis, dont on n'a plus voulu voir que les inconvénients, et que rien alors n'aurait pu remplacer; mais avec quelle vigueur et quelle supériorité de lumières elle fut aussi sur-le-champ mise en œuvre! Je ne parlerai pas des difficultés matérielles pour tant de créations nouvelles qui furent aussitôt commandées; elles

étaient grandes cependant, mais n'étaient rien à côté des difficultés morales qu'il fallait en même temps surmonter. Arrêter le plan des études, régler la nouvelle discipline des écoles, combiner sur ces deux points toutes les décisions avec les besoins, avec les idées du nouvel ordre social, et cependant n'obéir à celles-ci qu'en s'efforçant de les ramener, dans le cours le plus favorable, aux principes d'ordre public et domestique, sans lesquels il ne saurait y avoir ni repos ni bonheur dans la famille comme dans l'état; triompher enfin de l'esprit révolutionnaire et subversif, en donnant à la génération qui allait s'élever les connaissances et les habitudes qui pouvaient l'en préserver; ajoutez la recherche et le choix si délicat des sujets qui pouvaient être le plus convenablement, le plus dignement employés, et vous aurez, dans un extrême raccourci, le tableau de la tâche qui fut imposée à ceux dont M. Cuvier partagea les travaux. Mais, dans toutes les réunions où se traitent de nombreuses et difficiles affaires, elles vont naturellement à ceux qui en ont le goût et l'instinct, à ceux surtout qui font vite et bien, et quel autre remplissait mieux ces conditions! Aussi n'est-il aucune des parties dont se compose le vaste édifice de l'instruction publique en France, où sa main ne se soit fait sentir. D'après ce qui

avait été convenu dans l'intérieur du conseil, sur la distribution du travail, il eut à s'occuper spécialement de ce qui intéressait le haut enseignement, ou l'instruction académique, et on lui doit sur le régime des facultés de médecine, des sciences et des lettres, des réglements pleins de sagesse, que les étrangers se sont empressés de recueillir.

J'ai dit les missions que, dans les années 1809 et 1810, il eut à remplir en Italie, en Belgique et en Hollande. Ici, du moins, nous n'avons besoin pour le connaître, que de le chercher et de l'étudier dans les documents qu'il a lui-même rédigés, et qui nous sont heureusement conservés; les trois rapports qu'il a adressés au grand-maître, sur cette belle tournée, sont imprimés, et ils offriraient une lecture attachante, à ceux même qui n'y rechercheraient pas des documents précieux sur les universités étrangères et sur l'état de l'enseignement chez nos voisins. Mais j'oserai recommander plus particulièrement celui qui a trait à la Hollande. Les vues et les sentiments de M. Cuvier s'y développent avec un égal bonheur. Il y fait toucher au doigt les véritables causes de l'infériorité où se trouvait alors, dans ce pays, l'instruction dite classique. Il montre comment l'ennui dont paraissaient atteints les élèves auxquels elle était distribuée tenait à son

peu d'étendue. Accordez plus de pâture à l'esprit de cette jeunesse, et elle deviendra, dit-il, plus appliquée, plus studieuse, plus désireuse de savoir; bel hommage rendu aux inclinations et aux facultés de l'homme, qui s'accroissent et s'anoblissent quand on sait leur fournir un emploi et des occasions qui soient dignes d'elles. Je ne suivrai pas M. Cuvier dans l'exposé des moyens qu'il propose pour remédier au mal qu'il dénonce, et opérer le bien qu'il promet, mais je ne puis m'empêcher de fixer votre attention sur la grande place que tient dans ces trois rapports l'examen des écoles du peuple. Partout où il a l'occasion de les observer, elles attirent sa principale attention. Avec quel bonheur il trace le tableau de ces intéressantes écoles primaires de la Hollande, de ces enfants heureux, honorant Dieu et leurs parents, aimant leur pays, sachant lire, écrire et compter, et possédant, avec ces connaissances élémentaires, les instruments de la vie sociale et les moyens d'acquérir une existence honnête! avec quel soin, je dirai volontiers avec quel amour, il explique les moyens qui ont été employés pour la création de ces écoles, et ceux qui sont consacrés à leur entretien! avec quelle attention minutieuse il démontre les avantages du mécanisme qu'on y met en usage pour éveiller, pour développer,

sans les fatiguer, sans en abuser, les premières facultés de l'enfance! On sent, dans ce beau récit, percer, sans qu'il ait l'intention de l'exhaler, le dépit profond que lui cause la comparaison d'un état si satisfaisant avec celui qui se rencontrait encore dans une grande partie de nos provinces, même les plus florissantes, où la classe populaire languissait, et, il faut bien l'avouer, languit encore sous le poids d'une fatale et honteuse ignorance. Disons-le à la gloire de M. Cuvier, et que cet hommage rendu à l'une de ses plus généreuses inclinations accroisse encore, s'il se peut, sa belle renommée : à toutes les époques de l'Université, sous tous les régimes, l'instruction populaire fut l'objet de ses méditations et même de ses prédilections. Combien de fois n'a-t-il pas interrompu ses études les plus chères pour examiner les livres de nos petites écoles, et pour donner des conseils à ceux qui étaient chargés d'en composer de meilleurs? Il voyait dans l'instruction généralement répandue, mais appropriée aux besoins et à la destination de chacun, les plus sûres garanties de l'ordre et de la morale publique. Persévérant dans cette idée, qui lui fut toujours présente, il n'a jamais cessé d'en poursuivre les conséquences, et en 1821, lorsque l'Université, favorisée par le mouvement des esprits et soutenue par

une administration qui savait la comprendre, proposa un plan d'instruction primaire pour toute la France, le soin de rédiger ce plan lui échut naturellement. On lui doit cette bienfaisante institution des comités cantonaux, qui place l'éducation du pauvre sous le patronage de la classe éclairée, et l'ordonnance du 27 février 1821 contient sur cette importante partie de l'administration publique des dispositions vitales et nécessaires, auxquelles la nature des choses ramènera toujours. L'homme d'état qui l'avait élaborée, fidèle à cet instinct de bon sens qui entre pour une si bonne part dans le génie, avait su s'en tenir, suivant son habitude, à ce qui était simple, pratique, et par conséquent véritablement utile; et voilà pourquoi son ouvrage est du nombre de ceux qui doivent prendre racine.

L'instruction supérieure avait reçu de M. Cuvier, par l'établissement de l'aggrégation, un service de même nature: destinée à fournir des suppléants aux professeurs malades ou âgés, cette institution offrait en même temps une pépinière où les facultés allaient chercher les candidats qu'elles devaient présenter au gouvernement pour les différentes chaires. Enfin, il n'a pas tenu à lui que la France ne jouît depuis onze ans d'une faculté ou école spéciale d'administra-

tion, où se seraient enseignées toutes les connaissances qu'un bon administrateur doit posséder. J'ai dit plus haut comment le besoin et les avantages d'une telle institution avaient de fort bonne heure frappé son esprit; il en rédigea le projet en 1821; mais cette utile création, à laquelle il désirait attacher son nom, fut ajournée par la retraite du ministre avec lequel il l'avait préparée. Le régime des écoles protestantes, qu'il dirigea spécialement, a obtenu, sous son administration, de sensibles améliorations, et il était occupé de recueillir les avis nécessaires pour établir, au sein des églises protestantes, les règles de discipline dont elles sentent le besoin. J'ajouterai, pour dernier trait à ce tableau d'une si laborieuse et si utile activité, que tel était depuis long-temps l'état de l'opinon publique en France, sur la place que M. Cuvier tenait dans l'Université, qu'on ne pouvait plus la comprendre sans lui. Il dominait en quelque sorte toutes les connaissances qu'elle est chargée de répandre, réunissant en lui les études de plusieurs vies, le savoir de plusieurs hommes, et ne fléchissant jamais sous le poids de cet amas étonnant de connaissances si diverses. Son intelligence calme et puissante, qui les possédait sans effort, les communiquait aussi avec une facilité généreuse; on peut en prendre à témoin tous ceux qui ont

joui de ses riches et bienveillantes conversations; et où est le jeune homme doué de quelque ardeur pour les sciences, auquel il ait refusé, s'il l'a recherché, le bonheur d'en faire son profit? Suivons-le maintenant dans le conseil-d'état, et pressons notre marche.

Président du comité de l'intérieur durant les treize dernières années de sa vie, le nombre des affaires qui ont passé sous ses yeux dans ce comité, qui ont été examinées, débattues, expédiées par ses soins, sous son influence, effraie l'imagination : on sait qu'il s'est élevé quelquefois jusqu'à dix mille par année. L'art de distribuer le travail entre ses divers collaborateurs, le talent de diriger la discussion, la mémoire toujours présente pour rappeler à propos le souvenir des décisions antécédentes; une connaissance approfondie des principes qui devaient régler chaque matière, la méthode pour les appliquer en chaque occasion, voilà l'abrégé des qualités qui l'ont rendu si précieux dans cette présidence, et qui ne permettront jamais qu'elle soit oubliée de ceux qui se sont trouvés un seul moment en situation d'en connaître et d'en recueillir les avantages. Quant à l'utilité générale et immense des travaux qui, dans cette période de temps, ont été accomplis par le comité de l'intérieur, il faudrait, pour la révoquer en doute,

n'avoir aucune connaissance de l'organisation administrative en France, il faudrait ignorer jusqu'à quel point la meilleure, la plus précieuse garantie contre les envahissements de l'arbitraire, en cette partie, se trouve dans le conseil-d'état. C'est une vérité qu'il a lui-même plusieurs fois démontrée, lors des discussions qui ont eu lieu dans le sein des chambres sur l'existence de ce conseil, et sur l'importance de ses fonctions.

Les règles de l'administration ne sont point inflexibles, comme celles de la loi civile ou criminelle, et l'équité personnelle de ceux qui la dirigent y tient par conséquent une très-grande place; mais l'équité, n'est-ce pas le vrai en toutes choses? et qui fut jamais plus ami du vrai, qui lui fut jamais plus dévoué que M. Cuvier? On ne l'a pas connu tout entier, quand on ne l'a pas vu et entendu dans une de ces séances de conseil, de comité, où se font les affaires. Rarement empressé de dire son avis, il y paraissait même un peu distrait; on aurait pu le croire occupé de toute autre matière que celle dont on délibérait, et souvent il l'était à écrire l'arrêté ou le règlement qui devait sortir de la délibération. Son tour n'était venu que lorsque les raisons étaient échangées de part et d'autre, lorsque les paroles inutiles étaient à peu près épuisées: alors

un jour nouveau se levait pour tous les esprits, les faits avaient repris leur place, les idées, qui étaient confuses auparavant, se démêlaient, les conséquences en sortaient inévitables, et la discussion était terminée quand il avait cessé de parler. Quel était donc le pouvoir qu'il exerçait? On ne l'expliquera point assurément par l'artifice de sa parole; ses expressions étaient simples, quelquefois négligées; aucun trait, aucune image; il dédaignait, en pareil cas, tout ce qui ne se serait adressé qu'à l'imagination. Ainsi donc aucun prestige de l'art, mais toujours l'ordre et la lumière, ce premier besoin, ce plaisir le plus pur de l'esprit et de la raison. Ailleurs et sur un plus grand théâtre, voyons-le, assistant, prenant part à la préparation des projets de loi et aux délibérations dont ils sont l'objet, soit dans les comités particuliers, soit dans le conseil-d'état, soit dans les conseils de cabinet, où il fut souvent appelé. Je me reprocherais de ne pas parler avant tout, car je sais que c'est un des services qu'il se félicitait le plus d'avoir rendu, de l'usage qu'il fit de son talent et de son influence pour obtenir, dans le projet sur l'organisation et la juridiction des cours prévôtales, les modifications qui ont le plus contribué à en atténuer les dangereux effets. Il aimait à rappeler ce succès, mais jamais sans dire en même temps

l'appui qu'il avait trouvé dans le bon esprit, dans le caractère honnête du duc de Richelieu (je cite ses propres expressions), sans faire une juste part aux secours que lui avaient prêtés M. Royer-Collard et M. de Serre, l'un dans le conseil-d'état, l'autre dans la commission de la chambre des députés. Que si nous passons à des matières qui, sans être plus graves, sont peut-être d'un ordre encore plus élevé, nous le verrons animé, soutenu par ce même instinct de rigoureuse observation qui lui avait servi à reconnaître la forme et l'organisation de tous les êtres émanés de la création actuelle et des créations précédentes; nous le verrons, dis-je, pénétrer avec une égale facilité dans l'organisation des corps politiques, dont il avait étudié les moindres ressorts, dont il connaissait toutes les forces et toutes les faiblesses.

L'étendue de sa science en histoire lui fournissait, sur ce vaste sujet, d'inépuisables lumières, et son esprit scrutateur lui avait donné les moyens d'acquérir une foule de notions pratiques dont la valeur se retrouvait en toutes occasions. Ainsi il lui avait suffi d'un très-court voyage à Londres pour comprendre et saisir tellement bien le mécanisme du gouvernement anglais, qu'il était à son retour en état de détruire par d'irrécusables démonstrations les idées

fausses que s'étaient faites sur ce gouvernement beaucoup de ceux qui se flattaient de le mieux connaître. Avec un tel fonds par-devers lui, et n'abandonnant jamais la méthode de ne procéder qu'appuyé sur la connaissance la plus exacte des faits, auxquels seuls appartient, en tant d'occasions, de confirmer ou de démentir les principes, il n'a pas dû se trouver toujours d'accord avec les divers esprits qui, tenant moins de compte de ces faits, en acceptant moins les conséquences, se sont successivement efforcés, et quelquefois dans des sens fort opposés, de faire pencher la balance du législateur vers les opinions dont ils étaient préoccupés. Que si les avis et les sentiments de M. Cuvier n'ont pas toujours triomphé dans les luttes où il s'est ainsi trouvé engagé sur beaucoup de grandes, de difficiles questions, personne au moins ne saurait nier qu'il n'ait porté dans les discussions auxquelles elles ont donné lieu des lumières très-utiles et qui ont souvent contribué à améliorer les projets même qui n'avaient pas son entier assentiment. Quant à ceux dont il crut pouvoir accepter la défense devant les chambres, vous savez comment les qualités les plus brillantes et les plus solides de son talent ont toujours éclaté dans les discours qu'il a prononcés à leur occasion. Ceux de ses auditeurs qu'il n'a pas con-

vaincus ont au moins rendu hommage à la convenance, à l'élévation, à la dignité de sa discussion, et toujours ils ont été charmés de l'entendre, alors même qu'ils résistaient à ses inspirations. Entre les plus remarquables de ces discours, je ne crains pas de citer celui qu'il a prononcé en 1820 à la chambre des députés, sur un projet de loi d'élections. Ou je me trompe fort, ou sa puissante dialectique s'y est élevée plusieurs fois jusqu'à une très-haute éloquence. En cet endroit une réflexion vient frapper mon esprit : M. Cuvier, dans sa carrière politique, ne s'est jamais montré, depuis le moment où il y est entré, que comme prêtant appui aux gouvernements sous lesquels il a vécu, et aux yeux de quelques personnes, ce serait presque, il le faut avouer, un motif pour lui accorder un peu moins de considération. Ceci peut mériter qu'on s'y arrête un instant. Tous les hommes ne reçoivent pas la même destination en entrant dans ce monde, et leurs facultés diverses les poussent habituellement (je parle de ceux même qui ne poursuivent que le bien) dans des routes très-divergentes. Il en est qui, aspirant sans cesse à améliorer, à perfectionner la société qui les renferme, ne redoutent aucun essai, appellent toutes les tentatives, affrontent volontiers toutes les expériences. Le mieux auquel ils prétendent leur fait

aisément méconnaître ou dédaigner les avantages de ce qu'ils possèdent, c'est un enjeu que toujours ils hasardent facilement et même légèrement; nous ne vivons point dans un âge où cette assertion puisse être traitée de chimérique. D'autres au contraire, plus frappés des dangers et des maux qui surgissent trop souvent à la suite des grandes perturbations politiques, ne perdant jamais la mémoire des malheurs dont l'histoire, en des cas pareils, a retracé le tableau, ayant recueilli, pour principal fruit de leurs études, que ce mieux tant demandé, s'il n'est recherché avec une certaine mesure de prudence et même de réserve, peut conduire à une dégradation sensible de l'état plus ou moins satisfaisant dont on jouit, s'appliquent par-dessus tout à défendre cet état contre des agressions où ils ne sauraient s'empêcher de voir une grande imprudence et parfois même une coupable témérité; ceux-là se disent qu'il faut à tout prix préserver et soutenir cette tente commune, où leurs adversaires même trouvent un abri. Les connaissances qu'il possédait en histoire, et le souvenir des sévères avertissements dont sa jeunesse avait été entourée, auraient peut-être suffi pour entraîner M. Cuvier sur cette ligne d'opinion et de conduite : mais les habitudes de son esprit, et les travaux auxquels il s'était le plus consacré, l'y

plaçaient encore d'une manière bien autrement impérieuse. L'étude de la nature, l'admiration continuelle de l'ordre qui se retrouve dans les moindres parties dont elle se compose, de cet ordre qui produit, qui vivifie, qui conserve tout, lui avait inspiré le besoin de retrouver toujours le même principe dans l'organisation politique et sociale, de l'y soigner, de l'y défendre; et comme les gouvernements sont partout les gardiens naturels de l'ordre, ils étaient par cela seul l'objet de son intérêt particulier. Rappellerai-je que les mêmes dispositions en faveur des gouvernements établis étaient nées de causes semblables dans l'un des esprits les plus éminents de notre âge? L'illustre auteur de la *Mécanique céleste* les avait puisés dans l'étude des lois qui règlent et maintiennent le mouvement des astres, comme M. Cuvier dans la recherche et l'observation de celles qui président à l'organisation des êtres. Cette explication de ses vues et de sa conduite politique a été, si je suis bien informé, plusieurs fois donnée par M. de Laplace lui-même, et notamment à l'un des hommes qui se partagent aujourd'hui l'empire de la science, et que la chambre des pairs, depuis quelques jours, se félicite de compter parmi ses membres.

Ne nous plaignons pas, au reste, si cette in-

clination se rencontre quelquefois dans des esprits supérieurs ; ce n'est pas sur cette pente que la foule est entraînée : et il pourrait être bon qu'elle fût quelquefois avertie par de puissants exemples qu'on y peut mettre le pied sans déchoir d'aucun rang, sans rien perdre de ses droits à l'estime et même à la reconnaissance de ses concitoyens. On ne croira pas, sans doute, que M. Cuvier, poussé par les motifs et l'instinct que je viens de dire, à protéger et défendre l'action des gouvernements sous lesquels il jouissait de la protection des lois, fût pour cela l'ennemi des utiles et progressives améliorations sans lesquelles nulle institution ne se soutient et ne se conserve dignement : il voulait seulement qu'elles fussent le produit d'une observation patiente et éclairée ; il ne les voulait point improvisées avec l'emportement des passions ; il les désirait, il les appelait, mais méditées, mais discutées avec calme, après une étude approfondie des principes, et après une consciencieuse recherche des besoins véritables. Est-il nécessaire de dire à quel point cette disposition , jointe à tant de connaissances variées et approfondies, à une si longue habitude dans le maniement des affaires administratives, l'aurait rendu précieux dans le rang qui lui avait été récemment assigné à la chambre des pairs. Sa place y était marquée à la suite des noms illus-

tres que j'ai rappelés en commençant; et il était impossible que le sien ne s'offrît point à la pensée du prince éclairé qui fit tomber sur lui un de ses choix, lorsque, occupé du soin de remplir une partie des vides qui se laissaient apercevoir dans cette enceinte, il rechercha les noms les plus capables de conserver à l'institution de la pairie la force et le lustre dont elle ne saurait être privée, sans que l'État tout entier ne soit frappé dans une de ses bases. M. Cuvier avait été particulièrement sensible à l'honneur qu'il venait de recevoir; il le considérait comme la plus flatteuse récompense pour tant de travaux accomplis, pour tant de services rendus; et en même temps il jouissait vivement du bonheur de se trouver dans une position qui lui donnerait le droit de s'exprimer sans nulle gêne, sans nul détour, en tant d'occasions où il faut, pour que la parole même la plus digne attire l'attention qui lui est due, qu'elle parte d'un lieu qui commande cette attention, qu'elle soit prononcée sur un théâtre où sa valeur s'accroît du respect qui ne saurait être refusé à une grande et fondamentale institution. J'ajouterai que si nulle discussion publique, en quelque endroit que la scène en fût établie, n'était au-dessus de ses moyens et de ses forces, n'avait le droit de l'étonner, celle qui a lieu habituellement dans la chambre des pairs lui offrait des avan-

tages auxquels il devait mettre beaucoup de prix. Il était assuré d'y rencontrer toujours la mesure, le calme, l'aménité qui sont si favorables au développement d'une sage et lumineuse controverse, où les raisons sont exposées et écoutées, de part et d'autre, avec le sens rassis qui appartient à des hommes dont toutes les vues sont tournées vers la recherche du bien public, et qui tous ont la douce habitude d'honorer réciproquement la pureté de leurs intentions. M. Cuvier, sur cette arène si paisible, allait retrouver dans les débats parlementaires le ton, les formes, et presque la méthode qui lui étaient familiers dans les débats scientifiques, et il n'y aurait pas apporté de moindres lumières. Membre de plusieurs commissions durant le si petit nombre de jours qu'il a passés à la chambre des pairs, ses collègues peuvent témoigner de son assiduité, et de la scrupuleuse attention avec laquelle il a suivi les affaires dont elles eurent à s'occuper. Il ne nous reste de sa participation à ces travaux qu'un rapport sur un projet de loi relatif aux céréales : le temps pressait, et ce rapport fut fait, je crois, du jour au lendemain. On sait combien la matière est ardue et délicate ; et le peu d'heures que je viens de dire lui suffirent cependant pour produire un exposé parfaitement exact et suffisamment étendu des faits qui la dominent, des principes généraux

qui la doivent régir, de la législation qui lui a été appliquée depuis un certain nombre d'années, et enfin des considérations qui militaient en faveur de la mesure proposée, et que la chambre a adoptée. Il eût été difficile de faire mieux, même avec beaucoup plus de temps. Grâce à ce travail, qui lui fut si léger, quelque chose de lui se retrouvera dans les collections de la chambre des pairs.

Vous voyez que me voilà bien rapproché du triste but auquel je dois vous conduire ; je ne puis cependant me résoudre à l'atteindre avant d'avoir tenté quelques efforts pour vous faire un peu connaître dans sa vie privée l'homme illustre dont je ne vous ai exposé que la vie savante et politique, pour vous le montrer dans cet intérieur, où tant de qualités aimables et attachantes venaient tempérer ce qu'aurait eu de trop imposant, pour ceux qui l'approchaient même familièrement, la pensée qu'ils se trouvaient en présence d'une aussi vaste capacité, d'une science aussi universelle. N'a-t-il pas dit lui-même, en parlant de l'intérêt avec lequel se font lire les éloges de Fontenelle et de Condorcet : « Ce ne « sont pas les extraits toujours insuffisants des « ouvrages si connus d'ailleurs de tant d'hommes « célèbres, ce ne sont point les indications pres- « que toujours incomplètes de leurs découvertes, « mais c'est la connaissance intime de leur indi-

« vidualité, c'est le plaisir d'être admis pour ainsi « dire dans leur société, de contempler de près « leurs qualités, leurs vertus, leurs défauts même, « qui font de ces éloges une des lectures les plus « attachantes et les plus utiles. » Ce peu de lignes me trace un devoir que je dois essayer d'accomplir, quelque assuré que je sois de rester à une prodigieuse distance des modèles qu'il cite, et des exemples qu'il a lui-même donnés. Voyons-le donc dans ce Jardin des Plantes, où il était établi et fixé depuis près de quarante années, auquel il avait pour ainsi dire attaché son existence, à deux pas de ce Muséum d'histoire naturelle, auquel il portait un véritable amour, et qu'il a tant enrichi; touchant au Cabinet d'anatomie comparée, dont il était le créateur; au centre de cet établissement unique dans le monde, où l'homme le plus instruit, et celui qui est le plus désireux d'apprendre, pourraient également passer leur vie, entourés des jouissances, des secours et des leçons qu'ils poursuivent avec une ardeur pareille; au milieu de cette suite de bibliothèques rangées dans un ordre admirable et si bien combiné pour faciliter les recherches que nécessitait la prodigieuse diversité de ses occupations; dans ce grand cabinet où pendant tant d'années ont passé, se sont rencontrés, le samedi de chaque semaine, non-seulement les hommes

dont les travaux ont illustré la France, mais presque tous ceux que l'Europe a possédés au même titre dans ce même espace de temps, et tous ceux encore qui, voyageurs répandus sur la surface du monde, arrivant de l'Inde ou des bords de l'Ohio, des rives de l'Amazone, de la Nouvelle-Hollande, ou des mers glaciales, n'ont jamais manqué, pour peu qu'ils aient traversé notre capitale, de visiter le grand naturaliste avec lequel pour la plupart ils étaient déja en correspondance.

Quelle réunion, quelle hospitalité que celle où les jouissances intellectuelles, données, transmises, échangées si largement, forment, entre tant de gens heureux de se voir, de se parler, de s'entendre, et dignes de s'apprécier, un lien que chacun se plaît à resserrer! Et dans ce concours presque sans exemple de vieilles et de jeunes célébrités, de maîtres et de disciples, arrivant, se rejoignant de tous les coins de la terre, combien la place de M. Cuvier était belle et simplement occupée! Son air grave sans sévérité, son obligeante attention à écouter même ceux qui se seraient le plus volontiers bornés à l'entendre, cette incroyable variété de savoir, qui non seulement lui permettait de prendre part aux conversations les plus diverses, mais qui lui fournissait les moyens d'y porter presque

toujours, sur quelque sujet que ce fût, le tribut d'un aperçu nouveau, quand ce n'était pas celui d'une connaissance scrupuleusement approfondie; car il n'a jamais rien su que bien, et que n'a-t-il pas su? voilà ce que tous nous avons eu sous les yeux, jusqu'au moment fatal qui a tranché le cours d'une si utile, d'une si brillante existence. Mais cette partie de la vie intérieure de M. Cuvier tient encore un peu de la vie publique : pénétrons plus avant dans ses habitudes intimes et familières. Admirons d'abord l'égalité de son humeur, l'absence de toute exigence dans ses rapports sociaux, de quelque nature qu'ils fussent; cette douceur enfin de commerce qu'ont pu constamment apprécier ceux qui l'entouraient, et qu'ils ont généralement attribuée à un trait fort remarquable et caractéristique de son esprit, l'absence de toute vanité : éloge si précieux, et qui se peut bien rarement accorder sans restriction. Ajoutons que non seulement il ne connut jamais le sentiment de la haine pour personne, mais que les contradictions qu'il a éprouvées dans sa carrière scientifique et administrative n'avaient laissé dans son ame aucune amertume pour ses adversaires : en général, il croyait que l'ignorance fait plus de mal qu'aucune des passions des hommes; il avait coutume de dire de ceux dont il réprouvait le plus les

paroles ou les actes, surtout en matière politique : *Ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Généreux et charitable, il ne sut jamais repousser la demande d'un secours pécuniaire, et cela dès le commencement de sa carrière, lorsque sa position, loin d'être aisée, lui prescrivait une grande économie. Cet homme enfin, dont le temps était si précieux, que réclamaient tant de fonctions diverses, n'a jamais refusé de recevoir, à l'instant même, les personnes qui avaient à l'entretenir de leurs affaires. « Quand on demeure, disait-il, au Jardin des Plantes, si loin des solliciteurs, on n'a pas le droit de fermer sa porte. » Tel était d'ailleurs l'arrangement de sa vie, et les heures y étaient si parfaitement distribuées, sans qu'une seule minute en fût jamais perdue, qu'il a trouvé dans cette distribution le moyen de suffire à tout, même au plaisir de fréquenter les sociétés dont l'habitude lui était douce, et à l'obligation qu'il s'était imposée de beaucoup de devoirs que l'usage seul commande, et qu'on lui eût aisément pardonné de négliger. S'établissant pour chacun de ses travaux dans la pièce de sa bibliothèque où devaient se trouver, sous sa main, les ouvrages dont il pourrait avoir besoin, lisant, écrivant même dans la voiture qui le transportait, rentrait-il de quelqu'une

de ses courses, d'un conseil ou d'une académie, il traversait toujours l'appartement où se tenait sa famille, et après quelques paroles d'obligeance et d'amitié, courait au plus vite s'enfermer dans le cabinet qui le devait recevoir, suivant l'occupation qu'il avait en vue : il n'en sortait que sur l'avertissement que l'heure du dîner était venue, et n'entrait presque jamais sans tenir à la main le livre où il achevait, soit la page, soit l'article commencé. Peu d'instants après le repas, il retournait dans ce cabinet, et si rien ne l'appelait au dehors, y demeurait jusqu'à onze heures. Il se rendait alors dans l'appartement de madame Cuvier, où on lui faisait pendant une heure cette lecture que j'ai déja indiquée de quelques ouvrages de littérature grave ou légère, ancienne ou moderne. Ce délassement était un de ceux qu'il prisait le plus, qui le reposait le mieux des travaux et des affaires qui l'avaient occupé dans la journée. Durant la dernière année de sa vie, il s'est fait relire presque toutes les œuvres de Cicéron. Qu'a-t-il donc pu manquer à un tel homme pour se trouver aussi heureux qu'on le puisse être au monde? Ses plus grandes peines, hélas! sont sorties de ce qui aurait dû faire son plus grand bonheur. Jouissant des douceurs de l'union la mieux assortie, et où il avait rencontré dans une digne compagne toutes les qualités

qui répondaient le mieux à son esprit et à son cœur, il fut père quatre fois, et aima avec une vive tendresse ses quatre enfants, qui lui furent successivement ravis.

Nous avons été témoin de ses douleurs et de ses angoisses pendant la maladie de celui qu'il a perdu le dernier, nous l'avons vu sous le coup de cet affreux malheur. C'était une fille charmante, parée de tous les dons que la nature peut accorder, digne enfin de lui et de sa mère; elle était au moment de contracter des liens où tout lui présageait un avenir de félicité, et elle fut enlevée par une des plus terribles invasions qui se soient jamais vues, d'une maladie de poitrine. Deux jours après, je pénétrai dans la galerie où M. Cuvier était retiré, et le spectacle que j'y vis fut un des plus imposants auxquels puisse jamais assister un homme qui n'est pas hors d'état de comprendre et d'admirer les scènes où la nature humaine se révèle et se manifeste avec toute l'énergie dont elle est capable. Il avait sur la figure les signes de la plus profonde douleur qu'un père soit en état d'éprouver, de celle par conséquent qui atteint au dernier terme des facultés humaines; elle le poignait, elle le déchirait cette douleur, et il était venu chercher dans un grand travail, dans le plus appliquant de ceux qu'il pouvait s'imposer, le moyen de sur-

monter l'abattement où il se sentait tomber. Il m'en fit l'aveu. Je crois le voir encore au fond de cette belle galerie, entouré des monuments de l'esprit humain et des merveilles de la nature, fuyant l'image de sa fille chérie, et demandant obstinément à la science non de le consoler, mais de l'absorber. Pascal n'avait entrepris de vaincre par une forte application que la douleur physique; et j'avais sous les yeux le spectacle du plus rude combat qui se puisse jamais livrer entre le cœur et le génie de l'homme, entre le puissant vouloir de l'un et les souffrances les plus profondes que l'autre soit appelé à subir. M. Cuvier n'a jamais été consolé, mais il s'est maintenu en état de continuer avec une égale vigueur d'esprit et de talent les diverses entreprises auxquelles il ne fallait point que sa vie cessât d'être employée. Il ne s'est pas consolé, parce qu'il y a des plaies qui ne sauraient se fermer; et cependant il n'a point été privé des soins les plus assidus et les meilleurs qui se puissent concevoir, après ceux dont la source venait d'être tarie pour lui. Il serait même impossible de ne pas user encore du mot de filial, quand on éprouve le besoin de rappeler, d'honorer et de caractériser cet autre dévouement dont tout le monde a été témoin, qui avait su s'associer avec une persévérance si adroite, si

intelligente, à toutes les habitudes de sa vie, et qui, jusqu'à sa dernière heure, n'a pas cessé de l'entourer des témoignages d'une affection aussi tendre qu'elle était ingénieuse et secourable[1].

Nous y touchons enfin, à ce fatal moment que je viens de rappeler à votre pensée. Le fléau qui planait sur notre grande cité, et qui faisait tant de victimes, n'avait interrompu aucun des travaux de M. Cuvier : on pourrait même croire qu'il y avait puisé le motif d'un redoublement d'activité, car il se trouve avoir écrit, depuis le moment de sa première invasion, près de deux volumes de son *Anatomie comparée*, qu'il voulait, je l'ai déja dit, refondre en entier. Aurait-il regardé une si grande calamité comme un avertissement de terminer promptement toutes les entreprises commencées?

Le mardi 8 du mois de mai, il rouvrit, au Collége de France, le cours que depuis trois ans il avait commencé et poursuivi avec tant de succès sur l'histoire des sciences naturelles. Les assistants à cette dernière leçon d'un si grand maître, en ont conservé une impression qui ne pourrait être bien rendue que par quelqu'un de ceux qui l'ont ressentie, et dont je ne saurais être qu'un écho très-affaibli. Il s'était rarement

[1] La personne que ce passage désigne est mademoiselle Duvaucel, née d'un premier mariage de madame Cuvier.

élevé à une aussi grande hauteur; mais on fut surtout frappé des dernières phrases qu'il prononça, pour indiquer comment il se proposait d'envisager la situation actuelle de l'étude de la création, étude sublime qui doit, en l'éclairant, en la fortifiant, préserver et défendre l'intelligence humaine de la chétive habitude de n'envisager, de ne comprendre les choses qu'une à une, ou de les méconnaître en essayant de les assujettir à d'étroits systèmes; qui doit enfin la ramener sans cesse vers cette intelligence suprême qui domine, éclaire et vivifie toutes choses, qui révèle tout, et que tout révèle.

Il y eut dans cette partie de la leçon un calme, une justesse de perception, une révélation franche de la vue intime et complète de celui qui la donnait, une profondeur enfin d'où sortait, pour tous les auditeurs, un rapprochement inévitable avec le livre qui parle de la création à tout le genre humain. Le rapport ne paraissait nullement cherché; il ne se trouvait pas dans les termes, mais dans les idées; et tout respirait, dans la franche exposition qui en était offerte, le sentiment de l'omnipotence d'une cause suprême et d'une sagesse infinie. On se voyait au moment de toucher, par l'examen du monde visible, au monde invisible; et l'examen de la créature évoquait la présence du créateur. Enfin tombèrent

ces mots où il serait difficile de ne pas entrevoir un pressentiment. « Voilà, messieurs, quel sera « l'objet de nos investigations, si le temps, mes « forces et ma santé me permettent de les conti- « nuer et de les finir avec vous. » Ou je me trompe beaucoup, ou cette scène, qui termina la vie enseignante de M. Cuvier, est empreinte d'une remarquable beauté.

Qui ne serait profondément ému de ce dernier accent d'une intelligence aussi pure, dégagée des vanités, des intérêts et des systèmes? qui pourrait rester insensible et froid devant ce dernier regard jeté sur la création, et qui en déchire un moment les voiles? qui pourrait résister à cette claire vue de la science révélant la sagesse éternelle? Que cela est grand, touchant, prophétique! Si près de comparaître devant le tribunal suprême, quelle conviction pouvait-il exprimer, quelles paroles aurait-il pu prononcer, le docte professeur, qui dussent lui préparer plus dignement les voies! Il fut, à l'issue de cette séance, atteint des premiers symptômes de la maladie qui devait, en moins de huit jours, le conduire au tombeau. Ils ne l'empêchèrent pas de présider encore le lendemain le comité de l'intérieur. Mais bientôt une paralysie, dont les cas se présentent fort rarement, s'empara successivement en lui de ceux des nerfs qui, dans l'organisation

du corps humain, sont destinés à opérer les mouvements que commande la volonté; elle respecta ceux dans lesquels repose la sensibilité : ainsi les membres atteints devinrent bientôt complètement inertes, et cependant restèrent sensibles. M. Cuvier avait, fort peu de temps auparavant, lu à l'Académie des sciences un Mémoire envoyé par un anatomiste italien, sur l'existence de cette affection peu connue du système nerveux. On peut croire que les excès de travail auxquels il s'était livré dans les derniers temps contribuèrent à la développer en lui. Tous les secours de l'art, qui lui furent prodigués par les hommes les plus habiles, restèrent impuissants; et bientôt il n'y eut plus moyen pour personne, pas même pour lui, et pour lui peut-être moins que pour tout autre, de se faire illusion sur la nécessité de sa fin très-prochaine.

Tout le monde sait avec quel courage, avec quelle sérénité il la vit s'approcher. Les soins dont il fut entouré, et qui ne se relâchèrent pas une minute, le touchaient profondément, et il ne cessait de témoigner combien il y était sensible; mais ils ne pouvaient relever sa confiance, et ils n'amollissaient point son courage. Il se laissa approcher, jusqu'à son dernier moment, par tous ceux dont les rapports avec lui avaient eu quelque intimité, et c'est ainsi que je me

suis trouvé un des derniers témoins de son existence. Quatre heures avant sa mort j'étais dans ce mémorable cabinet où les plus belles heures de sa vie se sont écoulées, et où je l'ai montré environné de tant d'hommages, jouissant de tant de succès si purs, si mérités; il s'y était fait transporter, et voulait sans doute que son dernier soupir y fût exhalé. Sa figure était calme, reposée, et jamais sa noble et puissante tête ne me parut plus belle et plus digne d'être admirée : aucune altération trop sensible, trop douloureuse à observer, ne s'y faisait encore apercevoir; seulement un peu d'affaissement et quelque peine à la soutenir. Je tenais sa main qu'il m'avait tendue, en me disant d'une voix difficilement articulée, car le larynx avait été une des premières parties attaquées : « Vous le voyez, il « y a loin de l'homme du mardi (nous nous étions « rencontrés ce jour-là) à l'homme du dimanche : « et tant de choses cependant qui me restaient à « faire, trois ouvrages importants à mettre au « jour, les matériaux préparés, tout était disposé « dans ma tête, il ne me restait plus qu'à écrire. » Comme je m'efforçais de trouver quelques mots pour lui exprimer l'intérêt général dont il était l'objet : « J'aime à le croire, reprit-il ; il y a long- « temps que je travaille à m'en rendre digne. » On voit que ses dernières pensées furent encore

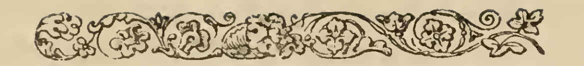
tournées vers l'avenir et la gloire ; noble besoin d'immortalité, précieux instinct de celle qu'il est allé chercher. A neuf heures du soir de ce dimanche 13 mai, il avait cessé de vivre, n'étant âgé que de soixante-deux ans, et appartenant à une famille de centenaires.

Dirai-je maintenant le deuil si profond dont fut aussitôt enveloppé ce vaste sanctuaire de la science, au sein duquel sa dépouille mortelle reposait encore ? Dirai-je ces funérailles où ni la préoccupation du mal affreux dont les ravages allaient toujours croissant, ni le danger d'affronter, en une telle circonstance, l'intempérie du jour qui les vit s'accomplir, ne purent empêcher dans tous les rangs, dans toutes les classes, cet immense concours de tant de citoyens que nous avons vus à la suite de son cercueil, et se faisant un devoir de porter jusqu'à sa tombe leur dernier hommage ? Mais le plus éclatant de ceux qui lui étaient réservés n'est-il pas sorti du vide qui s'est fait aussitôt sentir partout où il remplissait une fonction ? J'honore comme je le dois les mérites incontestés de ceux qui ont été appelés à lui succéder dans les différentes places qu'il occupait, et dont le nombre a trop souvent effarouché des esprits impatients de toutes les exceptions, même les mieux justifiées. Eh bien ! je veux supposer que ces places aujourd'hui sont

toutes remises au concours : M. Cuvier reparaît, et qui peut douter qu'elles ne lui soient toutes à l'instant rendues par acclamation ? Mais cette acclamation, n'y reconnaissez-vous pas l'infaillible voix de la postérité, qui déja se fait entendre? Je lui laisse avec confiance le soin d'achever ce que j'ai si faiblement commencé, heureux si votre attention a pu me suivre jusqu'ici sans trop de fatigue, et si vous ne m'avez trouvé trop au-dessous de la mission que je me suis donnée!

PASQUIER.





DIX HEURES
AU CHATEAU DE HAM.



La reconnaissance me fit visiter les ermites Jouy et Jay, prisonniers à Sainte-Pélagie; MM. Béranger et Cauchois-Lemaire à la Force; M. de Genoude et mon ami Marrast à la Détention politique; M. de Châteaubriand à la Préfecture de police; le même sentiment m'a conduit au château de Ham.

M. le comte de Peyronnet, du fond de sa prison, était venu donner plus d'une fois, au

Livre des Cent-et-Un, l'appui de son nom et de son talent. J'étais impatient de lui faire connaître combien j'étais sensible à tant de bonté; mais il fallait parvenir jusqu'à lui, et les châteaux forts sont moins accessibles que les palais.

J'avais besoin pour cela d'une permission de M. le ministre de l'intérieur, et d'une autre du ministre de la guerre. Il est vrai que cela s'obtient un peu plus vite qu'un passeport à la Préfecture de police. Muni de ces deux pièces indispensables, j'arrivai sans encombre jusqu'à la descente de la diligence, où je trouvai un gendarme qui me demanda mon passeport. Après l'avoir examiné, il m'indiqua la rue Tournoyante, où demeure madame de Perpigna, sœur de M. de Peyronnet, chez laquelle je devais descendre, d'après ses instructions. Je trouvai cette dame, qui faisait jadis les honneurs des salons de la chancellerie, reléguée dans une petite maison picarde, propre et modeste, où elle vit presque aussi prisonnière que son frère, mais où le malheur n'a altéré en elle ni la vivacité d'une physionomie heureuse et spirituelle, ni le charme d'une douce gaîté, capables de rendre la prison tolérable à qui n'en doit jamais sortir.

Je n'avais pas encore satisfait à toutes les formalités; je devais me présenter chez le commissaire de police, qui me reçut avec prévenan-

ces, et que je reconnus pour l'avoir rencontré à Paris; il visa ma permission, et je partis pour le château.

En traversant une place, on me montra l'appartement habité par madame de Guernon-Ranville. J'arrivai bientôt à l'esplanade, où je vis une belle famille qui se dirigeait, ainsi que moi, vers le château : c'était la princesse de Polignac et ses enfants.

Après avoir franchi deux enceintes, et passé sur deux ponts-levis, on arrive à une lourde porte à jour, dont un factionnaire tient toujours la clef dans sa main. Il me dit : *Faites-vous reconnaître au concierge.* M. Renard, qui est un ancien sous-officier décoré depuis plus de vingt ans, me servit de guide jusque chez le commandant, M. Delpire.

Cet officier, qui sait allier à tout ce qu'un devoir rigoureux lui impose de précautions les égards que l'on doit au malheur, s'occupait de peinture dans un cabinet ressemblant plutôt à l'atelier d'un de nos artistes qu'à la chambre d'un officier d'artillerie; au milieu d'une foule de tableaux de genre, je remarquai surtout celui qui était sur son chevalet. Il représentait le château de Montferrand, domaine de M. de Peyronnet. Je supposai que ce travail avait pour objet quelque surprise agréable, que le digne com-

mandant ménageait à son prisonnier; et cette idée me toucha profondément. C'est ainsi que je concevais, dans un officier français, l'exercice d'une fonction austère.

Nos permissions visées, nous retrouvâmes M. Renard, qui nous conduisit à la prison. Une grosse porte nous fut ouverte par un concierge qui habite l'intérieur, et nous remîmes ces permissions à un inspecteur qui les garda jusqu'à l'heure de notre sortie.

J'avoue que ce n'était pas sans émotion que j'entendis fermer sur moi la troisième porte qui me séparait de l'extérieur. Il en restait une seule à ouvrir, c'était celle de M. de Peyronnet. J'allais voir une des plus grandes infortunes de notre temps.

Le prisonnier me reçut avec bienveillance et bonté. Je le trouvai au milieu de ses travaux, seul avec son aimable et spirituel ami, M. Jules de Rességuier, qui mit à l'instant, pour abréger les embarras d'une première entrevue, toute la grâce et l'affection qu'il m'avait témoignées comme homme de lettres. M. de Peyronnet me dit aussitôt en venant à moi : « Nous nous con-« naissons depuis long-temps, monsieur, sans « nous être jamais vus; mais c'était à la chan-« cellerie qu'il fallait venir me voir, et non ici. » Ce furent ses premières paroles. que je suis sûr

de ne pas altérer. Il n'en saurait être de même pour le reste d'une conversation revêtue de toutes les grâces de la politesse, et brillante de toute la vivacité de l'esprit. Rien ne m'y frappa davantage cependant que l'expression d'une philosophie douce et bienveillante, qui n'était pas sans gaîté.

Le cabinet de travail où je trouvai M. de Peyronnet est orné de quatre petits corps de bibliothèque où sont rangés tous les historiens français, beaucoup de livres de jurisprudence, et d'autres ouvrages propres à des études sérieuses. Les *Chroniques de Froissard* et les *Mémoires sur l'Histoire de France* sont les seuls livres que contienne sa chambre à coucher. Ce cabinet, auquel je reviens, est meublé avec une grande simplicité. Une large table couverte d'un tapis vert, et un grand fauteuil à la Voltaire, sont les principaux meubles de l'appartement. Une pendule et une glace ornent la cheminée, au-dessus de laquelle on lit cette devise écrite de la main de M. de Peyronnet, singulièrement caractéristique aujourd'hui, dans la position d'un malheureux prisonnier : MOULT ME TARDE. Les croisées sont garnies de caisses remplies de fleurs, sans doute pour en cacher les grilles.

Quatre portraits de famille sont suspendus devant l'habitant solitaire de ce séjour, les portraits de ses enfants, M. le vicomte de Peyronnet, mort il y a cinq ans, avocat-général à la

Cour royale de Paris, et madame la marquise Dalon, que je reconnus pour l'avoir vue une saison aux eaux dont elle faisait les beaux jours, et pour y avoir dansé plusieurs fois avec elle ; puis madame de Lavilléon, et M. Jules de Peyronnet, qui ont du moins survécu aux autres pour alléger le deuil et l'infortune de leur père, et qui sont, comme l'a dit M. de Peyronnet, d'une manière si touchante, *ce qui lui reste de ses enfants*.

J'avais rencontré M. de Peyronnet, le dimanche 25 juillet 1830, allant à Saint-Cloud. Je le trouvai moins changé que je ne l'aurais pensé, aux cruels revers qu'il a éprouvés depuis. Ses habitudes sont très-régulières; il se lève de bonne heure, se rase tous les matins, lit ses journaux, et travaille jusqu'à midi; les visiteurs sont reçus ensuite jusqu'à cinq heures. L'affaiblissement de sa vue ne lui permet pas de travailler le soir. M. de Peyronnet est toujours mis avec une extrême propreté, chaussé avec élégance, et portant habituellement autour du corps, par-dessus son pantalon, une ceinture que son fils Jules lui a rapportée d'Alger. Son déjeuner se compose d'une simple tasse de café qu'il fait lui-même ; il dîne chaque jour à cinq heures et demie. Il me disait que c'était sans appétit. Il est vrai que la solitude et l'inaction n'en donnent guère.

On me demandera sans doute quelques renseignements sur la situation des autres prisonniers. MM. de Chantelauze et de Guernon-Ranville occupent le rez-de-chaussée; MM. de Polignac et de Peyronnet le premier étage. La disposition de tous les appartements est la même. Placés sur une ligne parallèle, et composés chacun d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher, ils sont séparés par un corridor dont la porte, ouverte pendant le jour, permet aux prisonniers accès dans la salle à manger et sur la plate-forme du château. Le soir cette porte se ferme et toute communication avec une autre partie du corps de logis, se trouve ainsi suspendue jusqu'au lendemain matin. Les quatre ministres captifs diffèrent beaucoup entre eux dans leurs habitudes. M. de Chantelauze paraît le plus abattu. Il est vrai qu'il est le plus à plaindre peut-être, car il est tout-à-fait seul neuf mois de l'année. Il ne voit que durant trois mois un généreux frère qui sacrifie le soin de ses intérêts, la douceur de ses affections privées, sa fortune, et sa famille, au devoir de lui apporter de tendres consolations. Pendant le reste du temps, M. de Chantelauze semble dégagé de toute idée terrestre, et livré à une profonde méditation dans laquelle il oublie le plus souvent jusqu'au soin de se vêtir. M. de Guernon, plus positif, et que la réminiscence de quelques

anciennes études rendait plus propre à subir la rigueur de ce triste genre de vie, dans lequel le savant peut se refaire un monde, partage ses jours entre les sciences physiques et les sciences mathématiques. Il passe auprès de la machine-pneumatique toutes les heures qu'il n'emploie pas à résoudre des questions d'algèbre; mais le plus souvent, debout devant un grand tableau noir, chargé de lignes tracées à la craie, les habits en désordre, et le visage à demi-couvert d'une barbe épaisse que le rasoir n'a pas touchée depuis son entrée en prison, il serait facile de le prendre, à son costume et à sa préoccupation, pour Galilée cherchant la solution de son problème.

M. de Polignac, au contraire, n'est changé en rien. C'est là, comme à Paris, l'homme aux mœurs élégantes, et à la vie fashionable. C'est lui, calme, résigné, presque insouciant, par philosophie ou par piété, ou par piété et par philosophie; ne s'ennuyant guère plus qu'à une loge d'avant-scène de l'Opéra; poli, riant, aimable, et surtout grand seigneur; mais il peut voir au moins sa femme et ses enfants, pour lesquels il n'est pas mort comme pour la société. De sa famille il s'est refait une patrie, et de son éternelle prison un château. Ses occupations consistent à dessiner et à faire de la musique.

M. de Polignac s'habille toujours avec un soin

extrême; et lorsqu'il va prendre l'air à la promenade commune, sur une plate-forme de soixante à quatre-vingts pieds de longueur, qui n'est large que de cinq, à le voir vêtu comme il est, vous le prendriez pour un des dandys les plus recherchés de Londres, qui s'amuse à visiter une forteresse avant d'aller dans le monde. Il sort à sept heures du matin, quelque temps qu'il fasse; et, soit pour entretenir sa santé par un rude exercice, soit pour déjouer malicieusement la sévère attention de ses gardiens, il fait de cette étrange promenade une course à perdre haleine, où personne ne peut le suivre; plaisanterie innocente, si c'en est une, qui rappelle celle de Henri IV à Mayenne, et qui ne manque pas de goût.

M. de Guernon sort plus tard; M. de Chantelauze, point; M. de Peyronnet, jamais. Pendant vingt-deux mois, M. de Peyronnet n'a pas quitté la chambre. Il veut bien *se promener*, dit-il, mais il ne veut pas qu'*on le promène*. Il prétend qu'on a violé, à son égard, la loi faite l'année dernière, qui donne aux prisonniers d'état une forteresse pour prison, mais qui n'impose pas au condamné, sous le poids de sa peine, la présence assidue d'un témoin importun, et qui ne lui ôte du privilége de sa locomotion que ce qui lui en a été enlevé par un jugement. Il prétend qu'on n'a pas plus le droit d'accompagner le détenu dans sa promenade, que de s'asseoir à son foyer, ou de

coucher dans son lit. Il prétend surtout que c'est une chose absurde de lui imposer des heures, et de lui dire : Sors maintenant, quoiqu'il pleuve et que tu travailles ; plus tard, quand le temps sera beau et que tu n'auras rien à faire, eh bien, tu ne sortiras point.

Les prisonniers déjeunent chacun de leur côté, mais ils dînent ensemble, si ce n'est M. de Peyronnet, à qui l'on apporte à manger de la rue Tournoyante.

M. de Polignac qu'une ancienne captivité de onze ans, à la suite d'un jugement qui le condamnait à deux ans de détention, avait accoutumé de vieille date à l'ordinaire de la prison, s'y est remis sans effort. Par humilité ou par goût, il laisse son cuisinier oisif, le même qu'il avait à l'hôtel des Affaires Étrangères, et vit comme on vit au château de Ham. La table de M. de Peyronnet n'est ni plus ni moins simple. Elle ne diffère de l'autre que par son expresse et absolue solitude.

La salle à manger des ministres se transforme chaque dimanche en chapelle où tous les quatre entendent une messe à laquelle sont admis seulement le commandant Delpire, et l'enfant qui la sert.

Le château est occupé par deux compagnies d'élite et une compagnie d'artillerie, formant à peu près quatre cents hommes en tout. Les ponts levis sont dressés après huit heures du

soir. Au reste, la forteresse est sur le même pied que les places de guerre.

M. de Peyronnet semble s'être imposé l'obligation de ne rien demander. Il a été, l'an passé, pendant quatre mois et demi, malade d'une sciatique qui ne lui permettait d'aller de son fauteuil à son lit qu'à travers un chemin qu'il s'était formé avec ses chaises. Il n'a pas même réclamé alors le secours d'un médecin. Je sais de lui que la plus horrible douleur de sa captivité fut de savoir sa pauvre belle-mère malade, elle qui pendant trente ans avait partagé sa bonne et sa mauvaise fortune. Elle mourut à Ham sans qu'il pût recevoir son dernier adieu, et il ne parle de ce regret qu'avec une déchirante émotion.

Ce premier entretien se passa tout entier à parler de ses travaux, et de la division du livre dont il est occupé. Comme je remarquais parmi ses manuscrits un cahier dont l'écriture et le papier paraissaient plus anciens, il m'apprit que c'était un traité sur la peine de mort, qu'il avait composé à Vincennes.

Quand je pensai que ma visite devait toucher à son terme, je fis un mouvement pour me lever; M. de Peyronnet me retint avec les expressions les plus affectueuses : « Vous avez encore un « quart d'heure! me dit-il. C'est peu de chose « pour vous, et c'est beaucoup pour moi. » Cinq

heures sonnèrent, je lui tendis la main : — « Non, « non, s'écria-t-il, monsieur Ladvocat! on s'em« brasse en prison. » Je l'embrassai en me promettant bien d'être le lendemain chez lui, à l'heure précise où il me serait possible d'être reçu.

La petite ville de Ham, que j'eus l'occasion de visiter le lendemain, en allant de nouveau faire viser ma permission chez le commissaire de police, est entourée de fossés et de terrains plus bas que son sol. En sa qualité de ville de guerre, elle a servi de prison, en 1816, au brave maréchal Moncey, pour avoir refusé de juger le maréchal Ney. Elle n'a que trois portes : la porte *Noyon*, la porte de *Saint-Quentin* et la porte de *La Fère*. Je me hâtai d'arriver au château que j'étais curieux de voir avant de me rendre auprès de l'illustre prisonnier; il me fallait aussi faire viser une seconde fois ma permission par le commandant Delpire qui me dit : « Vous me croyiez « sans doute en jugement, monsieur, quand « vous êtes parti de Paris, où tous vos journaux « retentissaient de l'évasion du prince de Po« lignac? » Je lui répondis que si la chose avait pu me paraître probable à Paris, elle me semblait impossible à Ham.

Le commandant Delpire est plus prisonnier que les prisonniers eux-mêmes. Inamovible dans sa station militaire, il voulut bien me donner un guide pour me faire connaître le château et la

tour du connétable de Saint-Pol. Ce fut M. Renard qui m'accompagna, chargé de deux lanternes, dans cette investigation de voyageur, et je reconnus avec plaisir que la description de la tour faite par M. de Peyronnet, qui ne l'a pas vue, était de la plus grande vérité. Arrivé au sommet, je vis que l'on s'occupait de grands travaux à ajouter aux fortifications du château, et je m'assurai que la plate-forme qui servait de promenade aux prisonniers était élevée de plus de soixante pieds au-dessus du sol. M. Renard me fit remarquer le logement qu'habitait M. de Chaumarais, capitaine de la frégate *la Méduse*, qui vint expier dans cette prison le malheur d'avoir perdu son navire avec une partie de l'équipage. On aperçoit de là un corps-de-garde nouvellement construit sur l'autre rive du canal de Picardie, et dont le poste est sans doute placé en cet endroit dans le but d'observer les promenades des prisonniers.

Midi était à peine sonné. Je ne perdis pas un moment pour rentrer dans la prison. En abordant M. de Peyronnet, je le trouvai un peu fatigué d'un rhume qui lui était survenu depuis la veille. Je m'étonnai d'un accident qui peut paraître fort extraordinaire, en effet, dans un pareil genre de vie. — « Que voulez-vous, me dit-« il? je sors rarement, comme vous savez; mais

« j'ai voulu voir l'opéra nouveau, et je suis rentré « un peu plus tard que de coutume. » — « Hélas! « M. le comte, où prenez-vous le courage de « plaisanter sur de semblables malheurs? » —

J'avouerai que dans l'espoir de compléter les matériaux que je rassemble depuis long-temps sur l'histoire contemporaine, j'avais désiré très-vivement de savoir par quelle circonstance M. de Peyronnet était rentré au ministère. Depuis que j'avais pu l'apprécier, l'explication de cette fatalité me devenait plus nécessaire. J'avais besoin de comprendre l'alliance d'une si haute raison avec une si malheureuse imprévoyance. Les renseignements que j'ai recueillis de sa bouche, et qu'il n'a plus aucun motif de céler (car on pense bien qu'autrement ils ne se trouveraient pas ici), seront dépouillés de l'attrait que leur prêtera un jour son langage. Ce sont les notes que je m'empressai de jeter sur mon journal après l'avoir quitté, et que je reproduis ici avec toute leur rudesse primitive. J'aurais craint, en copiant le récit de M. de Peyronnet, d'en altérer la fidélité; et puis, quand on l'a entendu, il faudrait être muni d'une vanité bien robuste pour oser le faire parler.

C'était le marquis de D... qui négociait depuis plusieurs jours son retour aux affaires. La négociation était assez avancée, lorsqu'un matin

M. de Polignac se mit plus à découvert qu'il n'avait fait jusque là, et lui annonça des combinaisons dont il n'avait jamais été question antérieurement. Le prince ne put obtenir de lui d'autre promesse que de n'être point hostile à son ministère, dont M. de Peyronnet refusa formellement de faire partie. Il prit congé du prince en lui annonçant que ses malles étaient faites, et qu'il se proposait de passer le temps qui restait jusqu'à la session, à Montferrand, où il se rendait le lendemain avec sa fille. Le prince reprit alors : — « J'oubliais de vous dire, M. le comte, que le « roi vous attend à cinq heures. » — « Il m'est « impossible de me rendre aux ordres du roi, « répondit M. de Peyronnet, puisque l'heure est « passée, et vous jugerez sans doute que je n'ai « pas besoin d'autre excuse. » Deux heures après, M. de Peyronnet reçut un billet du prince, exprimant l'abandon positif des combinaisons projetées et, dans la soirée, une lettre du roi qui l'appelait sur-le-champ à Saint-Cloud ; il obéit.... son sort fut décidé.

Le mouvement de cette conversation nous conduisit aux événements de juillet. M. de Peyronnet me raconta qu'il était parti de Trianon le 30, avec un gentilhomme de la chambre et dans une voiture de la cour, pour se rendre à Rambouillet ; qu'arrivé au château, il n'avait pas même voulu y entrer ; qu'il avait continué sa

route, seul, en petits souliers et en bas de soie, avec la résolution d'aller jusqu'à Chartres, pour attendre le roi qui devait s'y rendre avec l'armée, selon le bruit général. « Comprenez-vous, « me dit-il, quelles angoisses ont dû m'assaillir, « lorsque je me trouvai seul, au milieu de la « nuit, assis sous un arbre et livré aux réflexions « les plus déchirantes. » — Sans doute, je comprenais les sentiments pénibles qui avaient dû oppresser ce voyageur, errant la nuit, un bâton à la main; lui, cinq jours auparavant, le ministre le plus habile d'un des rois les plus puissants de l'Europe ! — « Ce n'est pas seule- « ment cela, continua-t-il en répondant à ma « pensée avec un léger sourire ; c'est qu'un « peu distrait, comme vous pouvez croire, je « m'étais trompé de chemin, et qu'après deux « lieues et demie de trajets inutiles, je me retrou- « vai au point du jour à la hauteur de Mainte- « non, où je sentis la nécessité de me reposer « un instant, en attendant des nouvelles de l'ar- « mée. À la suite d'une longue attente, illusion « ou sommeil, je fus quelquefois frappé d'un « bruit lointain de fanfares qui s'évanouissait ou « se renouvelait par degrés, ce que j'attribuais « aux inégalités de la route; ce bruit ne tarda « pas à m'échapper tout-à-fait, avec l'avant-garde « qu'il m'avait annoncée. Je repris alors mon « bâton et mon chemin pour arriver de bonne

« heure à la préfecture de Chartres. » Le préfet était parti : une émeute avait renversé le drapeau blanc. La monarchie de Charles X était morte à Chartres comme à Paris.

C'était là cependant l'espérance qui l'avait soutenu. « Un pas, un pas encore, me répétait-il, et je serais tombé!... » M. de Peyronnet s'adresse au premier venu dans cet hôtel presque désert, où il s'était flatté de trouver un ami...... « J'étais venu, dit-il, dans l'espoir que le préfet, « que je connais beaucoup, serait encore ici, et « j'apprends qu'il est parti; par grâce, du pain, « de l'eau, un endroit où me coucher, car je « meurs de besoin et d'accablement. » Trois verres d'eau à la glace étaient tout ce qu'il avait pris depuis deux jours. On le secourt sans le connaître : on lui apporte du pain, des fraises, un peu de vin. On lave ses pieds ensanglantés, on le couche. Cet homme qu'un roi avait imploré quelques mois auparavant est à la merci de la charité d'un domestique inconnu. Oh! c'est une chose sublime et terrible que l'histoire!

Il dormait à peine depuis trois heures qu'on lui annonce un officier. Un officier, grand Dieu! qui demande l'étranger fugitif dans une ville où le drapeau blanc n'est plus! Il faudrait avoir fui soi-même devant la fureur des partis pour comprendre ce réveil. Cet officier avait entendu parler du malheur d'un homme qui cherchait

un asile, et voilà tout. Il venait lui offrir des conseils, une retraite, et peut-être quelques secours dont la médiocrité de sa fortune lui permettait cependant de disposer en faveur d'un malheureux; car du sort et de la position de M. de Peyronnet, il n'en savait pas davantage.

M. de Peyronnet l'écouta : « Il faut d'abord, « dit-il, que vous me connaissiez avant d'avoir « compromis toute votre existence dans un acte « de pure bienfaisance qui pourrait vous perdre. « Je n'ai pas l'habitude de douter de l'honneur « d'un homme qui porte une épée, et mon secret « est sans danger dans le cœur d'un officier fran- « çais; mais votre dévouement à mon infortune « ne serait peut-être pas sans danger pour vous. « Je m'appelle Peyronnet. »

L'officier pressa les genoux, les mains de M. de Peyronnet, et lui répondit : « Cela est « bien; seulement le temps presse, et je veux « vous sauver. »

Une digne dame fut mise dans la confidence. Elle prépara de ses mains le dîner dont M. de Peyronnet avait grand besoin. Il eut le soir une voiture, et quelqu'autre faveur de la Providence lui procura un passeport en blanc qu'il remplit lui-même, après avoir étudié soigneusement, transporté sur un morceau de papier, et caché dans sa poche la plus secrète la signature du nom qu'il venait de se donner; surpris sans

doute et riant à la pensée qu'un faux pouvait être innocent, même sous la plume d'un ancien garde des sceaux. A neuf heures du soir, l'officier et la dame qui avait partagé tous les soins dont il avait été l'objet dans cette journée, le conduisirent hors de la ville. Un incident manque d'arrêter l'exécution de leur projet. La clef de la remise qui contenait la voiture achetée pour M. de Peyronnet ne suffisait pas à ouvrir les portes, qui étaient en outre fermées par un très-fort cadenas; et ce ne fut pas sans crainte d'être découvert qu'on le brisa pour faire passer le véhicule indispensable du voyage. Un quart d'heure après, M. de Peyronnet prenait congé de ses libérateurs les larmes aux yeux; et c'était les larmes aux yeux qu'il nous racontait ce trait de générosité.

Nous arrivâmes ainsi au récit de son arrestation, qui fut probablement le résultat d'un acte d'obligeance et de bonté. Il y avait à peine une heure que M. de Peyronnet courait la poste, quand un homme monté sur un cheval rétif se présenta au devant de lui, en le priant de lui accorder une place dans son cabriolet jusqu'au relais suivant. C'était un pauvre courrier de commerce en retard, et qui se regardait comme perdu s'il n'arrivait à Bordeaux à l'heure fixée. Touché de sa position, M. de Peyronnet accéda à sa demande, insista pour ne pas l'abandonner

au relais, où le voyageur voulait se séparer de lui suivant sa promesse, et chemina sans encombre avec son compagnon jusqu'au sommet de la montée de Tours, d'où il aperçut un rassemblement très-nombreux qui se répandait dans la longue rue qu'on voit s'étendre de là jusqu'au pied de la montagne opposée. Il jugea prudent de traverser cette foule à pied, afin d'exciter moins de soupçons, et descendit sous le prétexte assez naturel de se délasser de la voiture par un instant de promenade. M. de Peyronnet passa donc avec assurance au milieu de la foule qu'agitaient les événements de Paris; il l'avait traversée, il avait même parlé à plusieurs factionnaires, et il gagnait les dehors de la ville, vers l'endroit où il devait reprendre place dans son cabriolet, quand il entendit des cavaliers de la garde nationale qui lui criaient d'arrêter. Quoiqu'ils le chargeassent de près, il ne pressa ni ne ralentit son pas, marchant avec l'insouciance d'un promeneur, et ne paraissant pas supposer qu'il fût question de lui. On l'atteignit sans peine. Le compagnon de M. de Peyronnet, arrêté par la multitude, n'avait pas dissimulé qu'il n'était point seul. M. de Peyronnet était sauvé si son camarade de voyage se fût avisé de cet innocent mensonge, qu'expliquaient si naturellement ses papiers et sa profession; et il n'y a pas de doute qu'il l'eût fait s'il avait été dans le secret qu'un

excès de prudence lui avait caché. La curiosité inquiète du peuple était alors exercée sur le voyageur absent, et la garde nationale à cheval venait de le retrouver et de le conduire à l'Hôtel-de-Ville, où trente hommes attentifs à ses moindres mouvements le gardaient à vue.

Ce ne fut bientôt qu'un cri dans l'enceinte et aux environs. Cet homme mystérieux qui descend de cabriolet pour traverser une ville encombrée d'un peuple en tumulte, c'était Peyronnet, c'était Polignac. Cependant l'assurance que le prisonnier montrait dans ses paroles, le sang-froid imperturbable qu'il ne perdit pas un instant, le calme habituel de sa physionomie douce et grave, l'apparente légalité de son passeport, tout contribuait à déjouer ce vague soupçon; il était question de relâcher l'étranger; on lui adressait déja quelques excuses. Dix personnes, qui prétendaient bien connaître les ministres, ne l'avaient pas reconnu, et M. de Peyronnet aime à croire qu'elles n'avaient pas voulu le reconnaître. On n'attendait enfin que le moment où la foule serait un peu dissipée pour lui rendre la liberté de poursuivre sa route, quand tout-à-coup un homme demande à le voir. Il entre; il s'arrête en face de l'inconnu, il se retourne du côté de l'officier : « Pour M. de Polignac, non, dit-il, mais pour M. de Peyronnet, oui. » La question était jugée.

On comprend qu'un homme du caractère de M. de Peyronnet n'avait plus de réserve à garder, dans une circonstance qui ne lui laissait que la dignité de son malheur. Il se lève avec vivacité : « C'est assez, dit-il, messieurs; je ne « veux pas feindre plus long-temps, je n'en ai point « l'habitude. Je suis le comte de Peyronnet, mi- « nistre du roi de France. » Et s'adressant aussitôt à son dénonciateur : « Je vous pardonne, mon- « sieur, lui dit-il : soyez plus heureux que moi. »

Ce peu de mots émurent profondément les gardes qui l'entouraient ; car il y a entre les sentiments nobles d'indissolubles sympathies devant lesquelles toutes les préventions des partis disparaissent. Les nombreux témoins de cette scène jurèrent sur l'honneur, par un mouvement spontané, de garder le secret sur le nom du prisonnier, car l'émeute était là menaçante encore; et M. de Peyronnet mourrait sur le parvis, si son nom était connu. Ce secret gardé par tant d'hommes qui voyaient en lui un ennemi, ne fut pas violé; et vingt-quatre heures se passèrent, et l'effervescence se calma, qu'on se doutait à peine que le voyageur arrêté sur la grande route, fût M. de Peyronnet[1].

[1] M. d'Haussez fut plus heureux. A Trianon, un homme l'aborde, et lui propose de le sauver. — « Je ne vous connais « pas, » répond le ministre. — « Je le crois; mais vous m'avez « rendu assez de services pour que je vous reconnaisse. J'ai six

Les journaux du temps ont raconté, en annonçant l'arrestation de M. de Peyronnet, que l'individu qui l'avait reconnu était un fonctionnaire qu'il avait destitué. Il est douteux que ce motif puisse excuser une ingratitude aux yeux d'un peuple qui a toujours pris ce vice en horreur; mais malheureusement, pour notre pauvre humanité, un pareil prétexte aurait même manqué au délateur. Destitué par M. de Serres, après vingt-sept ans de service, il connaissait M. de Peyronnet pour avoir obtenu de lui d'être employé convenablement jusqu'à l'expiration des trente ans exigés pour constituer son droit à la pension. Le terme était arrivé, et M. de Peyronnet avait fait liquider cette pension au *maximum*. Cet

« mille francs en poche, et un cabriolet attelé à votre disposition. « Ne perdez pas de temps. »

M. d'Haussez, frappé par l'expression d'une physionomie honnête et franche, accorde sa confiance à l'inconnu, et monte avec lui en voiture. Ils se dirigent sur Rouen, dont l'armée citoyenne, qui volait déja au secours de Paris, les rencontra près de Magny. A l'aspect du cabriolet fugitif, on crie: *Vive la Charte! à bas les tyrans!* Les voyageurs se croient perdus : mais le conducteur de M. d'Haussez se penche avec sympathie vers la troupe qui passe, et lui répond par un cri amical : *Vive la garde nationale de Rouen! vivent les bons patriotes! vivent nos libérateurs!* Les voyageurs s'en vont, traversent Rouen, Dieppe et la Manche, et M. d'Haussez arrive à bon port.

Je tiens ce fait de M. le maréchal duc de Raguse, qui me l'a raconté, lors de mon dernier voyage à Amsterdam, en octobre 1830, quand j'allai l'y voir, et qui l'avait appris, à Londres, de la bouche même de M. d'Haussez, un mois auparavant.

homme avait donc réellement vu M. de Peyronnet. Il pouvait dire : C'est lui !

« Ce n'est pas à de pareilles actions, le ciel en « soit loué, continua M. de Peyronnet, qu'il faut « juger tous les hommes. Celui dont je viens de « vous parler avait eu un secrétaire qui fut un « instant le mien et à qui je donnai, plus tard, « un office de greffier ; cœur pur et généreux, qui « a semblé s'attacher à moi en raison de mon mal- « heur, et qui m'offrit tout ce qu'il possédait « quand j'étais en jugement, sous quelle chance « de vie et de mort, vous le savez !... Cette offre, « il me l'a réitérée dans ma dernière maladie, « quand il a craint que les débris de ma fortune « ne fournissent pas aux besoins qu'exige ma « santé délabrée. De telles amitiés, convenez-en, « rachètent bien des ingratitudes ! »

Et je ne cherche pas à exprimer ce qu'il y avait alors d'émotion dans ses traits et dans sa voix. — Oui, oui, je comprenais cette compensation, j'allais dire ce bonheur, car en dix heures d'entretien que j'avais eu avec lui, il ne s'était plaint qu'une fois, sans rigueur, sans amertume ; c'était moi peut-être qui, dans mon âme et à mon insu, accusais la société, tandis que c'était lui qui s'efforçait en quelque sorte de la défendre, lui, prisonnier à perpétuité !...

Cinq heures sonnèrent. M. Jules de Rességuier, que j'avais retrouvé encore chez M. de Peyron-

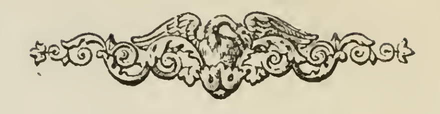
net, allait, ainsi que moi, prendre congé de lui, lorsqu'en nous conduisant jusqu'à la porte : « Avouez, dit-il en nous embrassant, que depuis « deux jours je n'ai point été prisonnier. »

Voilà ce qui s'est passé dans ma visite de reconnaissance à un prisonnier de Ham. Je n'ai pu résister au désir de mettre sous les yeux du public les faits qu'on vient de lire, et qui m'ont semblé d'un puissant intérêt comme histoire contemporaine. Dois-je oublier qu'aucune des illustrations littéraires ou politiques ne m'a failli lorsque je les ai invoquées; et les lecteurs du livre des *Cent-et-Un* pourraient-ils trouver mauvais qu'après avoir été constamment fidèle aux disgrâces, je me sois fait un instant le courtisan du malheur?

L'ÉDITEUR
du Livre des CENT-ET-UN.



TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.





